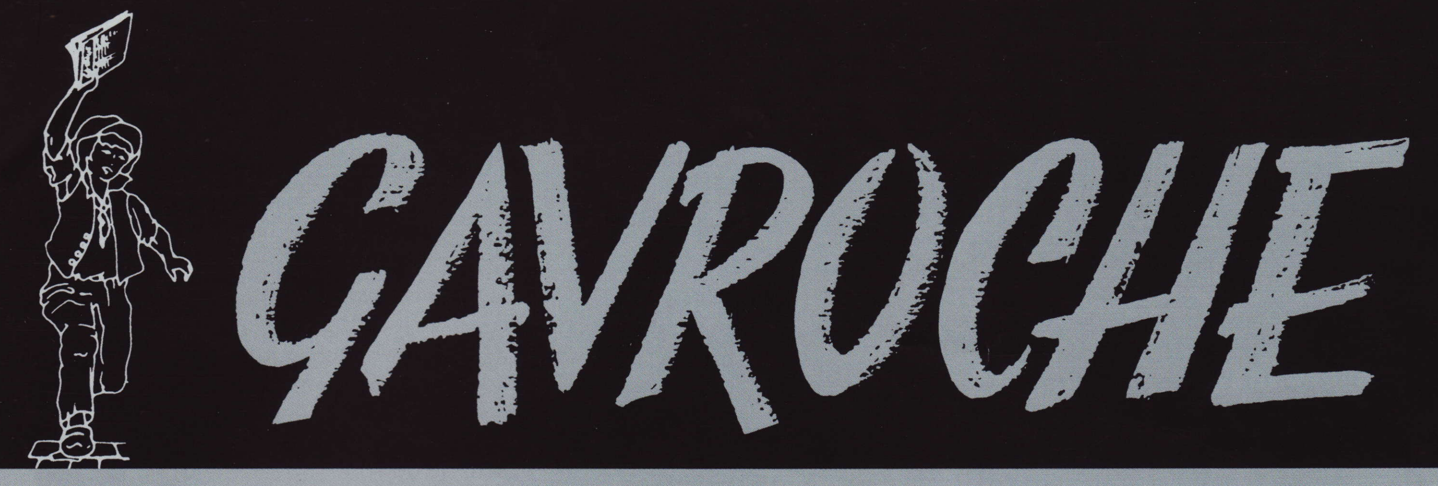


LE NUMÉRO : 9 € / TRIMESTRIEL N° 163 – 29e ANNÉE – JUILLET-SEPTEMBRE 2010 **REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE**

L'apache à la Belle Époque :
le voyou à casquette, foulard et poignard dans la caricature



Origines du racisme

Discours « scientifiques » sur la nature de l'espèce humaine au XIXe siècle



Vaillant et le monde

L'actualité internationale dans le journal illustré d'après-guerre



La place du pauvre

L'accueil des déshérités à l'aumônerie de Montreuil-Bellay (XIVe - XVIe siècle)



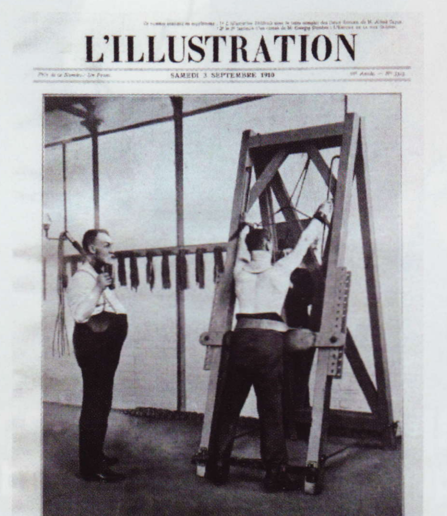
Pas de vin, pas de blé, et si on fouettait les apaches ?

Dans la presse estivale de 1910, on se préoccupe notamment d'un manque de blé et de vin.

Ainsi, dans *L'Illustration* du 27 août, voici ce qu'on peut lire dans un article titré « L'Algérie ravitaille la mère patrie » et illustré par deux photos montrant le quai aux grains à Oran (photo ci-dessus) et un môle encombré de fûts.

« La France, ce grenier d'abondance, ce vignoble des dieux, manque de blé et même de vin, malgré la comète. Les céréales, noyées par les pluies incessantes, ont pourri dans les sillons. Les raisins n'ont pu mûrir et les maladies cryptogamiques ont détruit ce qui avait résisté au froid, aux inondations, aux brusques variations atmosphériques. La production est aux abois et la récolte de 1910 sera d'une quantité infime. C'est pour notre agriculture nationale un véritable désastre dont le commerce de l'alimentation subit le contrecoup et dont le public surtout, malheureusement le public pauvre et gagne-petit, éprouve déjà cruellement les effets. »

L'article explique que pour remédier à cette pénurie il faudra importer les céréales et le vin nécessaires mais que d'abord *« nous nous sommes adressés à l'Algérie, qui est encore la France, et où justement, par bonheur, les récoltes sont abondantes »*. Ce que confirme la photo montrant les exportations de sacs de blé à Oran.


L'ILLUSTRATION
SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1910

LE CHAT A NEUF QUEUES DANS UNE PRISON DE LONDRES
Un châtiment humiliant qui a délivré l'Angleterre de ses « apaches » et assuré la sécurité publique.

Autre préoccupation, la peur des apaches (voir article page 4) qui se montre aussi dans *L'Illustration* (3 septembre) avec en « une » cette surprenante et dérangeante photo (voir ci-contre) ainsi légendée : *« Le chat à neuf queues dans une prison de Londres. Un châtiment humiliant qui a délivré l'Angleterre de ses "apaches" et assuré la sécurité publique. »*

Un article du correspondant du *Temps* à Londres explique que l'application du fouet comme châtiment corporel donne d'intéressants résultats dans les prisons. Le journaliste décrit ce chat à neuf queues, un fouet aux neuf cordelettes *« dont les malandrins de Londres ont si peur »* et la façon de pratiquer ce châtiment. Conclusion de l'auteur, *« nous en viendrons, tôt ou tard, comme les Anglais, à ce sage procédé de correction »*.



En couverture

Le cake-walk, une danse importée des États-Unis, fait fureur au début du siècle dans tous les milieux, même celui des apaches (voir p. 13).



En dernière page

3 juin 1911, dans *L'Assiette au Beurre*, la réforme des retraites occupe déjà la « une » avec la préoccupation de devoir travailler un demi-siècle pour, au bout du compte, n'avoir qu'une maigre part du festin. Ce que confirme la légende d'un autre dessin où un personnage jeune affirme que ça rapporte dix fois plus de faire l'aveugle ou le cul-de-jatte que de *« palper près d'un franc par jour à 65 ans »* après avoir versé pendant 50 ans.

SOMMAIRE N° 163

GAVROCHE

Revue trimestrielle d'histoire populaire, numéro 163, 3e trimestre 2010.
52, avenue de Flandre 75019 Paris. Tél. : 01 42 76 94 11. Courriel : revue@gavroche.info
Site Internet : http://www.gavroche.info Directrice de publication : Sophie VIRLOUVET.
Collaborations pour ce numéro : J. CHUZEVILLE, B. DE PERTHUIS, G. DOIZY, H. FABRE, C. JACQUIER, C. PATILLON, REMEDIUM, G. et J. SIGOT, J. TRÉMINTIN, D. VINSON, P.H. ZAIDMAN.
Commission paritaire : 0712K81974. I.S.S.N. : 02-42-9705

Distribution en librairie : DIFFUSION POPULAIRE, 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris. Tél. : 01 40 24 21 31.
Publication, secrétariat de rédaction: Scoop Presse, 52, avenue de Flandre, 75019 Paris. Mise en page : blackpulp.fr.
Impression : Expressions II – 75020 Paris.

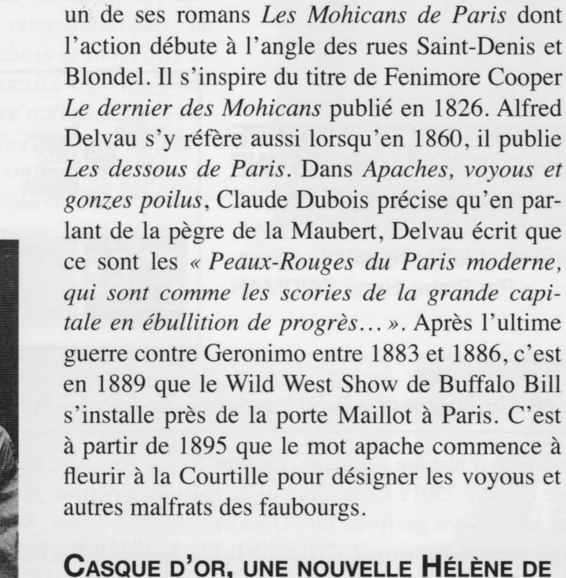




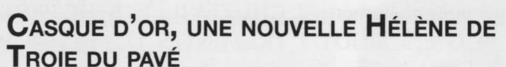
▲ *Guillaume II caricaturé en Indien des États-Unis.* Les sauvages. *Boby.*

L'image de l'apache dans la caricature de la Belle Époque et de la Grande Guerre

Apaches, le mot est à la mode parisienne pendant la « Belle Époque ». Pas seulement pour qualifier les malfrats des faubourgs. La caricature s'empare du terme et en affuble dirigeants et peuples qui se comportent en sauvages.



En France, on s'intéresse à la conquête de l'Amérique. Ce n'est pas par hasard si en 1832, Alexandre Dumas intitule un de ses romans *Les Mohicans de Paris* dont l'action débute à l'angle des rues Saint-Denis et Blondel. Il s'inspire du titre de Fenimore Cooper *Le dernier des Mohicans* publié en 1826. Alfred Delvau s'y réfère aussi lorsqu'en 1860, il publie *Les dessous de Paris*. Dans *Apaches, voyous et gonzes poilus*, Claude Dubois précise qu'en parlant de la pègre de la Maubert, Delvau écrit que ce sont les « *Peaux-Rouges du Paris moderne, qui sont comme les scories de la grande capitale en ébullition de progrès…* ». Après l'ultime guerre contre Geronimo entre 1883 et 1886, c'est en 1889 que le Wild West Show de Buffalo Bill s'installe près de la porte Maillot à Paris. C'est à partir de 1895 que le mot apache commence à fleurir à la Courtille pour désigner les voyous et autres malfrats des faubourgs.



Casque d'or, une nouvelle Hélène de Troie du pavé

En janvier 1902, la France se passionne pour l'aventure crapuleuse d'Amélie Hélie surnommée Casque d'or, qui révèle la sauvagerie des mœurs de deux tribus rivales, les Orteaux et les Popincourt, dont les chefs, Manda et Leca s'entrelardent à coups de surin pour les beaux yeux de celle qu'on appelle aussi la Sauvage de Paris, la Gigolette prédestinée, Mademoiselle Nature, ou Fleur de Bitume. Par son charme épicé, cette nouvelle « Hélène de Troie du pavé » devient la coqueluche de Paris. Fin juin 1902, à Paris, lorsque son homme, Manda, est jugé, Casque d'or le défend. Au cours du procès, elle a du chien quand elle déclare : « *Les types qui veulent voir mon casque, il y en a des tas !* ». Dans *Le roman vrai de la IIIe République*, Armand Lanoux écrit que « *pendant des mois, les dames des beaux quartiers joueront à singer la fille aux cheveux rouges* ». Elle pose chez le peintre Depré qui doit exposer son portrait au Salon, et passant du trottoir aux tréteaux, elle prépare une revue « Casque d'or et les apaches » aux Bouffes-du-Nord où elle doit incarner sur les planches sa propre vie dans son personnage. Elle doit entre autres prononcer cette tirade : « *Une femme pour qui des hommes tels que Manda et Leca […] sont capables de tirer le couteau en plein jour, de se larder comme des pigeons et de cacher plaies et douleurs quand arrive la rousse, le tout à cause d'elle, et elle, c'est-à-dire moi, eh bien ! je dis que cette femme est une artiste !* » Armand Lanoux



▲ *Carte postale légendée :* « Casque d'or, la célèbre Gigolette écrivant ses mémoires ».



▲ Affiche publicitaire de 1894 pour le Wild West Show de Buffalo Bill.

précise qu'horrifiés par l'ascension de cette fille publique, *« alors que de pauvres filles, modestement, honnêtement, se livrent à la prostitution pour nourrir leurs vieux parents »*, le gouvernement radical-socialiste décide, par l'intermédiaire du préfet de police Lépine, de décrocher le portrait d'Amélie du Salon, et d'interdire la revue. L'opposition de droite accuse alors le préfet *« soi-disant républicain d'interdire l'accès de la scène à une courtisane pauvre »*.

C'est grâce à la grande presse, et plus précisément aux articles de deux journalistes concurrents, Victor Morris du *Matin* et Arthur Dupin du *Journal*, que le mot apache s'enracine dans l'imaginaire collectif pour désigner les hors-la-loi des barrières surnommés aussi Sioux, Iroquois ou Mahulots. Après les aventures de Casque d'or, trois romans sur le milieu des filles et des souteneurs voient le jour: *Bubu de Montparnasse* de Charles-Louis Philippe, ainsi que *La maison Philibert* de Jean Lorrain en 1904, et en 1905, *Tigre et Coquelicot* de Charles-Henry Hirsch. Il est donc prévisible de voir le vocable apache resurgir dans le dessin satirique. Claude Dubois précise que le nom *« sonnait bien à l'oreille. Peut-être sa syllabe "pa" rappelait-elle aussi Paris et ses deux dérivés argotiques Pantin et Pantruche… »* L'Apache des grandes prairies américaines devient en France l'apache des faubourgs, terme officiellement reconnu en 1911.

En Apacherie

Dès le début des aventures de Casque d'Or, la carte postale s'empare du sujet. Dans le numéro 21 du journal *Le Cartophile* de juin 1902, F. de Normandy écrit que *« L'actualité infatigable nous fournit encore le portrait, en six poses s'il vous plaît, de Mlle Amélie Elie dite Casque d'Or, reine des apaches. Cette douce enfant de vingt-deux ans à la chevelure d'un blond ardent, à la voix rauque et aux traits passablement flétris par les nocturnes brouillards des fortifs de la capitale doit surtout sa célébrité à la fréquentation recherchée de MM. Manda et Lecca qui puisaient principalement leurs ressources dans le vol et l'assassinat. Combien de pauvres jeunes femmes, anémiées par le travail et la maternité, vivent ignorées dans leur misère honnête et qui cependant auraient droit à un peu plus d'égards que cette fleur de boulevards! »*. Dans le numéro 4 de *La carte postale illustrée revue* de l'année 1903, on signale la parution d'une série « En Apacherie », titre d'un nouveau royaume *« inconnu sur les cartes, et cependant plus* •••

●●● *connu de la réalité qu'on ne le voudrait. Apacherie! Cela est une réalité, fort logique, puisqu'il y a des Apaches en Europe, pour remplacer les Apaches de Gustave Aimard, depuis longtemps à l'état de curiosité. Et sous ce titre, le dessinateur Flament nous conte graphiquement les exploits, adornés d'un coloris amusant, de Gueule à Ressort, chef redouté de la tribu des Écailles vertes, dans la pampa de Sébasto, flanqué de son aimable compagne et fidèle lieutenante Nombril-Suave »*.

Des mauvais garçons à rouflaquettes, casquettes à pont, maillots rayés, pantalons ajustés et souliers pointus

Dans son *Histoire de la troisième République*, en parlant des apaches, J. Chastenet note que *« les chansons naturalistes ont fait à cette espèce une publicité hors de proportion avec son importance »*. Le danger qu'ils représentent serait donc plus fictif que réel. Mais qui sont-ils plus précisément? Chastenet les définit comme de *« mauvais garçons à rouflaquettes, casquettes à pont, maillots rayés, pantalons ajustés et souliers pointus »*. Quant aux femmes dont ils s'entourent, il s'agit de *« gouailleuses à haut chignon, collier de velours et tablier rouge »*. Cette faune, haute en couleur, *« peuple à Paris les environs du faubourg Saint-Martin, de la place Maubert, de la place de la République, de la place Pigalle et de certains boulevards extérieurs; elle possède aux fortifs des postes avancés. Souteneurs et filles soumises sont ses représentants les moins dangereux, mais elle comprend aussi ces fameux apaches dont la réputation terrifie les touristes »*. L'auteur ajoute qu'il est à *« déplorer qu'une littérature inspirée d'un sentimentalisme frelaté associe quelquefois, dans la pensée des badauds étrangers, ces déchets sociaux avec le petit peuple urbain français resté dans son ensemble si sain, si laborieux et si attachant en dépit ou à cause même de ses impatiences, voire de ses violences »*. Les plus redoutés de ces voyous malfaisants, sans scrupule, prêts à tuer pour quelques sous, se tiennent en général tapis dans l'ombre, un couteau à la main, guettant un passant isolé: une prostituée, le plus souvent, leur sert d'appât afin d'attirer leurs proies dans leurs rets.

Les apaches du préfet

C'est dans le numéro 113 de *L'Assiette au beurre* (30 mai 1903) qu'apparaît le mot apache. Il figure en sous-titre de la couverture: *« La police II. Les apaches du préfet »*. Ce numéro est la suite du précédent intitulé: *« La police I. Chef et batterie de cuisine »*. Ces deux numéros ont été réalisés à l'occasion de l'affaire Forissier relative à l'arrestation par erreur et pour racolage sur la voie publique de deux honnêtes femmes. Si le mot apache figure sur la couverture du journal, il est absent des titres et des légendes accompagnant les dessins. On comprend que c'est par l'association du comportement des apaches avec celui de la police que ce mot trouve en fait sa justification pour dénoncer, selon les illustrateurs, l'immoralité des représentants de la force publique dépeints sous les traits de criminels et de proxénètes. De plus, dans La police I, sous la plume vengeresse et trempée dans le vitriol de l'anarchiste Laurent Tailhade, les policiers sont qualifiés de *« rhinocéros hydrophobes »* exhalant *« une odeur forte de trois-six et plus mal embouchés que l'égout collecteur »*. On apprend aussi que s'ils *« chourinent un peu les claque-patins et beaucoup les révolutionnaires »*, c'est sous les ordres du préfet Lépine *« idiot comme un parlementaire »* avec sa *« barbiche pisseuse de grognard mal débarbouillé »*, et de Puybaraud *« la plus rampante vermine qui jamais ait croupi dans le cloaque des fonds secrets »*, et sorte *« d'insecte buveur de sang humain qui n'a d'égal à sa puanteur que sa férocité »*. D'après ce texte qui sert d'introduction aux deux numéros du journal, on comprend que la police, dans l'esprit de ses détracteurs, est assimilée aux apaches les plus redoutables.

Sa Majesté Mutsu-Hito, empereur des apaches du Japon

Dans la nuit du 8 février 1904, sans déclaration de guerre préalable, des torpilleurs japonais attaquent deux cuirassés et un grand croiseur russes dans la rade extérieure de Port-Arthur en Mandchourie. En France, ces événements sont interprétés comme un acte de barbarie effroyable. Le journal *Le Temps* qualifie l'agression japonaise *« d'acte de folie »*, *La Patrie* de *« coup de main brutal »*, et *Le journal des débats* écrit que *« les Japonais ont commencé les hostilités en violant toutes les règles admises dans les négociations internationales »*, insistant sur *« l'incorrection de l'attitude des Japonais »*. *L'Éclair* parle de trahison préméditée, *« d'abominable félonie »* qui déshonore la marine japonaise, *La République « d'acte de piraterie »* et du *« mépris le plus éclatant des règles élémentaires du droit des gens »*, *L'Autorité* de lâche traîtrise qui ne *« surprend pas de la part des alliés de l'Angleterre »*. *Le Rappel* déclare qu'en *« escamotant la formalité de la déclaration de guerre, l'agressive nation jaune ne conquiert pas les sympathies de l'opinion »*. *L'Univers* souligne l'attitude belliqueuse du Japon et parle *« d'acte de piraterie contre la Russie pacifique qui, ne serait-elle pas l'alliée de la France, justifierait par son attitude de lui*



▲ Février 1904, l'empereur Mutsu Hito en apache. Le Burin satirique. Orens.



▲ L'apache japonais poignarde dans le dos un Russe. Orens.



▲ Janvier 1905, Nicolas II en apache poignarde une femme. L'Actualiste. Orens.

concilier toutes les sympathies ». On le voit, la presse française est à peu près unanime sur la responsabilité du Japon. Cette indignation se reflète dans la caricature. Dès le premier coup de canon, le vieux spectre du péril jaune que l'on évoque dans la presse ressort de sa boîte, et pour le visualiser, le cliché du redoutable apache refait surface. Dans le numéro 10 du *Burin satirique* de février 1904, Charles Denizard qui utilise un autre de ses prénoms, Orens, pour signer ses œuvres, nous présente l'empereur japonais Mutsu-Hito sous les traits d'un apache. Sur cette eau-forte tirée à 250 exemplaires et intitulée *Sa majesté Mutsu-Hito*

▲ Mars 1904, Mutsu Hito avec des rouflaquettes et un cigare en forme de torpille. Orens.

empereur des apaches du Japon, le Mikado porte un foulard noué autour du cou, une casquette à pont et tient un poignard. En mars 1904, sur une lithographie d'Orens intitulée *Sa majesté Mutsu-Hito empereur du Japon*, on le retrouve avec des rouflaquettes d'apache fumant un cigare en forme de torpille de Port-Arthur. Dans *Le coup du Pert-Arthur*, estampe signée Left, le Japon, symbolisé par un apache marchant dans une flaque de sang, poignarde dans le dos un Russe qui prend tranquillement son thé en fumant la pipe. Dans le fond du décor, John Bull et l'oncle Sam approuvent la traîtrise du Jaune. Dans le numéro 16 du *Burin satirique* de 1904 intitulé « Les armes de la sainte Russie », Nicolas II apparaît en justicier fouettant la tête du Mikado à l'aide d'un gigantesque knout.

Nicolas II et les massacres du 22 janvier 1905

Le 22 janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, l'armée tire sur la foule devant le Palais d'hiver. Les victimes se comptent par centaines. En Europe, l'indignation est générale. Du coup, dans la caricature, on assiste à une rupture dans l'image du tsar. Dans un effet de stéréotype à bascule, c'est donc au tour de Nicolas II d'apparaître sous les traits d'un apache alors que le Jaune endosse l'habit du vengeur. Dans un dessin du numéro 68 de *L'Actualiste* d'Orens intitulé *Nicolas II et les massacres du 22 janvier 1905*, Nicolas II, avec la fameuse casquette à pont sur la tête, un foulard autour du cou et un maillot rayé, poignarde une femme sans défense. Derrière lui, un Japonais lui flanque un grand coup de matraque sur les fesses. Légende : *« Quand on manque de force d'un côté on en trouve de l'autre… »*. On comprend qu'ici, l'artiste a revêtu l'uniforme du Jaune pour punir le tzar-apache qui assassine son peuple. Dans la caricature politique, en fonction de l'actualité, l'image de l'apache est donc associée à celle ●●●



▲ *Avril 1905, le kaiser en apache tenant un poignard.* L'Arc-en-ciel. *Mille.*



▲ *Guillaume II poète.* L'Arc-en-ciel. *Mille.*



▲ *1906, le kaiser en apache mondial.* Le Burin satirique.

●●● des personnages les plus antipathiques du moment. Image de la crapule abjecte par excellence, son masque une fois collé sur un visage sert en quelque sorte de baromètre à mesurer le degré d'exaspération, voire d'exécration, envers un des acteurs de la scène internationale.

Le Kaiser est agressif

Le 31 mars 1905, à l'instigation de son chancelier le comte von Bülow, Guillaume II débarque à Tanger où il fait part de sa résolution de sauvegarder les intérêts de l'Allemagne au Maroc. Il compte ainsi contrecarrer la politique de Delcassé jugée trop agressive et *« arracher des mains d'Edouard VII et de son groupe belliqueux leur épée continentale »*. À Paris, le coup de Tanger secoue profondément l'opinion et fait craindre une guerre avec la puissante Allemagne. Sur la scène politique française, Guillaume II incarne maintenant le rôle du méchant. Dans l'œuvre de Mille, c'est dans sa série « L'Arc-en-ciel » que réapparaît l'apache sous les traits de Guillaume affublé d'une casquette à pont surmontée d'une pointe de casque, d'un maillot rayé, d'une veste et d'un pantalon rapiécés, et tenant un poignard. Le Kaiser ainsi travesti s'approche de Nicolas II blessé et soutenu par Delcassé qui tend le poing vers l'empereur d'Allemagne. Légende : *« La Russie étant blessée et sans force, le Kaiser est agressif, mais par un singulier hasard, Delcassé n'a pas peur »*. Cette gravure tirée à 75 exemplaires et datée d'avril 1905 a été réalisée après la grande défaite des Russes à Moukden face à leurs adversaires Japonais, ce qui affaiblit la position de la France alliée de la Russie. Cette estampe illustre aussi l'attitude de fermeté préconisée par Delcassé face à une Allemagne agressive. Cependant, en juin 1905, le ministre français doit finalement démissionner sous la pression de Berlin. À partir du coup de Tanger de mars 1905, l'image jusqu'alors essentiellement grotesque de Guillaume II (« L'Arc-en-ciel » de Mille, *Le plus célèbre des poètes*), se métamorphose en celle d'un personnage de plus en plus menaçant et dangereux sur lequel se cristallise l'inquiétude des Français face à la montée du péril germanique qui commence à éclipser le péril jaune.

L'apache mondial

Après la démission du ministre français, l'Allemagne accentue sa pression en imposant la conférence d'Algésiras pour internationaliser la question du Maroc. Dans la caricature française, l'image du Kaiser apache s'impose avec plus de force comme le montre le numéro 1 du *Burin satirique* de 1906 intitulé *L'apache mondial*, où il est affublé d'une casquette à pont, d'un foulard, d'un pantalon rapiécé et représenté un poignard à la main. Aussi n'est-on pas surpris de le voir resurgir dans *Rêve d'apache*, estampe datée de 1906 et constituant le numéro 6 de la série de six pièces d'Orens intitulée « Les Têtes de Turcs de Guillaume II ». On découvre ici un Kaiser oiseau de proie doté d'une griffe énorme qui s'empare de la tête du sultan marocain. Le couteau traditionnel de l'apache est ici métamorphosé en serre de rapace et en moustaches piquantes de Guillaume pointées vers le ciel.

Si l'image d'un Guillaume apache envahit maintenant la caricature, il ne faut pas en déduire que celle d'un Nicolas II apache a disparu comme par enchantement. Par exemple, dans *Les armoiries de Guillaume II* (par Orens, novembre 1905), on découvre un Kaiser joli cœur faisant risette à Marianne qui refuse ses avances, étant déjà maquée avec l'apache Nicolas entortillé d'un foulard pendouillant sur un maillot rayé et chapeauté d'une casquette à pont. Légende : *« Essais de sourires à la France. Marianne : Fallait v'nir au monde avant ton père… maintenant j'ai un protecteur… russe… »*. On comprend qu'ici Nicolas endosse le rôle de souteneur qui fait racoler Marianne pour son compte, occupation traditionnelle de l'apache que lui envie le bellâtre Guillaume.



▲ 1906, le kaiser oiseau de proie. Orens.


▲ 1905, le kaiser joli cœur et l'apache Nicolas II. Les Armoiries de Guillaume II. Orens.



▲ 1906, dénonciation des emprunts russes. L'Actualiste. Orens.

Dans la caricature, on assiste donc à une course à l'apacherie entre les deux têtes couronnées. Il faut également y voir une dénonciation des emprunts russes émis en France, et contre lesquels Orens proteste à plusieurs reprises comme il le fait dans le numéro 83 de *L'Actualiste* 1906. Légende : *« La charité mon bon monsieur, ça vous sera rendu au paradis »*. Rappelons aussi que Marianne était très courtisée à l'époque, et que Guillaume, contrarié par le rapprochement franco-britannique après la visite d'Edouard VII en France en mai 1903, écrivait à Nicolas dans un accès de dépit : *« Marianne doit se rappeler qu'elle est ta femme. C'est pourquoi son devoir est de se coucher avec toi dans ton lit, m'accordant à moi de temps en temps une caresse ou un baiser... et non se glisser dans la chambre à coucher de celui qui intrigue continuellement dans l'île, et touche à tout »*. Celui qui intrigue dans l'île en touchant à tout, et en particulier à Marianne, n'est autre, on l'a compris, que le gros Edouard VII, oncle du vilain Guillaume.

Le repos du dromadaire

Le numéro 57 du *Crayon* de Molynk est intitulé *Du repos hebdomadaire moi ! j'm'en f...* On y découvre, au coin d'une rue, un personnage inquiétant attendant en grillant une cigarette sa prochaine victime. Notre homme porte un foulard négligemment noué autour du cou, une casquette à pont sur la tête et tient un redoutable couteau de boucher. Aucun doute, il s'agit bien d'un apache. Cette lithographie à très faible tirage a été réalisée en septembre 1906 après le rétablissement du repos hebdomadaire qui est aussi surnommé *« le repos du dromadaire »* par les femmes agacées de voir leurs nigauds d'époux tournicoter en rond à la maison le dimanche.

Le coup du père François

Le mythe du complot sous des formes plus ou moins métamorphosées est l'un des plus récurrents dans la caricature. Aussi est-il naturel que l'apache y soit investi d'un rôle. Dans le numéro 85 de *L'Actualiste* de 1908 intitulé *Le coup du père François*, François-Joseph en apache agresse traîtreusement le Turc par-derrière en lui coiffant la bouche du bâillon de la Bosnie-herzégovine et en lui collant un genou dans les reins. Détail tout à fait remarquable dans la caricature, on note que sur cette estampe à faible tirage peinte à la main, Guillaume II, également en apache, est maintenant accompagné d'une Casque d'Or (on reconnaît sa coiffure) germanique à moustache qui observe le spectacle. Cette œuvre a été réalisée lors de l'annexion des deux provinces turques par l'Autriche-Hongrie et illustre le fait qu'en Europe, on soupçonne l'Allemagne d'avoir encouragé en sous-main les Autrichiens à perpétrer leur coup de force. Cette dénonciation d'un complot germano-autrichien se révèle historiquement inexacte, Guillaume ayant été en fait, dans un premier temps, *« profondément outragé d'avoir été exclu de la confidence »* des Autrichiens. Cependant, trois mois plus tard, au paroxysme de la crise, il écrit à François-Joseph que *« la place de l'Allemagne sera certainement toujours aux côtés de l'Autriche-Hongrie, formant au centre de l'Europe un bloc solide que les autres puissances seraient mal avisées de vouloir disloquer »*. Dans le dessin satirique, l'image du Guillaume apache a maintenant totalement éclipsé celle du Nicolas II dans un rôle identique.

▲ 1906, François-Joseph l'apache agresse le Turc par derrière. L'Actualiste. Orens.

Boujour les aminches

1908, c'est aussi l'année où en France, la troupe tire sur les grévistes qui élèvent des barricades à Villeneuve-Saint-Georges, tuant quatre personnes et en blessant une cinquan- ●●●



••• taine d'autres. Aussi, dans le numéro 66 de *L'Actualiste* de 1908, le président Fallières rejoint-il le clan des apaches qui, sur cette estampe, l'accueillent avec enthousiasme: *« Vive not poteau », « Vive mon gros Loulou »*. Sur la tête du président qui s'écrie *« Boujour les aminches »*, figure la banderole *« Gloire à soleilland »*, pervers qui a violé, mutilé puis tué une enfant, et qui une fois condamné à mort, est gracié par Fallières, raison supplémentaire pour Orens de classer le président de la République dans la catégorie des voyous pour montrer qu'il protège les assassins. Les apaches utilisent en effet le vocable *« aminche »* pour désigner un ami et emploient les mots *« poteau »* pour camarade, *« lingue »* pour couteau ou encore *« rousse »* pour police.

Rappelons que le 24 juillet 1907, Soleilland est condamné à mort par la cour d'assises de la Seine sous les applaudissements de la foule et de la propre femme de l'accusé. *Le Petit Parisien* écrit: *« Soleilland condamné à mort. Dramatique fin d'audience. Pendant que le monstre s'effondre à son banc, sa femme le renie et le maudit »*. On redoute qu'il ne soit gracié par Fallières, ce qu'illustrent ces quelques vers fredonnés à l'époque:

Souhaitons que Fallières
Ne trompe pas la voix
De familles entières
Réclamant à la fois
Pour venger cette enfant
Le sang de Soleilland

Le 13 septembre 1907, Fallières gracie Soleilland. Alors, dans la presse, une campagne en faveur de la peine de mort est orchestrée, et le ton monte: *« La grâce du monstre: Soleilland le tueur aura la vie sauve », « L'assassin de Marthe échappe à l'échafaud. On en conclura que la peine de mort est désormais supprimée en France »*. L'émotion populaire est le point de départ d'une campagne sur le droit de grâce, et l'on se pose la question de savoir s'il faut le laisser au chef de l'État. À partir du 29 septembre, *Le Petit Parisien* organise un grand référendum sur la peine de mort. L'opération doit durer jusqu'au 25 octobre, mais elle remporte un tel succès qu'elle est prolongée. Le 5 novembre 1907, *Le Petit Parisien* proclame les résultats: partisans de la peine capitale: 1083655. Contre: 328692. Les différents journaux qui se font concurrence se lancent alors dans une surenchère. Le 5 octobre, *Le Matin* lance une grande consultation sous le titre « Guerre aux apaches, il faut épurer Paris. Comment? Nos lecteurs vont nous le dire ». En mai 1908, *L'Éclair* pose la question suivante: *« Faut-il fouetter les apaches? »*.



▲ 1908, Fallières rejoint le clan des apaches. L'Actualiste. Orens.

10 000 APACHES DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

En 1909, le numéro 33 de *L'Actualiste* nous montre une nouvelle recrue de l'armée française en apache militaire donnant le bras à sa compagne. Nos deux tourtereaux qui ne regardent pas vers l'est sont espionnés par un Allemand perché dans un ballon dirigeable. Légende: *« 1909 voit s'incorporer 10000 apaches dans l'armée française... Il y en aura des permissions de minuit à accorder! »*. On assiste avec cette estampe à la montée du nationalisme anti-allemand dénonçant le manque de préparation de l'armée française face à une Allemagne agressive qui accélère le rythme de ses armements. Cette interprétation est confirmée par le numéro 40 de la série où Guillaume étend le bras pour protéger la grosse Marianne ivre morte affalée devant un bistrot et faisant boire de l'absinthe à un gamin. Légende: *« Guillaume protégera la République en France tant qu'elle sera en cet état... et il conservera facilement l'Alsace-Lorraine »*. Cette vision d'une France peuplée d'apaches est reflétée en Allemagne par une poésie d'Heinrich Vierordt publiée en octobre 1914 dans la *Badische Landeszeitung*. Dans ce texte, les Français sont qualifiés de *« ramas d'assassins »* et *« d'apaches »* dont il faut fendre le crâne à coups de hache.

L'APPLICATION DES MÉTHODES DE L'APACHE

En 1914, après le déclenchement des hostilités, pour les Français, ce sont les Allemands qui sont qualifiés d'apaches. Le mot apparaît dans *L'Illustration* du 15 août 1914: *« C'est l'iniquité de l'agression allemande, le mépris affiché par le Kaiser pour la lettre et l'esprit des traités, la mauvaise foi et la duplicité de ses procédés, la férocité des actes dictés à ses troupes, l'évidence de la longue préméditation de son crime par un système de fourberie et d'espionnage qui nous avait peuplés d'avance d'ennemis déguisés en commerçants, banquiers, commis-voyageurs, armateurs; c'est cette véritable application des méthodes de l'apache allant jusqu'à une tentative d'assassinat contre le général Leman, l'héroïque défenseur de Liège, qui a révolté les Belges, comme le reste du monde, au plus profond de leur conscience et leur a inspiré brusquement l'irrésistible élan contre lequel sont venues se briser les premières hordes des nouveaux barbares »*.

Dans la caricature française, c'est donc dès le début des hostilités que Guillaume apparaît figuré en apache. C'est le cas sur une estampe intitulée *L'apache* où il poignarde la ville de Bruxelles. Légende: *« Guillaume à la ville de Bruxelles: 200 millions ou la vie! »*. Sur cette estampe, on retrouve l'apache dans son accoutrement tradition-



▲ *1909. Une nouvelle recrue en apache militaire.* L'Actualiste *n° 33.*



▲ *Guillaume protège la grosse Marianne ivre morte.* L'Actualiste *n° 90.*



▲ *Guillaume en apache poignarde la ville de Bruxelles.*



▲ *Guillaume et François-Joseph jouent à pile ou face. Orens.*



▲ *Kaiser-Bonnot en casquette d'automobiliste. Ibels.*

nel (chemise rayée, foulard autour du cou, poignard à la main), mais la casquette à pont est remplacée par le casque à pointe. D'autre part, le pantalon mal fermé du Kaiser suggère qu'il s'apprête à violer la ville de Bruxelles (figurée sous les traits d'une femme), à l'instar des troupes allemandes qui ont « violé » la neutralité de la Belgique comme on l'écrit dans la presse de l'époque qui parle aussi du viol des femmes dans les territoires envahis. Par exemple, en guise de viol suggéré, dans *L'Illustration* du 31 octobre 1914, un dessin de Lucien Jonas intitulé *L'intrus*! porte la légende: *« Loger sous son toit l'envahisseur, le soudard grossier et ivrogne, toujours brutal même s'il n'est pas féroce, qui, lorsqu'il est repu, se vautre, sans quitter ses lourdes bottes, sans lâcher son mauser ni sa bouteille, sur le lit familial, – c'est le martyre des femmes françaises dans les départements envahis. Trop de foyers de notre pays et de la malheureuse Belgique ont subi cette souillure... Nulle image ne saurait, plus que la douloureuse et saisissante composition du peintre Jonas, exalter la patriotique fureur de nos combattants et les inciter à redoubler d'efforts pour libérer notre sol et pour le garder désormais inviolable ».*



▲ *Dans L'Illustration du 31 octobre 1914 : L'intrus !*

Le Kaiser-Bonnot

Dans l'œuvre d'Orens, c'est en novembre 1914 que le cliché réapparaît. Ici, ce sont Guillaume et François-Joseph qui figurent en apaches jouant à pile ou face la poursuite de la guerre sous le regard du Turc. Légende: *« Guillaume et François-Joseph jouent à pile ou face, pour la fin de leur guerre, et c'est continuellement pile qu'ils retournent »*. Mais un des dessins les plus célèbres d'un Guillaume-apache est sans aucun doute le *Kaiser-Bonnot* d'Ibels. Cette œuvre ressemble d'ailleurs étrangement au numéro 1 du *Burin satirique* d'Orens de 1906 intitulé *L'apache mondial*. Cependant, ici, Guillaume est affublé d'une casquette plus plate que celle qu'il arbore dans le *Burin satirique*. Le titre de l'estampe d'Ibels, le *Kaiser-Bonnot*, se réfère à Bonnot et ses compagnons anarchistes qui inaugurent le grand banditisme en voiture en décembre 1911. La bande n'est détruite qu'en mai 1912 après le dynamitage de ses différents repaires à Choisy et à Nogent. On comprend maintenant pourquoi la casquette de l'apache a été troquée contre celle de l'automobiliste sur la tête du Kaiser-Bonnot. Dans *Attention! Voilà l'Apache!*, P. Figeron nous présente un Guillaume-apache coiffé d'un casque à pointe dont l'ombre est celle d'une casquette à pont. Dans la caricature de la Grande Guerre, on trouve aussi des représentations de Guillaume II en Indien des États-Unis avec ses plumes, dansant autour d'un totem auquel sont attachés une femme et un enfant. C'est le cas sur une estampe signée Boby et intitulée *Les sauvages*. Légende: *« Le pas de la civilisation (création Guillaume) »*. C'est également le cas sur une composition de L. Besques datée de 1914 et intitulée *Les Alliés tirant l'épée contre la* ●●●



●●● *sauvagerie*. On connaît également plusieurs autres compositions dont certaines sans signature, respectivement intitulées *L'empereur des apaches*, et *L'empereur apache*.

En France, à partir de février 1904, dans le dessin satirique, c'est tout d'abord l'empereur du Japon Mutsu-Hito qui incarne l'apache à un moment où le péril jaune redevient d'actualité non plus au sujet de la Chine comme en 1900 à l'occasion de la guerre des Boxers, mais maintenant du Japon après l'attaque surprise de la citadelle russe de Port-Arthur sans déclaration de guerre préalable. Lors des massacres de Saint-Pétersbourg du 22 janvier 1905, c'est Nicolas II qui revêt à son tour l'uniforme de l'apache, et l'image du Japon se trouve rehaussée par un étonnant effet de stéréotype à bascule. Mais deux mois plus tard, à l'occasion du coup de Tanger, une nouvelle menace ô combien plus terrifiante se profile à l'horizon, celle du péril allemand qui éclipse progressivement tous les autres dangers, dont le péril jaune en particulier. Avant le premier conflit mondial, Guillaume

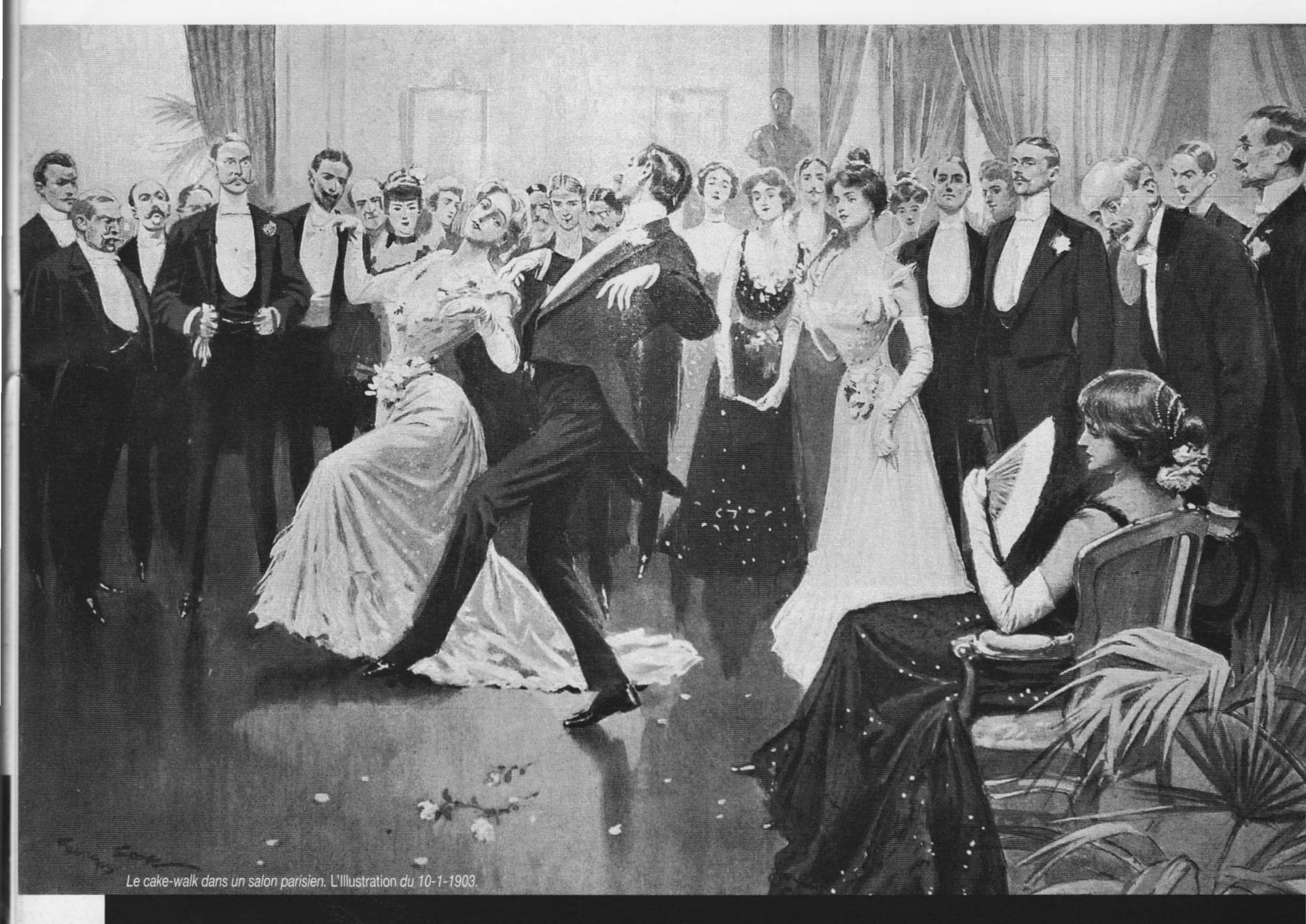


▲ *Les Alliés contre Guillaume II l'indien. L. Besques.*

II devient alors l'unique personnage investi du rôle de l'apache, illustrant le transfert d'un des symboles visualisant le péril jaune au péril germanique. Après le déclenchement des hostilités, les représentations du Kaiser en apache deviennent récurrentes. Pendant cette période, il incarne en effet le mal absolu. ■

Bruno DE PERTHUIS

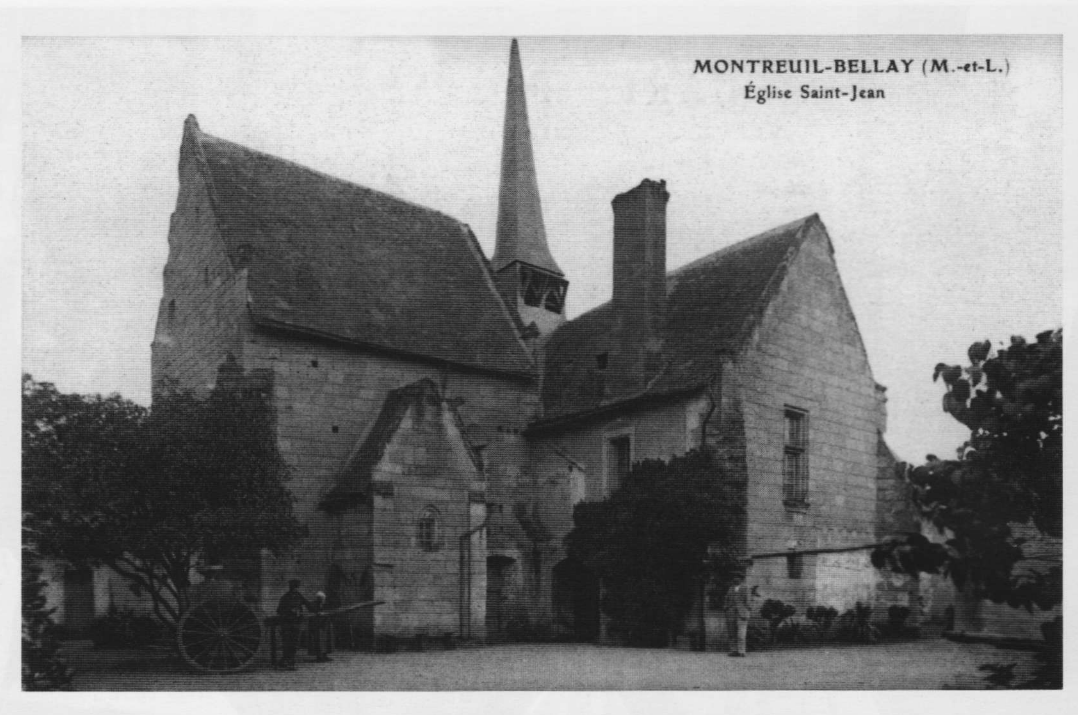
▼ *Le cake-walk dans son pays d'origine. Le pas du kangourou dans un bal nègre aux États-Unis. Légende du dessin dans* L'Illustration *du 10-1-1903.*



Le cake-walk dans un salon parisien. L'Illustration du 10-1-1903.

Cake-walk chez les apaches

À propos du cake-walk qui fait fureur dans la caricature en 1903, *L'Illustration* du 10 janvier 1903 écrit que c'est la « *danse du gâteau des nègres nord-américains* » déjà esquissée les saisons précédentes dans certains salons franco-américains par quelques jeunes filles transatlantiques débarquées du dernier bateau. Le pas de cette danse « *évoque l'image d'un caniche que l'on forcerait à se tenir sur ses pattes de derrière : le danseur avance par petits sauts, tenant exactement ses mains comme le chien tiendrait ses pattes de devant, tout en cabrant les reins de la façon la plus exagérée possible. C'est ce qu'on appelle* le kangaroo step, *pas mis à la mode sur la scène américaine par la divette Fay Templeton, à qui il a valu un étourdissant succès* ». En fait, il existe un grand nombre de variantes acrobatiques de cette danse. Elles furent imaginées sur le rythme originel par des danseurs et divers professionnels, alors que des maîtres à danser moins échevelés « *ont entrepris d'en régler les mouvements et les figures pour les transformer en danse du monde* ». Quoi qu'il en soit, pour Jules Claretie de l'Académie française, il s'agit d'une danse de « *sauvages épileptiques, de déments échappés d'un de ces bals que donnent aux pauvres malades, à la mi-Carême, les internes de la Salpêtrière* ». Pour lui, cette danse « *digne d'un galop d'hystériques en liberté* » où « *les bras ballants ont des gestes de demi-noyés qui battent l'eau* » n'est que le reflet de l'univers peuplé d'êtres « *secoués par l'ambition, par la faim, par le besoin, agités d'un prurit de luxe ou dévorés de misère* ». C'est « *la danse de Saint Guy de l'humanité en détresse* », c'est « *la féroce et colossale danse macabre qui mène l'espèce humaine depuis des siècles* ». Enfin, le cake-walk, « *c'est le grand galop final, le galop monstre des ambitions et des boulimies, c'est la danse sacrée des arrivistes* ». Aussi, nombre de caricaturistes représentent-ils les hommes politiques succombant à son charme non dépourvu d'extravagances. Quant à un artiste comme Fernel, il s'amuse à nous présenter l'éventail des classes sociales, de la plus basse, celle des apaches (*Cake Walk chez les Apaches*), à la plus haute (*Cake Walk chez la Baronne*), se livrant à cette danse endiablée. Toujours d'une manière fantaisiste, l'artiste nous montre également les éléphants du Congo (*Cake Walk au Congo*), et les Noirs (*Cake Walk chez les Nègres*) dansant le cake-walk.



Les pauvres à l'aumônerie Saint-Jean-Baptiste de Montreuil-Bellay (XIVe – XVIe siècle)

La « maison dieu » de Montreuil-Bellay, près de Saumur, accueille les pauvres depuis 1333. Son histoire permet de s'interroger sur la place et le rôle du pauvre dans la société de cette époque.

Au Moyen Âge, les pauvres n'ont pas de biens, ils n'ont même pas de nom. Pour les autres qui ne le sont pas ou qui estiment ne pas l'être – mais où situer la frontière entre ceux-ci et ceux-là ? – ils sont simplement « les pauvres », dans la réalité comme dans l'imaginaire collectif. Ils ne possèdent rien. Comment le pourraient-ils quand leurs voisins, paysans/serfs, sont rivés à une terre qui ne leur appartient pas ? Le vocabulaire n'utilise-t-il pas l'expression « être seigneur » d'un clos ou d'un pré pour signifier la possession, ancrant celle-ci dans un contexte féodal dominé par le maître des lieux ?

Ils n'ont pas de nom, mais il leur arrive d'être unifiés dans une catégorie à forte valeur symbolique. Le pauvre en devient le représentant sans être singularisé pour autant. Et pendant longtemps, avant que la tradition ne se perde, lui fut réservée à la table familiale une place, ou à défaut une part. La première – la place – l'inscrivait dans la communauté humaine ; la seconde, en dépit de sa dimension de partage, l'en séparait néanmoins, entrouvrant déjà la porte du rejet et de l'exclusion.

Mais même si les pauvres n'ont rien, ils sont là qui hantent les porches des églises ou attendent au guichet des abbayes, cherchant un abri ou un pain en ces siècles dits injustement moyenâgeux.

Il en est ainsi à Montreuil-Bellay, petite ville proche de Saumur, aux confins de la Touraine et du Poitou. Son seigneur est vassal du duc d'Anjou et les « coutumes » de la province y ont cours. Mais elle relève financièrement de la généralité de Tours, et religieusement de l'évêque de Poitiers.

Serrée autour de son *« chastel »*, la ville close s'anime le mardi, jour du marché et des plaids. Tandis que sur les coteaux, les riches dominent de leurs logis à tourelles le Thouet aux eaux vives et claires, les « vilains » se terrent dans des caves ou carrières creusées à même la roche, abîmés dans une misère que les guerres, dont celle de Cent ans, et les épidémies aggravent tragiquement.

C'est en ces temps lointains (XIVe-XVe siècles) que, sous l'égide de l'Église et avec l'aide du seigneur, se met en place une assistance aux pauvres qui dépasse la simple charité pour s'inscrire dans la permanence d'une structure hospitalière modeste mais réelle. Son nom : l'aumônerie Saint-Jean-Baptiste de Montreuil-Bellay. Sa mission : l'accueil des *« pauvres malades »*. Sa vocation : l'hospitalité.

Références principales :

Coustumes du Pays et Duché d'Anjou, Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, 1725, avec privilège de Sa Majesté.

Imbert (J.), dir., *Histoire des hôpitaux de France*, Toulouse, Privat, 1982.

L'inventaire, Canton de Montreuil-Bellay, Nantes, Indicateurs du Patrimoine, 1994.

Mollat (M.), Chapitres 2, 3 et 4, pp. 33-133 dans J. Imbert, dir., *Histoire des hôpitaux de France*, Toulouse, Privat, 1982.

Sigot (G.), *L'Hôpital St-Jean ou les pauvres à l'hôtel-Dieu (1300-1800)*, Montreuil-Bellay, La Houdinière, 2009.

Photos de Jacques Sigot sauf la carte postale ci-dessus.

Mais au-delà de cette fonction humanitaire – pour utiliser un terme d'aujourd'hui – qu'elle partage avec d'autres établissements du royaume créés à pareille époque, de quelle vision de l'homme et du monde témoigne-t-elle ? Que nous révèle-t-elle des liens pauvres/riches, élus/exclus qui sous-tendent le système ? Car en définitive, n'est-ce pas la place et le rôle qu'assigne aux pauvres la société d'autrefois que donne à voir et à lire l'histoire de l'humble *« maison dieu sainct jehan baptiste de monstereulbellay »* ?

Un lieu destiné aux pauvres ou des pauvres voués à l'Hôtel-Dieu ?

C'est au XIII[e] siècle que surgit dans le royaume une floraison d'hôpitaux, c'est-à-dire de « maisons hospitalières » selon l'étymologie et la signification d'antan. Leur nombre pourrait impressionner – 40 à Niort a-t-il été compté –, même si certains ne furent qu'éphémères et d'autres bien modestes. Tel fut sans doute à l'origine l'ancien hôpital Saint-Jean de Montreuil-Bellay, fierté toujours actuelle de la cité.

Humble maison-Dieu sise *« au dedans de la ville »*, à l'ombre de ses murs, elle jouxte dès le Moyen Âge la porte du même nom qui ouvre sur la plaine immense du Poitou et protège des invasions. Porte qui la masquerait si ne s'élevait, au-dessus et par-delà les fortifications, la flèche élégante et pure de sa chapelle.

L'un des rares descriptifs rencontrés en énumère les composantes. *« Une chapelle, un dortoir ou sont les litz des pauvres »*, donc une seule salle commune ou, variante plus expressive, *« la nef ou sont les litz des pauvres »*, quelques *« appartenances »*, dépendances et terres adjacentes, ainsi *« l'Aumousnerie sainct Jehan baptiste »* s'inscrit-elle dans la vie montreuillaise[1]. Mais depuis quand ?

Le manuscrit le plus ancien date de la saint Clément 1333. L'aumônerie y apparaît pour la première fois, via son prieur – *« Maistre Michel Javelle »* – cité à cinq reprises pour l'acquêt d'une rente annuelle de 18 sous[2]. Mais cette seule mention de l' *« aumousnerie de Monsteroul »* n'induit-elle pas déjà son établissement ? De combien d'années antérieures ? De décennies peut-être ? Nous l'ignorons.

Une seule certitude : en 1333, l'aumônerie Saint-Jean-Baptiste de Montreuil-Bellay existe déjà, et son prieur se révèle en même temps receveur de la seigneurie. Ainsi sont soulignés les liens entre le seigneur fondateur – à l'époque, Jean de Tancarville – et l'institution. Mais de ce beau titre de fondateur et des prérogatives qui l'accompagnaient, dont celle de nommer le prieur/gouverneur, tout baron de Montreuil-Bellay héritait. Aussi deux siècles plus tard, en 1545, l'un de ses illustres successeurs, le duc de Longueville, pouvait-il écrire avec cette première personne du pluriel dite de majesté qui caractérise les puissants et en impose aux misérables : *« Nous qui sommes fondateurs de la dicte aumousnerie*[3] *»*. Aussi est-il inexact de voir en Guillaume d'Harcourt, comte de Tancarville (1418-1486), le fondateur de l'hôtel-Dieu Saint-Jean. Dans des reçus échelonnés de 1459 à 1467, lui-même précise que ses dons, et ceux de Yolande de Laval son épouse, sont destinés à *« ayder a reediffier »* l'aumônerie que les guerres, les hommes et le temps ont dégradée au fil du temps[4]. D'ailleurs, longtemps après que l'aumônerie a disparu sous les pierres de l'hôtel-Dieu reconstruit à l'extrême fin du XV[e] siècle, perdure le souvenir de l'établissement d'origine. Pendant des siècles, greffiers et secrétaires, hommes de loi ou d'Église, continuent de se référer à ce nouvel hôtel-Dieu comme étant *« laumousnerie sainct Jehan »* ou, dans un ordre immuable qui en suggère la filiation, *« laumousnerie (et) hosteldieu sainct jehan baptiste de monstreulbellay »*. Comme si un lieu sans fondement était un lieu sans crédit.

Et ce n'est qu'à la fin du XVII[e] siècle que s'impose l'appellation d'hôpital Saint-Jean.

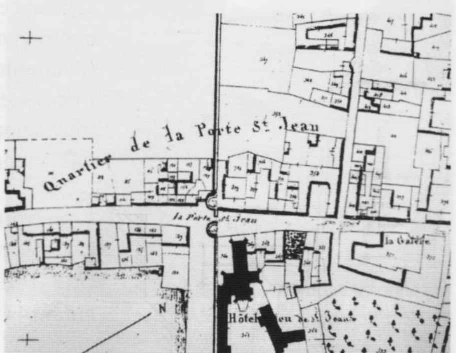
L'aumône, pilier de l'institution

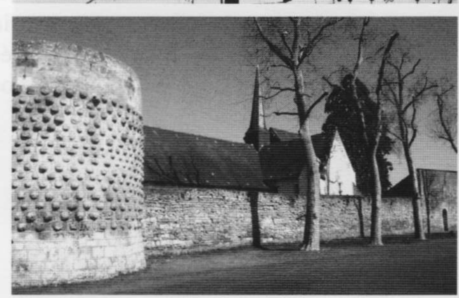
L'attachement des Montreuillais à leur aumônerie s'expliquerait-il par la réalité sociale et religieuse que laissent entrevoir les appellations de jadis ? Car toutes, ou quasiment, – *« laumousnerie de Monseigneur sainct Jehan Baptiste de ceste ville de monstereulbellay »* ou *« laumousnerie de monsteroul »*, pour ne citer que la plus longue et la plus concise –, reposent sur le mot « aumosnerie », lui-même dérivé du nom « aumosne ». Leurs connotations métaphysiques et morales sont évidentes. Que sont les aumônes en effet ? Des dons en argent ou en nature – boisseaux de blé ou de seigle, fruits, chapons… – octroyés ou légués à plus pauvre que soi. Les archives parlent volontiers de *« rente donnée et aumosnée*[5] *»*. Au-delà du goût de l'ancien français pour les expressions jumelées, la formule est intéressante parce que, tout en scellant l'alliance du don et de l'aumône, elle en restitue également la similitude de nature.

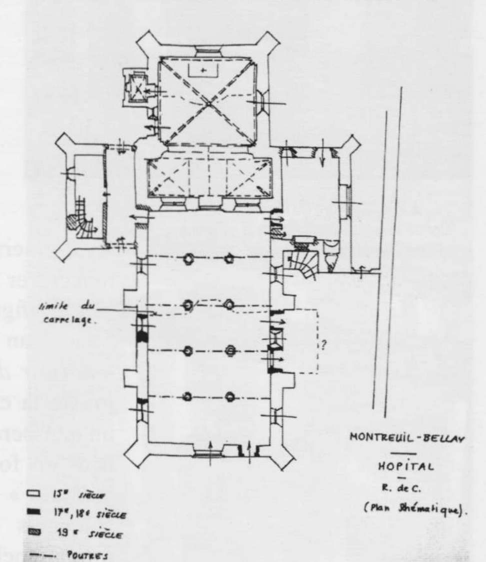
La religion chrétienne a fait de l'aumône un devoir, et la musulmane un pilier ; l'étymologie grecque – « eleêmosunê », dérivé de « eleos », pitié – rappelle que la compassion en est le ●●●

▼ *Cadastre Napoléon (1829). Archives des Domaines, centre des impôts de Saumur.*

▼ *Situation de l'ancien hôpital près de la porte Saint-Jean, entrée sud de la ville.*







▲ *Plan schématique au sol de l'hôpital. Dossier de l'Inventaire général 1982 du Patrimoine historique du Maine-et-Loire, établi par Gérard Baptiste, Véronique Orain et Viviane Manase.*

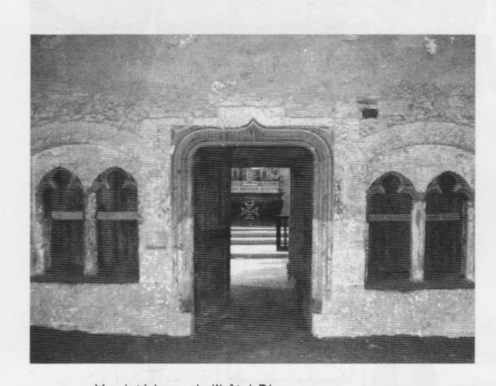
1. Archives départementales du Maine-et-Loire (ADML) 12 HS 1.
2. Hôtel-Dieu, Volume A, folio 3, Archives privées.
3. Idem, folio 75.
4. ADML 12 HS 1.
5. Hôtel-Dieu, Volume A, folio 8 par exemple.

●●● fondement. Au Moyen Âge, le mot n'a pas la nuance péjorative ou condescendante d'aujourd'hui, parce que donner, c'est aussi recevoir.

Ainsi naissent ces établissements d'accueil que sont les charités ou les aumôneries, telle l'aumônerie Saint-Jehan de notre ville, qui regroupent les aumônes collectées ou reçues, les gèrent et les redistribuent afin d'offrir aux pauvres et aux malades – aux *« pauvres malades »* disait-on, selon un cliché qui fait de la pauvreté la substance même de l'être, et de la maladie une contingence de cette existence – un endroit à eux. L'aumône devient ainsi le *« bien du pauvre »*, et l'aumônerie, le temps d'un passage ou d'un plus long séjour, sa maison. Car l'aumônerie est aussi une *« maison dieu »*.

Les pauvres, garants de la pérennité du système ?

La vocation charitable constitue-t-elle pour autant la raison d'être profonde de notre aumônerie ? Celle-ci n'entre-t-elle pas dans un système social et religieux où chacun a sa place et un rôle déterminé à remplir, l'ordre du monde et l'ordre social ne pouvant dès lors être remis en question ? Dans cette optique, comment imaginer un seul instant que le sort des pauvres puisse jamais changer ! D'où l'intérêt de leur présence et de leur permanence à l'hôtel-Dieu pour le riche pécheur aux abois.

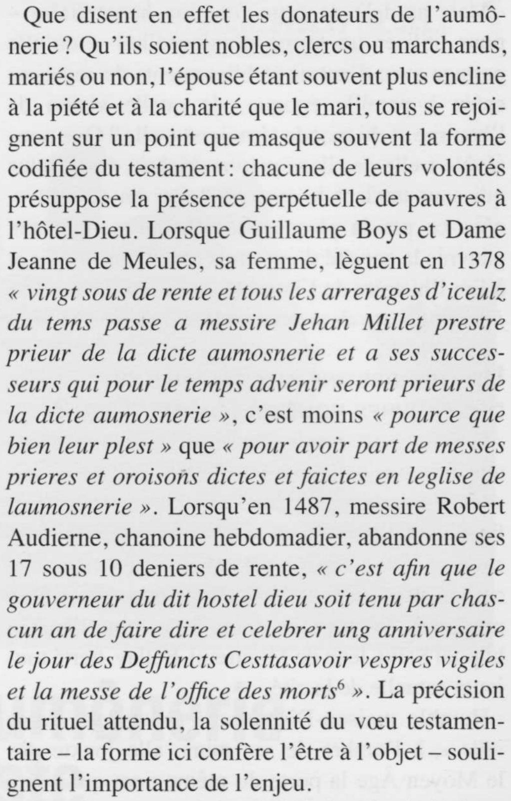


▲ Vue intérieure de l'hôtel-Dieu. Communication directe entre la salle des malades et la chapelle Saint-Jean.

Que signifie en effet la *« maison dieu »* ? Selon la syntaxe elliptique propre à la langue ancienne, elle renvoie à la « maison de Dieu », celle dans laquelle il est présent, ici à travers ses pauvres, réalisant sur Terre la parabole selon laquelle les derniers (les pauvres) seront les premiers à rencontrer Dieu.

La configuration dans l'espace de l'aumônerie Saint-Jean illustre parfaitement cet aspect. Le *« dortoir des pauvres »* qu'abrite l'unique nef jouxte la chapelle dont il n'est séparé que par un mur percé d'une porte et de deux baies géminées en forme de loggia. Ainsi les *« pauvres malades »* peuvent suivre de leur lit les offices solennels ou privés. Mais cette disposition fonctionnelle se double d'une dimension symbolique : ne donne-t-elle pas l'image d'une voie royale qui mènerait les pauvres directement à Dieu quand le riche a besoin d'un intermédiaire pour plaider en sa faveur ? Or qui, mieux que le pauvre, frère en souffrance que la religion chrétienne investit de sa foi, voyant en lui le visage du Christ, pourrait être cet intercesseur auprès du Tout-Puissant ?

Si le riche ne se conçoit pas sans le pauvre, alors l'aumônerie médiévale existe autant pour le riche que pour le pauvre.



Que disent en effet les donateurs de l'aumônerie ? Qu'ils soient nobles, clercs ou marchands, mariés ou non, l'épouse étant souvent plus encline à la piété et à la charité que le mari, tous se rejoignent sur un point que masque souvent la forme codifiée du testament : chacune de leurs volontés présuppose la présence perpétuelle de pauvres à l'hôtel-Dieu. Lorsque Guillaume Boys et Dame Jeanne de Meules, sa femme, lèguent en 1378 *« vingt sous de rente et tous les arrerages d'iceulz du tems passe a messire Jehan Millet prestre prieur de la dicte aumosnerie et a ses successeurs qui pour le temps advenir seront prieurs de la dicte aumosnerie »*, c'est moins *« pource que bien leur plest »* que *« pour avoir part de messes prieres et oroisons dictes et faictes en leglise de laumosnerie »*. Lorsqu'en 1487, messire Robert Audierne, chanoine hebdomadier, abandonne ses 17 sous 10 deniers de rente, *« c'est afin que le gouverneur du dit hostel dieu soit tenu par chascun an de faire dire et celebrer ung anniversaire le jour des Deffuncts Cesttasavoir vespres vigiles et la messe de l'office des morts[6] »*. La précision du rituel attendu, la solennité du vœu testamentaire – la forme ici confère l'être à l'objet – soulignent l'importance de l'enjeu.

Si le don aux pauvres définit le prix de la tranquillité d'esprit à la veille de la mort et celui du repos éternel, l'aumône est-elle à la mesure de la richesse du donateur ou de l'inquiétude qui l'habite ?

Parce que les dons sont toujours attribués à l'aumônier et à ses successeurs, l'insistance sur le caractère *« perpétuel »* tant des rentes que des prières dues en retour n'est pas anodine. Elle installe le sentiment que ces rentes seront toujours payées le jour dit, les offices toujours chantés comme prévu, les prières, toujours les mêmes, adressées à l'Éternel *« a tout (ja)mes »*. Sous les formules stéréotypées, une évidence se fait jour : de part et d'autre, les promesses seront tenues.

Parce que, dans l'esprit du donateur, les pauvres à qui sont destinés ces dons seront toujours « les pauvres », qu'ils soient d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, la pérennité de leur présence sur terre devient-elle à ses yeux la garante de son salut ? Et ce d'autant plus que leur prière d'enfants de Dieu passait pour être la plus pure et la plus efficace qui soit, *« valant mieux que celle des psalmistes à gages »*, moines et prêtres fustigés ça et là pour leur cupidité.

À moins que cette conception a priori rassurante du temps qui érige en dogmes la stabilité et la continuité ne serve aussi à justifier la place et le rôle des pauvres à l'hôtel-Dieu.

Des pauvres d'ici, d'ailleurs et de toujours ?

Dans les siècles lointains, dans les bourgades de campagne et les petites villes, les humbles maisons-Dieu comme notre aumônerie étaient-

6. Idem, folio 6 et folio 24.

elles ouvertes *« à tous les pauvres de quelque païs, nation et religion qu'ils soient »* pour y être *« reçus indistinctement, nourris, traitez et gouvernez jusqu'à leur convalescence »* s'ils étaient *« pauvres malades[7] »* ? Il en était ainsi à l'hôtel-Dieu d'Angers selon les *Coutumes* d'Anjou, mais à Montreuil-Bellay ?

Fidèle à l'esprit sans frontières des maisons-Dieu, l'aumônerie privilégiait cependant le *« soulagement et la consolation de tous les pauvres malades de la terre de montreuil »*. Les donateurs le soulignent souvent, et comment interpréter le billet d'entrée exigé, du moins à partir du XVIIe siècle ? Il devait être signé du curé de la paroisse. Jugeait-on celui-ci seul capable d'apprécier le degré de pauvreté de ses « ouailles » ?

Qui étaient ces pauvres qui frappaient à la porte de l'hôtel-Dieu ? Quel que soit le siècle, ils se ressemblent, confondus dans l'anonymat qui les représente identiques dans ces portements de croix monumentaux de la fin du XVe siècle peints aux murs de nos églises d'Anjou, porteurs de la même souffrance – qu'ils partagent avec le Christ – et de la même espérance, celle de la rédemption.

Ils ont le visage de la vieille femme indigente et infirme rencontrée au détour d'un texte plus récent, qui s'accroche à sa place – son lit – et qui observe, immobile et quasi muette. L'hôtel-Dieu n'est-il pas sa maison, ses biens ceux des pauvres, donc les siens ?

Se considèrent-ils comme pauvres, du moins affectivement, ces êtres qui vivent à l'aumônerie leurs derniers mois, leurs derniers jours, en échange d'une rente viagère ? On les appelait les donnants. Souvent, c'était leur famille qui les avait placés ainsi. À moins qu'elle ne les ait abandonnés, à l'image des Romain, riches notables montreuillais qui, en 1636, vouèrent leur fils et leur frère, Jean Romain, à une mort solitaire à l'hôtel-Dieu.

Se confondent-ils avec les mendiants que la municipalité de l'époque classique recense pour les dispenser de la taille lors d'opérations liées à la collecte de l'impôt ? Les veuves sont nombreuses parmi eux qui ont souvent un nom et un état. Sont-ils ou deviennent-ils pour autant mendiants de profession ? de condition ? d'occasion ? Et s'ils sont acceptés à l'hôtel-Dieu Saint-Jean, est-ce parce que dans un bourg comme Montreuil, la compassion à leur égard l'emporte sur la peur qu'ils inspirent ?

Sont-ils ces innombrables « Jehan » sans terre, manouvriers ou petits métayers, que la moindre mauvaise récolte met à la merci de l'usurier ou du seigneur, avec femme et enfants sans ressources ? Comme les vignerons qui demandent à être reçus *« a exponce »* – souhaitant ainsi restituer leur terre au seigneur bailleur – pour des vignes qu'ils ne peuvent plus exploiter. Comme ceux dont le curé de Cizay-la-Madeleine, paroisse sise à une lieue de Montreuil, analyse avec acuité la descente aux enfers en temps de crise économique, *« les pauvres ne laissant pas de mourir de faim »* et de froid[8].

Et quand, à la misère, s'ajoute la maladie, voire l'épidémie, combien frappent en vain à la porte extérieure de l'hôtel-Dieu ? Combien en temps de peste furent abandonnés hors les murs de la ville, surtout en ces mois maudits de la grande peste de 1372 ? Combien succombèrent à ces dysenteries récurrentes en ces siècles lointains ?

Font-ils aussi partie de ces journaliers en quête d'ouvrage qui s'arrêtent à la maison-Dieu quand les fermes du voisinage se murent devant eux ? De ces éclopés de la vie ou du travail, devenus infirmes ou inadaptés ? De ces vagabonds qui ne souhaitent pas forcément rester sans toit ni loi, surtout lorsque la maladie est là ?

Sans oublier le passant ou le pèlerin qui chemine vers les foires douessines ou les églises voisines. En ces temps de foi naïve, vœux et remerciements sont fréquents, d'où ces marches rituelles vers quelque saint ou relique proches ou lointains : Saint-Jacques de Compostelle, Saint-Jean d'Angély, ou à quelques lieues de Montreuil, Le Puy-Notre-Dame dont la Ceinture de la Vierge, miraculeuse à souhait, apaiserait les douleurs des femmes en mal d'enfant.

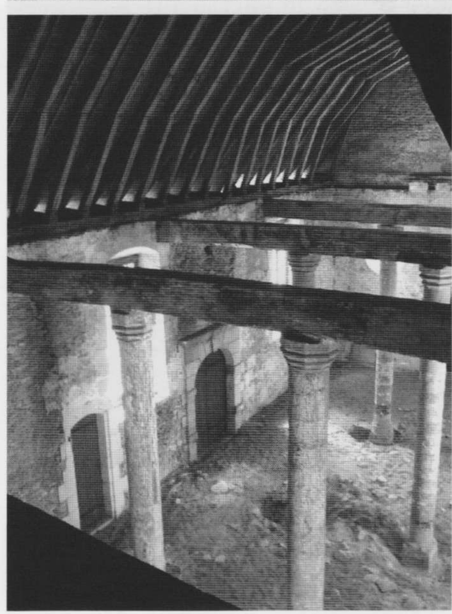
Enfants désirés quand d'autres sont abandonnés, voués à une mort précoce ou à une pauvreté qui les conduit à l'hôtel-Dieu.

Car la place naturelle des enfants pauvres d'alors est l'aumônerie ou l'hôpital. Les *Coutumes* d'Anjou précisent dans leur Article X que *« les enfants exposez »* sont reçus de 7 à 14 ans à l'hôpital d'Angers avant d'être *« mis en metier par les administrateurs dicelluy »* ; qu'en province, ils sont pauvres par définition, et pauvres de la paroisse en laquelle ils ont été trouvés, et qu'il revient donc à la communauté d'assurer leur nourriture (leur entretien) *« par aumosne questée en l'église »*. La pauvreté est donc partie intégrante de ces enfants : elle les constitue. Nés pauvres, exposés pauvres, trouvés pauvres, recueillis comme pauvres, placés comme pauvres, ils sont condamnés à rester enfermés dans cette pauvreté qui leur donne leur identité. Lorsqu'ils ont échappé à la mort quasi programmée de la première année, ils gros- ●●●

▼ *Les pauvres portent la croix du Christ. Église Saint-Aubin, mur nord, Les Ponts-de-Cé, Maine-et-Loire.*





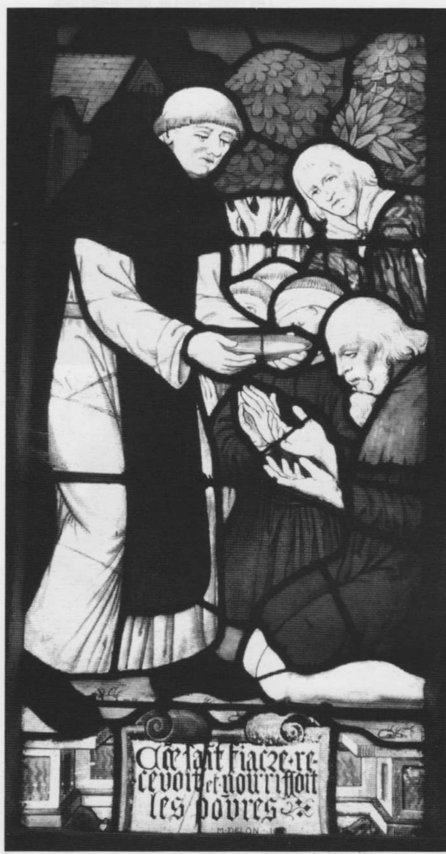


▲ *Salle des malades de l'hôtel-Dieu Saint-Jean.*

7. Coutumes d'Anjou, Tome 2, Chapitre 11, p. 1026.
8. Registres paroissiaux de Montreuil-Bellay et de Cizay-la-Madeleine.



▼ À l'image de saint Fiacre, le prieur de l'aumônerie « recevait et nourrissait les povres ». Le Faouet, église Saint-Fiacre, Finistère.





▲ Peinture murale de la chapelle St-Jean : saint Martin.

●●● sissent la catégorie des pauvres sans nom à exploiter pour s'enrichir sur terre, ou à utiliser comme monnaie d'échange pour se dédouaner à bon compte de ses péchés.

Aujourd'hui, ce sont les statistiques et les chiffres qui définissent la pauvreté ou qui, horrible image, fixent le *« seuil de pauvreté »* en deçà duquel cesserait l'appartenance à l'humanité reconnue. Paradoxalement, ils la rendent plus abstraite, parce que globale et sujette à controverses. Lorsqu'ils la masquent sous des appellations diverses – précaires, Rmistes, réfugiés, emplois partiels, assistés, aidés, sans-emploi, sans-domicile, sans-papiers... –, ils la démultiplient en autant de demandeurs de comptes. Pour mieux l'encadrer, l'évaluer, la contrôler ou la brandir comme arme de combat, ils la fissurent en autant de catégories de « nouveaux pauvres, familles monoparentales pauvres, handicapés pauvres, enfants pauvres, travailleurs pauvres... ».

À la fin du Moyen Âge commençait seulement à se faire jour la distinction pauvres/indigents. Ainsi, en Suisse, dès le XIVe siècle dans le canton de Vaud, *« l'indigent »* admis à l'hôpital avait droit à sa pitance tous les jours, alors que *« le pauvre »* n'en bénéficiait que 4 jours sur 7. Variante médiévale du célèbre *« À chacun selon ses besoins »*, gestion rationalisée des ressources du coin ou souci d'afficher à l'intérieur de la pauvreté une hiérarchisation des individus ? Et cette pauvreté était-elle véritable ou simulée ? Dans les grandes villes, dès la fin du XVIe siècle, l'interrogation se pose avec acuité. Sont-ils de *« pauvres passanz »* ou d'habiles fainéants, ces mendiants de plus en plus affamés que les guerres de religion et les épidémies de peste des années 1570/1580 ont multipliés, substituant au générique respecté de *« pauvre »* celui, infamant, de *« mendiant »*, voire de *« gueux »* ou de *« caïman »* ? Ils instillent le doute sur l'identité, le rôle, la place des pauvres et la conduite à adopter à leur égard, préparant ainsi les esprits à la politique de répression et d'enfermement des siècles suivants (les « bons » pauvres à l'hôtel-Dieu ; les « mauvais » pauvres à l'hôpital général créé spécialement à cet effet). Mais à Montreuil, dans nos campagnes angevines, du temps de l'aumônerie Saint-Jehan-Baptiste, n'existaient encore que *« les pauvres »*, même si certains dits *« honteux »* cachaient déjà leur dénuement sous des apparences et une dignité de bon aloi. Et n'était-ce pas pour la désamorcer, lui ôter sa charge révolutionnaire et anéantir son potentiel de révolte que la société médiévale avait fait de la pauvreté le chemin du Paradis, le puissant se jouant – souvent ? toujours ? – du misérable ?

DES HÔTES INTÉGRÉS À LA COMMUNAUTÉ ?

Si l'hospitalité se définit par un geste de compensation qui vise à mettre sur le même plan l'hôte accueillant – ici, le prieur ou gouverneur, homme d'église ou grand serviteur du seigneur de Montreuil – et l'hôte accueilli – ici le pauvre, *« malade, valide ou invalide, passant ou trepassant »* –, alors la cérémonie rituelle du lavement de pied à l'entrée de l'hôtel-Dieu a double valeur. Par-delà le réalisme de la scène et sa nécessité, elle symbolise la reconnaissance de la place accordée au *« pauvre malade »* dans la communauté chrétienne. Car plus que les plaies du corps qu'une médecine très sommaire était censée soigner, c'étaient les maux de l'âme qu'il fallait apaiser.

D'où l'environnement religieux, la proximité de la chapelle Saint-Jean, et la présence de l'aumônier, ou à partir de la fin du XVe siècle d'un chapelain en titre. D'où les peintures murales magnifiant par leurs couleurs, l'équilibre de leurs lignes et l'harmonie de leur composition les saints guérisseurs ou martyrs, saint Roch, saint Sébastien ou saint Blaise. Que valaient par conséquent les maux du corps face à de tels supplices ? Sur le mur sud de la chapelle, les pauvres reconnaissaient-ils leur image, leur vie, leur destin à travers la scène où ils recevaient de saint Martin la moitié de son manteau, scène emblématique d'une charité en acte et d'une hospitalité qui tente de compenser un déséquilibre initial ? *« Peintures d'intimité, peintures d'éternité »*, ces fresques où chantait la lumière étaient pour les *« pauvres malades »* comme un accompagnement familier qui élevait le regard et entretenait l'espoir.

Et si l'on mourait, on avait la consolation d'être enseveli en terre chrétienne, dans le cimetière Saint-Thomas, dit ensuite cimetière de l'hôpital, ou même dans l'église. Dans les années 1540, le « bon » messire Jehan Delangelerie, doyen du chapitre de l'église Notre-Dame du Château et gouverneur de l'aumônerie hôtel-Dieu Saint-Jehan ne fut-il pas loué par les habitants pour *« ses grandes et belles aumosnes et pour avoir ensépulturé les pauvres dans sa chapelle »*, signifiant par là même la force du lien entre les morts et les vivants[9].

Au quotidien, l'hospitalité ressemblait à celle offerte dans des hôpitaux voisins avec ces *« disners »* proches de ceux des paysans, mais en plus copieux, le vin étant réservé aux malades, un approvisionnement venu des jardins, de la basse-cour, des terres et des rentes de l'aumônerie, les

9. ADML 12 HS 1 et 2.

rares visites du médecin – dit plutôt chirurgien – qui habitait en ville, les purges et les pommades fantaisistes, tel cet *« onguent dia merdis ou onguent à la merde du jour »* que proposent deux diablotins malicieux sculptés sur la maison en bois de l'apothicaire, rue des Halles, à quelques centaines de mètres de l'aumônerie. Un personnel peu nombreux, dont un gardien, assistait le gouverneur/administrateur, personnel vraisemblablement laïque car les religieuses n'entrent pour la première fois à l'hôtel-Dieu qu'en 1642, et officiellement qu'en 1645[10]. La modestie de l'établissement ressort aussi du nombre de lits offerts aux pauvres : 11 en 1545 (mais 14 en 1640, aucun en 1693, 6 en 1738, 13 par la suite), nombre en rapport avec les ressources de l'hôtel-Dieu, et surtout avec la gestion sérieuse ou négligente, voire scandaleuse de ses responsables. Lits installés dans la nef non chauffée de l'église Saint-Jean (il faut attendre la fin du XVIe siècle pour que les chambres basses des deux logis nord et sud adjacents se transforment en cuisine et chauffoir). Lits à châlit, *« garniz de plumes mattelas et mante »* pour protéger du froid et de l'humidité ; lits partagés à deux ou trois selon la coutume de l'époque ; lits pour y être *« pansez et nourriz »* dans l'attente de l'heure finale, pauvre parmi les pauvres promis à l'hôtel-Dieu mais une fois accueilli, assuré de sa place parmi les hommes.

Et les *« pauvres ladres »* ?

Car accueillir les pauvres, c'est aussi leur ouvrir la porte. La grande porte, celle par laquelle on entre dans la communauté des hommes. La grande porte, symbolisée à Montreuil par la porte Saint-Jean, abritant de sa force tranquille *« l'hostel dieu »* à qui elle donne accès.

Ce n'est pas pour rien qu'à l'opposé, les lépreux voient les portes de la ville se fermer devant eux, eux qui sont rejetés loin de là sur le coteau Saint-Eloi. Pourtant la maladrerie Saint-Eloy présente une structure analogue à celle de l'aumônerie Saint-Jehan. La simplicité qui les caractérise correspond aux exigences premières définies par le concile de Latran de 1179 : une église, un cimetière, un prêtre desservant. À la chapelle Saint-Eloy répond la chapelle Saint-Jehan ; au cimetière Saint-Eloy, le cimetière Saint-Thomas ; au prêtre/chanoine de Saint-Eloy, le chapelain de Saint-Jean. Toutes deux sont dirigées par un gouverneur nommé par le seigneur. Dans l'*Aveu* de 1486, l'énoncé des droits de Guillaume d'Harcourt, baron de Montreuil, sur l'une et l'autre, est identique : *« Item ay droit de mectre gouverneur et administrareur en lostel et appartenances de laumosnerie ou maison dieu de Saint Jehan estant en ma dite ville de monstereul… Item semblablement ay droit de mectre gouverneur et administrateur en lostel et appartenances de la ladrerie du dit monstereul seant hors de ma dite ville pres la dite chapelle Saint eloy*[11] *».*

Cette similitude de structure pourrait nous inviter à rapprocher leurs hôtes respectifs – Lazare, patron des lépreux, n'est-il pas dans un sermon de Bossuet, le Pauvre par excellence ? – si la localisation (*« en ma dite ville »* ; *« hors de ma dite ville »*) ne soulignait la différence de traitement entre les *« pauvres malades »* et les *« pauvres ladres »*. Pourtant, dans les siècles antérieurs, le lépreux pouvait être honni ou se mêler à la foule. La première version de *Tristan et Yseut* témoigne de cette ambivalence du regard porté sur lui : dans une scène célèbre, Yseut est livrée aux lépreux par le roi Marc qui se venge ainsi cruellement de la reine adultère ; dans une autre, miroir inversé, Tristan déguisé en lépreux sauve Yseut – et les amants – du déshonneur et de la mort. Mais aux XIVe et XVe siècles, l'exclusion est devenue la règle. La ladrerie Saint-Eloy a été reléguée à une lieue de la ville, et même si le site, proche de la *« riviere de thouet »* et du grand chemin menant à Saumur, est propice aux échanges pour assurer la subsistance de la maison, les appartenances demeurent cachées par les vignes du coteau. Car désormais les lépreux font peur, la ladrerie est devenue maladrerie, la crainte de la contagion est moindre que l'effroi qu'ils inspirent. Aux yeux des « bien-pensants » et du menu peuple, ils incarnent la luxure et la débauche, attributs du diable, quand les pauvres de la maison-Dieu sont à l'image du Christ et ont droit de cité.



Car accueillir, c'est aussi séparer ; accepter, c'est aussi refuser, et la maison-Dieu signifie cette séparation. À l'intérieur de l'église, première maison de Dieu, qui isole les chrétiens des païens, les fidèles des infidèles, les croyants des mécréants, les élus des damnés, s'est établie une seconde maison de Dieu : l'aumônerie qui, elle aussi, accueille tout en éloignant dans ses lits à grands rideaux, mi-refuges, mi-tombeaux. Il y a ceux qui ont franchi la porte et ceux qui ne l'ont pu, ceux qui vont vivre et ceux qui vont mourir, ceux qui seront enterrés comme des chiens et ceux qui reposeront dans le cimetière Saint-Thomas. Il y aura ainsi parmi les pauvres, ne serait-ce qu'un instant ou pour l'éternité, les bienheureux et les malheureux.

Comme nous tous, un jour proche ou lointain ? ■

Geneviève SIGOT



▲ *Un saint évêque dans un paysage idyllique. Peinture murale de la chapelle Saint-Jean, mur nord.*

10. Idem.
11. ADML E 818.



▲ « *Naturel de la Terre-de-Feu au jardin d'acclimatation* ». L'Illustration du 10-9-1881.

Aux origines du racisme « scientifique »

Observer et penser l'humanité au XIXe siècle : discours monogénistes et discours polygénistes

Au XIXe siècle, le débat entre doctrinaires et libres penseurs sur la nature de l'espèce humaine évolue en fonction des progrès scientifiques, des découvertes archéologiques et des théories darwiniennes.

L'humanité est-elle constituée d'une ou de plusieurs espèces ? Ont-elles une origine commune ou résultent-elles de créations séparées ? Ces interrogations apparaissent au XVIIIe siècle avec des naturalistes qui, au nom de la raison et de la science, dépassent le paradigme chrétien et le dogme adamique jusqu'alors irréfutables. Des *« histoires naturelles de l'Homme »* se structurent alors autour des théories monogénistes (l'hypothèse d'une seule espèce humaine) et polygénistes (l'hypothèse de plusieurs espèces humaines), deux théories portées par les discours anthropologiques du XIXe siècle.

Du postulat créationniste à l'anthropologie raciale, c'est la condition même de l'humain qui est en jeu dans cette controverse théorique et idéologique. C'est un véritable débat de civilisation qui se joue autour des sciences sociales par l'imbrication de savoirs anatomiques, psychologiques, des connaissances historiques et des doctrines sociales et politiques.

Les variations sur le thème de la nature de l'Homme, au-delà des interrogations purement scientifiques, mettent en effet en jeu son corps et son « âme », interrogent sa genèse et son destin. À travers des postulats et des spéculations scientifiques, ce sont bien les paradigmes existentiels du XIXe siècle français qui s'affrontent, des visions différentes du monde et de l'autre qui se jouent. L'esprit religieux et la pensée rationnelle, la conception fixiste et la problématique évolutionniste se jaugent, se combattent et se répondent par une argumentation dogmatique et philosophique, sous couvert de la science anthropologique émergente.

L'espèce(s) humaine(s) en question au XIXe siècle : des naturalistes aux anthropologues

Le siècle des Lumières propose un renouvellement de la science et des connaissances à partir du primat accordé à la raison critique. Cet esprit scientifique régénéré se fonde sur le principe du doute généralisé qui ébranle les certitudes et les croyances, en ouvrant la voie au règne du scepticisme. Cette crise des consciences inaugure inévitablement de nouvelles représentations de l'ailleurs et de l'autre, nourries par la multiplication des voyages et par l'avènement d'un esprit scientifique qui s'épanouit dans l'observation et l'expérimentation. L'Homme et la Nature cessent d'être de simples sujets de l'ordonnancement divin révélés par les Saintes Écritures, mais sont désormais envisagés comme des objets d'expériences. Observer, inventorier, classer, expliquer par le raisonnement critique, découvrir des lois de la nature, telles sont les caractérisations d'un savoir en gestation qui interroge l'être humain et s'évertue à en comprendre la genèse.

Le questionnement est à l'origine naturaliste par ses méthodes et philosophique par son dessein. La découverte du monde et de l'Autre, depuis la Renaissance, le constat d'une altérité irréductible, diffusée par les récits de voyageurs des XVIIIe et XIXe siècles, bouleversent les ●●●



▲ *Sorcier zoulou.* L'Illustration *du 5-7-1879.*



▲ *Femme peule.* L'Illustration *du 27-8-1881.*

●●● connaissances et interrogent l'essence de l'Homme : l'humanité est-elle « une », comme le postulent la chronologie biblique et la théorie cosmogonique, ou plurielle, comme le rapportent de façon empirique les voyageurs et les essais naturalistes ? Un projet anthropologique émerge ainsi de l'expérience partagée des différences entre les hommes et la question de l'universel est posée. Ce sont les naturalistes qui les premiers précisent la notion d'espèce à partir d'un questionnement zoologique et botaniste, en se fondant sur une méthodologie comparative.

Le Suédois Linné, tout d'abord, en insérant l'homme dans sa classification des minéraux, plantes et animaux, ouvre la voie, avec son *Systema Naturae* publié en 1735, aux théories de Buffon. Sans renier le dogme de la création, ces deux naturalistes en « désacralisant » l'homme, en interrogeant sa place et son statut, initient la problématique anthropologique : ils *« conçoivent l'homme comme une partie du système de la nature dont la clé n'est plus l'arbitraire du Créateur mais une loi de développement s'appliquant uniformément*[1] *»*. À leur suite, Blumenbach pose la question sous-jacente de l'origine des espèces et impose la méthode de la comparaison anatomique.

Buffon et Cuvier proposent alors une véritable doctrine de l'espèce dont la définition sera en général reprise par les scientifiques du XIXe siècle : la ressemblance est admise comme un critère de classification, mais un critère insuffisant car c'est véritablement la faculté de reproduction entre individus et leur perpétuation fertile qui fondent l'espèce. À partir de ce postulat, plusieurs interprétations sont possibles selon la posture idéologique de l'auteur. L'anthropologue et naturaliste Armand de Quatrefages, monogéniste chrétien, insiste sur l'idée de filiation adamique : *« l'espèce est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables, qui sont descendus ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue et naturelle des familles*[2] *»*. Topinard, dans sa logique polygéniste et transformiste, récuse la conception de Quatrefages et énonce l'hypothèse de croisements fertiles en dehors de l'espèce : *« les barrières ne sont pas inviolables*[3] *»*. Le débat est lancé sur des bases éminemment naturalistes qui imposent une nouvelle définition de l'humanité.

Désormais, l'homme s'appréhende zoologiquement et la diversité humaine se prête à la classification. Dans un contexte de colonisation, la diversité humaine devient une expérience commune et l'anthropologie se revendique science appliquée. Cette conception ouvre la voie aux débats théoriques et aux considérations idéologiques. La première moitié du XIXe siècle voit ainsi s'affronter les doctrinaires monogénistes, défendant le dogme du couple adamique, et les libres-penseurs polygénistes qui soutiennent la multiplicité des origines, donc des espèces humaines. Ces tiraillements scientifiques et politiques se doublent également d'enjeux institutionnels opposant la société d'ethnographie, dominée par les monogénistes et les catholiques, et la société d'anthropologie majoritairement polygéniste, anticléricale et républicaine.



▲ *Tailleur chinois de Singapour.* L'Illustration *du 14-9-1861.*

Du dogme du couple originel à la réfutation polygéniste : l'affrontement entre doctrinaires et libres-penseurs jusqu'au milieu du XIXe siècle

Le monogénisme traditionnel, fondé sur le dogme créationniste, admet comme vérité scientifique le mythe adamique. Tous les hommes seraient les descendants d'une même souche divine de laquelle se serait détaché un petit nombre de types primitifs qui, sous l'action transformatrice des milieux et grâce à de continuels croisements, auraient donné l'extrême variété des races. La Bible prône l'unité de l'espèce humaine et le dogme n'est pas contes-

1. P. Menget, 2000, « Histoire de l'anthropologie », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* sous la direction de Pierre Bonte et Michel Izard, Paris, Quadrige, PUF, p. 330.
2. Armand De Quatrefages, 1887-1889, *Histoire générale des races humaines*, Paris, Hennuyer, volume I, p. 10.
3. Paul Topinard, 1895, *L'anthropologie*, Paris, C. Reinwald, tome I, p. 197-198.


▲ *Paysan du Haut-Niger.* L'Illustration *du 27-8-1881.*

table comme le revendique le docteur Prichard: *« Les Saintes Écritures dont le témoignage est accepté avec respect et sans réserve* [...] *déclarent qu'il plut au Tout-puissant de faire sortir d'un même sang les diverses nations de la terre, et qu'ainsi le genre humain descend tout entier de parents communs*[4] *»*. Les monogénistes chrétiens structurent leur discours sur la chronologie biblique et en proposent une lecture scientifique. Le médecin physiologiste Louis Figuier évoque par exemple *« l'acte divin »* créant l'espèce humaine, *« le phénomène géologique du Déluge »* et se réfère à la cosmogonie de Moïse[5]. Les justifications théologiques permettent ainsi de nourrir un système idéologique dont l'assise créationniste se trouve toutefois contestée par le raisonnement scientifique et par le constat partagé de la diversité de l'humanité.

Les anthropologues monogénistes soutiennent que les hommes, tous affiliés au couple adamique, ne constituent qu'une seule et même espèce dont l'essence commune est divine. Dès lors se pose la question de l'origine géographique, du berceau de l'humanité. Suivant cette logique, l'espèce humaine serait d'abord montrée sur un point circonscrit du globe. Les uns, dans la lignée des cosmogonies antiques et des traditions poétiques du monde, localisent l'habitat primitif dans les chaînes des hautes montagnes caucasiennes (Ernest Chantre, Auguste Debay) ou dans celles d'Asie centrale (De Quatrefages, Figuier). D'autres, comme Prichard, interprétant la mythologie hébraïque, émettent l'hypothèse d'un berceau placé dans les grandes plaines et vallées asiatiques fertiles. Les spéculations sur le cantonnement primitif et unique présupposent logiquement un peuplement de la terre par voie de migrations et une diversification de l'humanité par l'action des milieux. Le dogme chrétien, « rectifié » par les naturalistes et les philosophes, incite donc à considérer que les différences humaines, inexistantes à l'origine, sont l'œuvre du temps, des migrations, des milieux et des croisements. Le recours aux mythes permet là encore la multiplication des digressions, comme avec Auguste Debay qui imagine des Atlantes colonisant l'ensemble de la terre par vagues successives depuis leur berceau caucasien[6]. Mais les prétentions savantes et le souci de l'argumentation incitent plutôt les anthropologues monogénistes à privilégier les références scientifiques et les traditions historiques.

Ainsi au début du XIXe siècle, « l'école » monogéniste est à la fois spiritualiste et transformiste. De façon antithétique, les polygénistes « classiques » postulent de l'immutabilité des espèces humaines et proposent une théorie fixiste. Mais, porté par l'esprit des temps, le polygénisme se divise lui-même entre libre-pensée et dogmatisme.

Les polygénistes

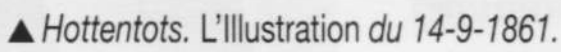
Les fondements théoriques invoqués par ceux qui plaident en faveur de la pluralité originelle des groupes humains reposent avant tout sur des considérations morphologiques. Les dissemblances évidentes, telles les différences de couleur de peau, de chevelure, de taille..., soutenues par les mesures des corps, sont au cœur de l'argumentation. Le polygénisme revêt donc initialement un caractère nettement antidogmatique par la réfutation de l'adamisme. C'est au XVIIIe, avec le combat des Lumières, que s'épanouit la thèse de l'existence de plusieurs foyers originels qui seraient à la base des différences humaines. Dans son *Traité de métaphysique* (1736), Voltaire énonce avec vigueur ce postulat: *« il me semble alors que je suis bien fondé à croire qu'il en est des hommes comme des arbres, que les poiriers, les sapins, les chênes et les abricotiers, ne viennent pas d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins et les hommes sans barbe, ne viennent pas d'un même homme »*. À ces ●●●



▲ L'Illustration *du 10-9-1881.*

4. J.-C. Prichard, sans date, *Histoire naturelle de l'Homme*, traduit de l'anglais par le docteur F. Roulin, Paris, Baillère, tome I, p. 6.
5. Louis Figuier, 1872, *Les races humaines*, Paris, Hachette, p. 3 à 5.
6. Auguste Debay, 1862, *Histoire naturelle de l'homme et de la femme*, Paris, Dentu, p. 28 à 33.




▲ Hottentots. L'Illustration du 14-9-1861.


▲ Famille chinoise. L'Illustration du 22-5-1858.

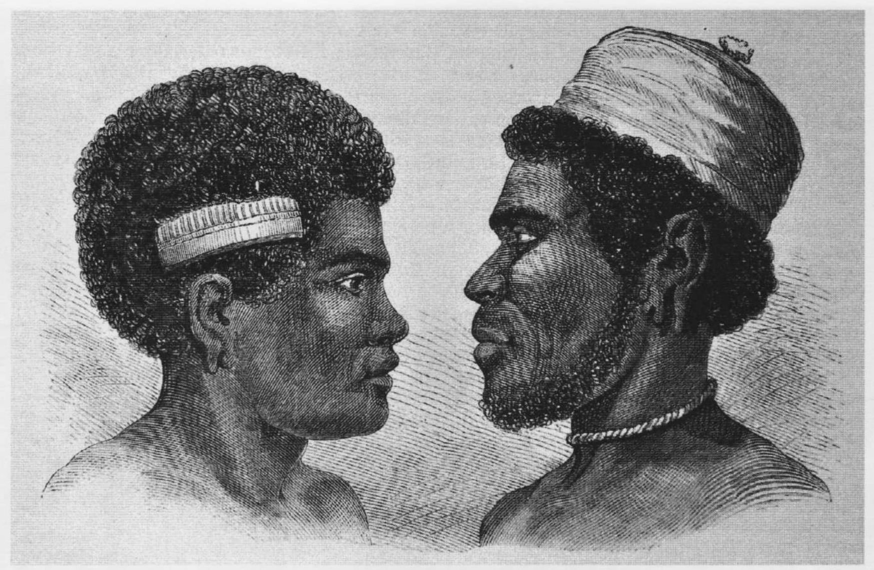
●●● considérations philosophiques qui ouvrent la voie, les naturalistes et anthropologues du XIXe siècle vont substituer des argumentations qui se revendiquent scientifiques. En démentant le système créationniste des théologiens et philosophes chrétiens, en s'opposant à la doctrine de l'unité de l'homme de Buffon, les polygénistes préconisent un ordre naturel nouveau. Mais s'ils admettent tous l'existence de plusieurs espèces d'hommes, ils sont loin d'être en accord sur le nombre de ces espèces.

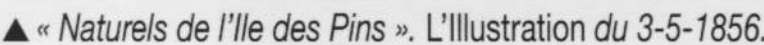
En 1817, Julien Joseph Virey, au nom des sciences naturelles, rejette la thèse de l'unité et reconnaît deux espèces humaines en se fondant sur l'angle facial : la première, à l'angle facial de 85°-90°, comprend trois races, blanche, basanée et cuivrée ; la seconde avec un angle facial de 75°-85° comprend les races brune, noire et noirâtre[7]. Virey donne l'élan qui conduit les naturalistes Bory Saint Vincent et Antoine Desmoulins à admettre respectivement 15 et 16 espèces humaines, appuyant leur classification sur des attributs visibles : nature et couleur des cheveux, forme des visages, forme et couleur des yeux, taille, couleur de peau, morphologie des corps[8]. Paul Topinard, de la société d'anthropologie de Paris, revendique, lui, trois espèces humaines : *« la brachycéphale, de petite taille, à la peau jaunâtre, au visage large et plat, aux yeux obliques, aux paupières courtes, aux poils rares, durs et à sections arrondies ; la dolichocéphale, de haute taille, au teint blanc, au visage étroit et saillant sur la ligne médiane et aux cheveux abondants, clairs, souples et de forme elliptique moyenne au microscope ; une troisième plus dolichocéphale, au teint noir, aux cheveux aplatis et enroulés en spirales serrées, très prognathe*[9]*… »*. Les polygénistes multiplient ainsi les désaccords sur les critères de classification et le chiffrage des espèces humaines. Mais ils se rejoignent cependant sur le rejet du transformisme.

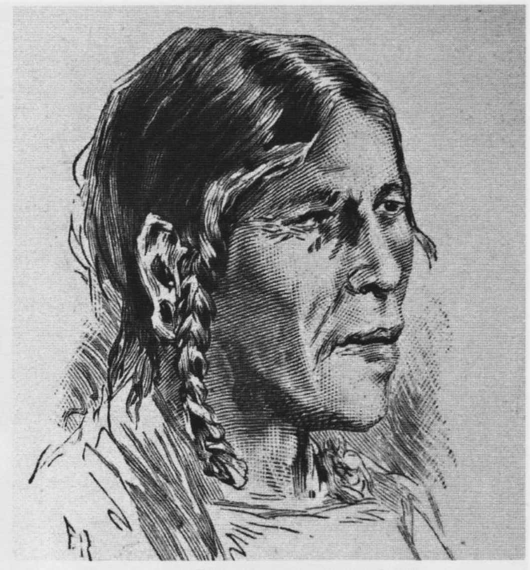
« L'école » polygéniste de la première moitié du XIXe présuppose que les espèces humaines ont toujours existé, qu'elles sont apparues sur les points du globe où elles se trouvent toujours et qu'elles se sont maintenues avec leurs caractères initiaux. L'homme primitif n'existe pas et la planète est peuplée d'autochtones : *« l'homme est destiné, par la nature, à vivre dans le pays où il est né »* affirme le zoologiste Émile Blanchard[10]. Ce système de pensée conduit inévitablement à récuser la posture transformiste des monogénistes. La question de l'acclimatation ne se pose donc pas car l'influence des milieux n'est pas (ou peu) reconnue et l'action des migrations jugée insignifiante. A contrario, le principe de l'immutabilité des espèces constitue l'assise de la doctrine. Les polygénistes soutiennent la théorie de la permanence et donc de la pureté des attributs de chaque espèce humaine que ni l'action des milieux, ni les croisements n'altèrent. Ils s'efforcent de le démontrer en recourant à des comparaisons : ce sont Ernest Chantre, Hovelacque et Hervé qui établissent des passerelles entre les Égyptiens anciens représentés sur les monuments antiques ou exhumés des tombeaux et les Égyptiens modernes photographiés et mesurés[11] ; c'est le comte de Gobineau dissertant sur la permanence du « type juif » dans le temps et l'espace[12].

Le cadre théorique qui s'ébauche récuse ainsi le principe du cosmopolitisme. Chacune des espèces aurait un habitat propre et l'acclimatation hors de ce milieu originel serait très improbable. Hovelacque et Hervé estiment qu'aucune espèce n'est apte à vivre dans tous les milieux comme le montrent, selon eux, le climat indien funeste aux Européens, ou l'espèce noire qui ne parviendrait pas à s'acclimater en Jamaïque et éprouverait des difficultés à se perpétuer naturellement en Amérique[13]. Cette assise théorique conduit inévitablement les polygénistes chrétiens, tels Gobineau ou Blanchard, à des « contorsions »

7. Virey, 1817, *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, dit de Déterville, Paris, tome XV.
8. A. Desmoulins, 1826, *Histoire naturelle des races*, Paris, Maquignon-Marvis / Bory de Saint-Vincent, 1827, *L'homme – Essai zoologique sur le genre humain*, Paris, le Normand.
9. Paul Topinard, 1895, *L'anthropologie*, Paris, C. Reinwald, tome I, p. 526-527.
10. Émile Blanchard, 1854, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, Paris, Gide et Baudry, p. 29.
11. Ernest Chantre, 1904, *Recherches anthropologiques en Égypte*, Lyon, Rey / Abel Hovelacque et Georges Hervé, 1887, *Précis d'anthropologie*, Paris, Adrien Delahaye et Émile Lecrosnier.
12. Gobineau (le comte de), sans date (1° édition 1853-1855), *Essai sur l'inégalité des races*, 3° édition, Paris, Firmin Didot, p. 125-126.
13. Abel Hovelacque et Georges Hervé, 1887, *Précis d'anthropologie*, Paris, Adrien Delahaye et Émile Lecrosnier, p. 214-215.




▲ *« Naturels de l'Ile des Pins ».* L'Illustration *du 3-5-1856.*


▲ *Indienne Toba.* L'Illustration *du 10-11-1888.*

idéologiques visant à adapter le dogme à leur système de pensée. Certains confèrent par exemple un sens polygéniste au texte biblique par l'évocation des trois fils de Noé (lui-même et sa femme étant les derniers descendants d'Adam) : Sem, l'aîné, à l'origine des Sémites ; Japhet, le cadet, à l'origine des Indo-européens ; Cham, le benjamin d'où sont issues les espèces noires.

À la fracture monogénisme-polygénisme se greffent ainsi des controverses internes aux deux « écoles » dont les lignes vont cependant être largement redéfinies dans la seconde moitié du XIXe siècle. Aux prises avec les questionnements évolutionnistes mis en lumière par Darwin et ses héritiers, les deux systèmes de pensées antagonistes s'engagent dans des refondations théoriques et redéfinissent les termes du débat.

Les deux « écoles » aux prises avec les questionnements évolutionnistes : refondations théoriques et nouveaux termes du débat dans la seconde moitié du XIXe siècle

Les progrès scientifiques et les nouvelles théories qui se propagent dans la seconde moitié du XIXe siècle changent la donne en matière d'anthropologie. Le tableau biblique ou les conjectures naturalistes traditionnelles sont mises à mal par les découvertes fossiles, les progrès de la géologie et les théories darwiniennes. Concomitantes à la découverte des « hommes fossiles » (1859) qui introduit l'idée de préhistoire, les théories d'Alfred Russel Wallace et de Darwin ouvrent encore de nouvelles perspectives. Prolongeant Lamarck, Darwin développe les concepts de lutte pour l'existence et de sélection naturelle, assises de l'évolution des espèces[14]. Dans ce contexte, les lignes idéologiques et les postulats scientifiques ne se recoupent pas forcément et l'on observe des convergences entre les monogénistes et certains polygénistes.

D'une façon quelque peu paradoxale mais qui montre bien les liens idéologiques, Armand de Quatrefages, monogéniste fixiste et ardent chrétien, se rapproche de la conception du libre penseur et matérialiste Topinard. De Quatrefages estime inévitables les mélanges et la fusion des populations humaines et, prenant l'exemple des Amériques, en présage d'heureux effets : *« Alors la véritable société nouvelle naîtra, et déjà elle s'annonce par de remarquables progrès dans les sciences pures et appliquées… Quant le métissage et le milieu auront parachevé leur œuvre, les vieilles aptitudes se réveilleront ; il s'en manifestera de nouvelles engendrées par le mélange même des sangs ; et, au sud comme au nord, les futures civilisations américaines égaleront, surpasseront sans doute à certains égards celle dont nous sommes si fiers*[15]*… »*. La morale chrétienne et l'éthique républicaine semblent ici se rejoindre dans un relent de positivisme qui prédit l'avènement d'une humanité enfin unifiée sous l'égide de la civilisation et/ou du christianisme. Dès lors, au terme de cette argumentation, se profilent le refus de l'esclavage (argument développé dès les années 1840 par les monogénistes et en particulier par Prichard) et l'affirmation d'une condition humaine universelle.

Pour autant, les sociétés d'anthropologie (notamment celle de Paris) et l'école anthropologique (viviers de libres penseurs, de matérialistes et de républicains modérés ou radicaux : Broca, Topinard, Hovelacque, Hervé…) développent une conception inégalitaire des différences entre les groupes humains. Dans une certaine mesure, cette idée légitime la politique coloniale, soutenue par les anthropologues, au nom du progrès et de l'évolution[16]. Dans ce contexte, le polygéniste comme le monogéniste, l'évolutionniste comme le créationniste, soutiennent le principe de l'inégalité et de la hiérarchie entre les groupes humains, qu'ils ●●●

14. Paru en 1859, l'ouvrage *De l'origine des espèces* initie la problématique évolutionniste. Darwin postule que les organismes varient spontanément et au hasard et que ces variations sont transmises (il reprend en ce sens le concept de Lamarck sur l'hérédité des caractères acquis) ; ces mutations adaptatives donnent un avantage (en particulier un avantage reproductif) dans une lutte pour l'existence, conséquence d'une inadéquation entre le nombre d'individus et ce que leur environnement peut supporter. Il en résulte un processus de sélection naturelle… Pour approfondir cette question il faut se référer à l'ouvrage très synthétique de Patrick Dorléans, 2003, *Il était une fois l'Évolution*, Ellipses.

15. Armand De Quatrefages, 1887-1889, *Histoire générale des races humaines*, Paris, Hennuyer, p. 606-607.

16. Carole Raynaud Paligot, 2006, *La république raciale – 1830 1930*, Paris, PUF





▲ *Bulgares.* L'Illustration *du 22-1-1859.*

●●● soient qualifiés de races ou d'espèces. Les polygénistes Hovelacque et Hervé classent ainsi les espèces supérieures et inférieures en fonction de leur capacité crânienne ; le monogéniste De Quatrefages évoque l'idée de mission et de destinée de la race blanche européenne : « *L'unification des populations humaines se fera mais seulement dans l'ordre des faits sociaux. Comme je l'ai déjà dit, dans l'œuvre de transformation que nous voyons, déjà partiellement accomplie, un rôle prépondérant est dévolu à l'homme blanc européen. Or il n'apporte pas seulement aux autres races son sang régénérateur ; il leur donne en outre, et au besoin il leur impose, ses arts, ses habitudes, ses besoins, ses intérêts. C'est par là qu'il prépare l'avenir*[17] ». On ne peut donc que constater, à la lumière de la pensée dominante du siècle, les limites d'un système théorique qui tout en affirmant l'universalité de l'homme, se contredit par une représentation inégalitaire. Cette conception ouvre inévitablement la voie aux polygénistes radicaux de la fin du XIX[e] qui sont à l'origine de la pensée « racialiste ». C'est donc sur le plan des valeurs que résident sans doute la véritable ligne de fracture et le sens profond des débats anthropologiques.

En effet, des personnalités françaises tels que le comte Arthur de Gobineau, Charles Letourneau, Gustave Le Bon, Georges Vacher de Lapouge, et des extrémistes anglo-saxons comme Knox, Nott, Gliddon, Morton ou Carus s'attachent, dans un dessein politique et social, à démontrer l'inégalité originelle, indéfectible et naturelle entre tous les groupes humains. L'un des points communs de cette nébuleuse polygéniste radicale consiste à considérer comme négligeable, ou le plus souvent à nier, l'universalité de l'espèce humaine. Ce postulat laisse libre cours aux préjugés censés rendre compte d'une essentialisation des inégalités, comme chez Haeckel : *« Si l'on voulait à tout prix établir une limite bien tranchée, c'est entre les hommes les plus distingués et les sauvages les plus grossiers qu'il faudrait la tracer, en réunissant aux animaux les divers types humains inférieurs. Cette opinion est en effet celle de beaucoup de voyageurs… Un Anglais, qui a beaucoup voyagé et séjourné longtemps sur la côte occidentale de l'Afrique, écrit ceci :* "À mes yeux, le Nègre est une espèce humaine inférieure ; je ne puis me décider à le regarder comme homme et comme frère ; car alors il faudrait aussi admettre le gorille dans la famille humaine[18]" ».

On peut ici constater un jalon essentiel vers les théories racialistes qui cherchent à classer les espèces ou les races (ces deux termes étant d'ailleurs souvent synonymes dans une telle argumentation). En arrière-plan se profile l'idée d'un lien entre les attributs physiques et les caractères intellectuels et moraux. Les différences entre les espèces humaines seraient donc profondes et héréditaires. Loin de tendre vers l'égalité, les hommes auraient tendance à se différencier de plus en plus. Ainsi, voulant démontrer l'inégalité des groupes humains, le comte de Gobineau suppose que les différences physiques et physiologiques s'accompagnent inévitablement d'irréductibles inégalités intellectuelles, culturelles, morales et esthétiques. Sous l'influence du positivisme et de l'évolutionnisme, cette pensée racialiste se transforme progressivement en un système idéologique cohérent, sous l'égide d'intellectuels influents tel Gustave Le Bon : *« il y a plusieurs espèces d'hommes séparées par des distances au moins aussi grandes que celles qui différencient les diverses espèces animales… Formées sous les mêmes influences, les diverses espèces vivantes, y compris l'homme, se sont transformées et*

17. Armand De Quatrefages, 1887-1889, *Histoire générale des races humaines*, Paris, Hennuyer, p. 607.
18. Ernst Haeckel, 1868, *Naturlichen Schopfungsgeschichte*, Berlin, G. Reiner (traduction française, 1877, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, Paris, Reimwald) ; Patrick Dorléans, 2003, *Il était une fois l'Évolution*, Ellipses, p. 100-101.



▲ *Chinois.* L'Illustration *du 5-10-1861.*

continuent à se transformer… Les différences intellectuelles qui séparent les diverses espèces d'hommes sont aussi profondes que les différences physiques que l'on observe entre elles[19] ».

En affirmant que les espèces humaines ont toujours été différentes, les polygénistes radicaux accentuent ce qui les distingue et justifient leurs thèses d'inégalités originelles et irréductibles. Ils légitiment de fait les théories esclavagistes et colonialistes. Si « l'école » polygéniste américaine emmenée par Morton défend le précepte de l'inégalité entre les hommes, c'est avant tout pour ancrer l'hypothèse d'une hiérarchie naturelle qui justifierait ainsi l'esclavagisme par la prétendue preuve de l'infériorité de l'espèce noire. Cette logique ouvre la voie au principe ségrégationniste, avec l'idée que seules les espèces « pures » peuvent se perpétuer et prospérer d'une manière durable.

Les successeurs du comte de Gobineau instrumentalisent cependant d'une façon plus radicale encore l'hypothèse polygéniste, en reliant évolutionnisme et racialisme. Le refus des métissages (croisement des races) et l'apologie de la ségrégation sont exaltés au nom de la sélection naturelle. Charles Letourneau, Gustave Le Bon et Vacher de Lapouge posent ainsi les fondations de l'anthropologie raciale. Gustave Le Bon, par exemple, exhorte à la pureté raciale dans une perspective positiviste et rejette les croisements qui selon lui contrarient la sélection naturelle: *« Entre races très inégales, les Européens et les Nègres ou les Australiens, par exemple, les croisements ne peuvent être considérés que comme très défavorables à l'amélioration de l'espèce humaine. Lorsqu'elles ne sont pas soumises au croisement, les races inférieures disparaissent rapidement au contact des races supérieures… Avec les croisements, au contraire, on maintient l'existence de la race inférieure qu'on n'améliore que faiblement, et finalement, après quelques générations, la race supérieure a considérablement déchu. N'est-il pas préférable, pour les progrès de la civilisation, que l'Australie et l'Amérique soient peuplées par ces Anglais dont l'initiative et l'intelligence en ont fait de si puissantes contrées, que de l'être par les produits abâtardis qui auraient pu naître de leurs croisements avec les indigènes? Malheureusement, dans bien des pays tels, par exemple, que le Mexique et toute l'Amérique du Sud, des croisements nombreux ont altéré considérablement la pureté originelle du sang de la race supérieure… le métissage dans les conditions que nous venons d'exposer est pour les sociétés une des causes les plus énergiques de leur décadence*[20] ».

À la fin du siècle, le débat sur l'espèce se transforme donc en débats sur la race. On passe de la « science » des espèces à l'anthropologie raciale. Les controverses vont désormais se focaliser sur les apparences physiques des groupes humains et leurs liens présupposés avec la psychologie, l'intelligence, la culture, la morale. La question de l'esclavagisme s'estompant, les enjeux se centrent sur le nationalisme, le colonialisme et l'antisémitisme. La raciologie à dominante polygéniste va dès lors se caractériser par une essentialisation des inégalités fondées sur le concept de « race », une « race » qui est estimée fixe et héréditaire. Georges Vacher de Lapouge théorise ainsi sa vision raciale du monde, structurée par les principes d'hérédité et de hiérarchisation des races, « l'Homo europaeus » constituant l'élite[21]. Les inégalités biologiques originelles se couplent désormais avec des inégalités culturelles irréductibles, l'espèce a laissé place à la race. ■

David VINSON

19. Gustave Le Bon, 1881, *L'homme et les sociétés, leurs origines et leur histoire*, Paris, Rotschild, tome I, p. 212.
20. Gustave Le Bon, 1881, *L'homme et les sociétés, leurs origines et leur histoire*, Paris, Rotschild, tome I, p. 200.
21. Vacher de Lapouge, 1886, « L'hérédité », dans *la Revue d'anthropologie*, 3, tome I / 1887, « Les sélections sociales », *la Revue d'anthropologie*, 3, p. 523-525.

Vaillant

Le regard sur le monde de *Vaillant*

Une lente prise de conscience internationaliste

Journal illustré pour la jeunesse issu en 1945 de la mouvance résistante communiste, *Vaillant* ne fait que très progressivement découvrir à ses lecteurs qu'un monde existe au-delà de la France et mérite qu'on s'y intéresse.

Issu d'une mouvance résistante, *Vaillant*, *« le journal des jeunes le plus captivant »*, se distingue à sa création par sa vision purement nationaliste de l'actualité. En quelques mois, le contenu évolue, en adéquation avec la prise de conscience des rédacteurs du monde qui les entoure. Un nouvel intérêt conduit même *Vaillant* à devenir le chantre de l'anticolonialisme. Cas particulier, le changement de point de vue concernant la Chine se révèle malgré tout particulièrement éloquent.

En bon journal résistant, *Vaillant* exhale en 1945 un parfum de patriotisme traduisant la joie d'avoir accompli le devoir de libération nationale et la satisfaction de pouvoir relancer la machine démocratique. Sur chaque page s'étale l'image d'une France glorieuse et héroïque, qui rejette l'apport des étrangers dans sa politique. Le journal revendique pleinement – le plus souvent sous la plume de quatre rédacteurs/scénaristes à tout faire (René Moreu, Roger Lécureux, Jean Ollivier et Pierre Olivier) – la spécificité nationale française, marquée par l'esprit de liberté inculqué dans les mentalités depuis la Révolution.

Vaillant n'hésite alors pas à affirmer son orientation politique. La nouvelle Union de la Jeunesse Républicaine de France (UJRF), issue de la fusion de groupes communistes pour les jeunes, y possède une tribune utilisable à son gré puisque c'est elle qui édite le journal avant la création des Éditions Vaillant. Son président, Raymond Guyot, apparaît donc dans les premiers numéros[1], de même que le secrétaire général des Vaillants et Vaillantes, René Roucaute[2]. Propagateur pendant une courte durée des opinions communistes françaises, l'illustré s'engage pour le référendum de 1945 et surtout pour la constitution d'une armée nationale, comme le réclame le PCF dès la fin de la guerre. S'embourbant dans leurs explications de la nécessité de la création de cette armée, les rédacteurs en viennent à évoquer ce sujet aussi régulièrement qu'ils le peuvent dans les premières semaines d'existence du journal. Un article sur Hoche est ainsi l'occasion de rappeler qu'*« il y a chez nous beaucoup de Hoche, beaucoup de Fabien, de ces jeunes héros qui ont libéré notre pays*[3] » et qu'*« il faut avec eux créer une puissante armée nationale et démocratique, digne des armées de la Moselle et du Rhin*[4]. » Une manière pour *Vaillant* de s'offusquer comme Thorez de la fin tragique du ●●●

1. Michel Debonne, « Nous vous aiderons à conquérir un avenir beau et radieux », *Vaillant*, n° 38, 7 septembre 1945, p. 2.
2. *Vaillant*, n° 78, 7 novembre 1946, p. 7.
3. Michel Debonne et Eugène Gire, « Hoche », *Vaillant*, n° 32, 15 juin 1945, p. 3. Cf. illustration ci-dessous.
4. *Ibid*.



Cette mort frappa tellement les imaginations qu'on ne la crut pas naturelle et l'on parla d'empoisonnement.

Hoche, ce jeune officier issu du peuple, n'a jamais calculé lorsqu'il s'agissait de la liberté de son pays, pareil à Marceau, Kléber, ou bien plus près de nous encore, au colonel Fabien, ce vaillant chef des F. T. P., héros de l'insurrection de Paris et dont le régiment est entré le premier en Allemagne. Sa vie d'ailleurs présente quelque analogie avec celle de Hoche.

Comme lui enfant des faubourgs, Fabien s'est engagé à dix-sept ans. Colonel à vingt-cinq ans, il conduisit à la victoire le peuple français et lui aussi trouva une mort prématurée quelques jours avant la défaite finale de l'ennemi.

En deux campagnes, Fabien, comme Hoche, est passé par tous les grades, dont chacun était le prix d'une action d'éclat. C'est que l'un comme l'autre, ils se sont appuyés sur le peuple sur une armée liée au peuple. Hoche fut en effet, l'un des organisateurs de l'amalgame dans l'armée des soldats de métier et des patriotes dressés contre l'envahisseur. Si la France a pu vaincre la terrible coalition de l'Europe entière liguée contre elle, c'est parce que le peuple français s'est uni dans un même élan pour la défense de sa patrie, c'est parce que les hommes de la Révolution française, les Saint-Just, les Robespierre, ont fait confiance aux jeunes chefs sortis du peuple, à la vaillance éprouvée sur les champs de bataille, c'est parce qu'ils ont su doter la France d'une grande armée vraiment nationale, vraiment démocratique.

Hélas ! il n'en est pas de même aujourd'hui. Loin de faire confiance aux jeunes officiers F. F. I. issus du peuple qui se sont héroïquement battus contre les boches, on supprime leur grade, on les expulse même de leur régiment et la France reste sans grande armée, incapable de redevenir vraiment une grande nation.

Hoche et Fabien sont morts ! Mais il y a encore chez nous beaucoup de Hoche, beaucoup de Fabien, de ces jeunes héros qui ont libéré notre pays, hâté la défaite de l'armée hitlérienne.

Il faut faire confiance à leur courage, à leur initiative, à leur esprit de sacrifice. Il faut avec eux créer une puissante armée nationale et démocratique, digne des armées de la Moselle et du Rhin, de ces armées de la Révolution française qui ont su apporter la liberté au monde.


Jean et Jeannette
289.35
-RÉSUMÉ-
EN SE REPLIANT, LES FRANCS-TIREURS DÉCOUVRENT UN DÉSERTEUR ALLEMAND...
PLUSIEURS FOIS, J'AI ESSAYÉ DE FUIR LA WEHRMACHT...
L'ALLEMAND SE FIT COMPRENDRE COMME IL PUT.


HIER, J'AI RÉUSSI ! NOUS PARTIONS VERS L'EST, VERS LES NEIGES RUSSES, VERS CEUX QU'ON AVAIT... FAIT AIMER MON PÈRE... J'AI COMPRIS QU'IL NE FALLAIT PLUS ATTENDRE...


LA NUIT, J'AI SAUTÉ... J'AI MARCHÉ VITE JUSQU'À L'AUBE... VOUS M'AVEZ RÉVEILLÉ...


LA GRENOUILLE, ET IL N'EST PAS LE SEUL, N'EST PAS CONVAINCU. C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'IL ENTEND PARLER AINSI UN SOLDAT DE L'ARMÉE D'INVASION...


...MON PÈRE ÉTAIT D'ALTONA, UN QUARTIER DE HAMBOURG. RESPONSABLE SYNDICAL, IL ÉTAIT DE TOUTES LES GRÈVES AVANT HITLER. LA PAIX... ...LA PAIX... LA LIBERTÉ...
BROT UND FRIED
FREIHEIT!
FRIE


... IL FUT TUÉ PAR LA POLICE DU TEMPS DE HINDENBOURG... C'ÉTAIT ENCORE LA RÉPUBLIQUE...


...J'AVAIS TOUJOURS JURÉ DE VENGER MON PÈRE... MAIS J'ÉTAIS JEUNE ALORS... J'AI PEUT-ÊTRE TROP ATTENDU... AUJOURD'HUI J'AI CHOISI, ET J'EN SUIS FIER...


...J'ÉTAIS JEUNE ET NE PENSAIS QU'AUX JOIES DE PLEIN AIR... LES HITLERIENS NOUS CHASSÈRENT DE NOS AUBERGES DE LA JEUNESSE...


...PUIS CE FUT LA GUERRE... À PARIS, JE FUS DU PREMIER DÉFILÉ... MON CŒUR, DÉJÀ, ÉTAIT ENVAHI DE TRISTESSE ET DE REMORDS...


...MAIS MA DÉCISION ÉTAIT PRISE DEPUIS LONGTEMPS DE DÉSERTER...


POURQUOI ALORS, AS-TU TANT ATTENDU ? ET POURQUOI AS-TU CHOISI CE SECTEUR ?


PARCE QUE J'AI APPRIS QUE NOMBREUX ÉTAIENT LES PARTISANS EN CET ENDROIT. JE VOULAIS ME JOINDRE À EUX.


LANCÉS À LA POURSUITE DES FRANCS-TIREURS, LES MILICIENS FOUILLENT LA FORÊT DE FOND EN COMBLE.
Souriau


ÉCOUTEZ ! ON VIENT PAR ICI... ON VIENT PAR LÀ... NOUS SOMMES CERNÉS !
AVEC SA GRANDE CONNAISSANCE DE LA FORÊT, COLIN, LE PREMIER, A DÉCELÉ LE DANGER...
LA SEMAINE PROCHAINE : — L'ATTAQUE

●●● colonel Fabien, dont la demande de renforts avait été refusée par manque de cohésion entre les différents groupes de combattants[5].

De plus, le journal entrevoit sa mission d'éducation de la jeunesse comme un moyen de participer à la grandeur de la France. La promotion des activités sportives revêt ainsi dans les premiers numéros une dimension particulière : le sport devient *« un instrument indiscutable pour la propagande en faveur de notre pays dans le monde*[6] *»*.

À côté de cela, les pays étrangers gardent une image caricaturale dans l'illustré. De nombreux poncifs accompagnent les articles sur les écoles étrangères[7] ou sur les mentalités de certains pays, comme l'usage du martinet en Angleterre[8]. La rubrique des nouvelles insolites aime à rappeler les bizarreries des cultures lointaines, à une exception près : l'URSS fait déjà l'objet d'un culte particulier qui interdit la moquerie de tout ce qui vient de Moscou. Les États-Unis se voient quant à eux ramenés à leur image de western combiné de gigantisme industriel, d'une manière encore neutre, la Guerre froide n'ayant pas encore ravagé les relations américano-soviétiques. Les articles sur les Sioux[9], Buffalo Bill[10] et tout ce qui constitue le folklore américain foisonnent alors à grand renfort de dessins suggestifs.





▲ *Vaillant, n° 33, 29 juin 1945, p. 5*





▲ *Vaillant, n° 35, 27 juillet 1945, p. 5.*

La même logique anime la rédaction lorsqu'il s'agit de représenter les Allemands, ennemis encore déclarés du journal, en brutes dénuées de sens moral et obéissant à une hiérarchie exagérément organisée, n'hésitant pas à égorger les civils se dressant contre eux, comme pendant la Révolution[11].

Cette attitude ethnocentriste atteint son point culminant quand *Vaillant* aborde des contrées lointaines, particulièrement le sort des colonies françaises. La vision des Noirs s'avère imbibée de tous les clichés possibles courant sur l'Afrique et retranscrit un paternalisme colonial similaire à celui développé par Hergé en 1930 dans *Tintin au Congo*.

Les habitants de l'Afrique noire sont ainsi systématiquement désignés comme des *« nègres »* jusqu'à 1947. Lorsqu'ils bénéficient d'une représentation dessinée, ils se voient affublés de simples pagnes et couvrent parfois leur visage exagérément lippu d'un turban exotique, comme le *« nègre Bamboula*[12] *»*, dont la mise en situation dans un article permet à Robert Guiton d'expliquer la force d'inertie[13], ou les Noirs illustrant *« quelques jeux coloniaux*[14] *»* destinés à distraire les lecteurs. En août 1946, l'apparition d'une rubrique de découverte du monde récurrente tenant sur une page entière permet à *Vaillant* de lancer le personnage qui l'anime : l'Oncle Tom[15]. Sans aucun doute inspiré du roman abolitionniste d'Harriet Beecher-Stowe, l'Oncle Tom ne représente plus dans l'après-guerre qu'un Noir soumis, acceptant la compassion condescendante des Blancs, et qui, malgré sa manumission, semble admettre son infériorité. Lui aussi est dépeint comme un Noir à grosses lèvres blanches ne portant qu'un pagne.

Au-delà de leur aspect, les Africains apparaissent comme de grands enfants incapables, tentant d'imiter désespérément les Blancs, leurs modèles. Dans « Diamoko, chasseur de la jungle », le héros éponyme, venu d'Europe, gagne la confiance d'une tribu de *« nègres encore à demi sauvages »* à qui il enseigne quelques rudiments de bonne tenue[16]. Mat, dont les œuvres au *Téméraire* auraient pu lui bloquer l'entrée à *Vaillant* si les rédacteurs avaient été au courant, livre quant à lui un récit enfantin, *Biquet et son chien Plouf*, dans lequel un jeune garçon et son chien, voulant se rendre sur une autre planète à bord d'une fusée, atterrissent en Afrique, au milieu d'une peuplade qui n'a rien à envier aux extraterrestres imaginés par Biquet[17]. Les Africains selon Mat s'organisent autour d'un roi de pacotille, rendant la justice assis sur la caisse à savon lui servant de trône, un anneau dans le nez, coiffé d'une casserole en guise de couronne et vêtu d'une ceinture de longues feuilles et d'un plastron[18]. Parlant le *« petit-nègre »*, les soldats comme leur roi ne sont que des couards qui s'effraient pour un rien, seulement protégés par un casque en boîte de conserve, et se ressemblant jusque dans l'os qu'ils portent au nez. Leur manque d'intelligence les empêche de surcroît de comprendre les maximes républicaines, dont ils parsèment leurs phrases sans grande utilité : *« Allez z'ifants di la patrie et rapportez-moi li peau di la bête*[19] *! »*

Mais surtout, les Noirs n'ont pas honte d'affirmer leur anthropophagie, et c'est fièrement que les Africains accueillant Biquet lui proposent : *« Nous y en a rattrapé notre souverain déchu. Moi te le faire frire aux pitits z'oignons*[20] *»*. Voulant apporter sa dose de frayeur hebdomadaire à leur plus jeune lectorat, les rédacteurs écrivent d'ailleurs en fin d'année 1946 que *« les plus vastes aérodromes du monde se trouvent situés un peu en dessous du Capricorne, à Vau, à Laë, à Salama, au bord de la Nouvelle-Guinée, dont les*

5. Jacques Fauvet, *Histoire du Parti Communiste Français - 1920-1976*, Paris, Fayard, coll. « Grandes Études contemporaines », 1977, p. 342.
6. « L'autre aspect du sport », *Vaillant*, n° 34, 13 juillet 1945, p. 7.
7. Michel Debonne, « L'école dans le monde », *Vaillant*, n° 39, 21 septembre 1945, p. 5.
8. *Vaillant*, n° 108, 5 juin 1947, p. 7.
9. *Vaillant*, n° 44, 30 novembre 1945, p. 1 et 2.
10. *Vaillant*, n° 55, 2 mai 1946, p. 1 et 2.
11. Eugène Gire, « À l'assaut de la Bastille », *Vaillant*, n° 60, 4 juillet 1946, p. 3.
12. Robert Guiton, « La physique amusante », *Vaillant*, n° 35, 27 juillet 1945, p. 3. Le dessin de « Bamboula » est l'œuvre d'Eugène Gire.
13. *Ibid.*
14. « Quelques jeux coloniaux », *Vaillant*, n° 40, 5 octobre 1945, p. 7.

deux tiers sont habités par des cannibales et des chasseurs de têtes, qui descendent parfois pendant la nuit sur le terrain[21] ».

En réalité, les seuls Noirs qui ne se voient pas gratifiés de l'épithète *« nègre »* de 1945 à 1947 semblent être Jesse Owens, désigné comme un *« noir-américain »* et Tom, l'un des héros des *Pionniers de l'Espérance*. À noter cependant que dans leur volonté internationaliste, Lécureux et Poïvet ont décrit les cinq héros originels comme venant de



▲ *Case de présentation des cinq héros originels de la série : Maud l'Américaine, Rodion le Soviétique, le professeur Wright le Britannique Tsin-Lu la Chinoise, Robert le Français et Tom le Martiniquais.*

France, du Royaume-Uni, d'URSS, des États-Unis, de Chine et… de Martinique[22]. Tom est donc avant tout un Français, élevé au giron républicain. Aucun Africain ne devient le héros d'un texte de fiction ou d'un article historique avant 1947.

L'image du Maghreb dans *Vaillant* comporte également sa dose de paternalisme. Toutefois, le sort des colonies maghrébines est largement moins traité dans l'illustré, suscitant sans doute moins la fibre exotique de l'équipe. Même lorsque les rédacteurs veulent alerter les lecteurs sur la misère des Chaouias, ils manifestent une certaine condescendance en considérant cette *« peuplade étrange*[23] *»* berbère d'Algérie comme composée de grands enfants, effrayés par les voitures et respectant les Français pour leurs apports importants et parce qu'ils se montrent meilleurs qu'eux au tir. Malgré tout, ils s'attardent sur le fait qu'il faudrait *« que les Chaouias, tout comme leurs frères arabes, puissent jouir des mêmes droits que les jeunes des pays libres*[24] *»*, en raison de leur participation héroïque aux combats de la France.

La situation évolue ; comme sur beaucoup de sujets, *Vaillant*, d'abord confiné dans la multitude, affirme sa différence et se pare d'un universalisme, prônant l'union entre les peuples, au-delà des frontières et des couleurs de peau.

L'ouverture progressive sur le monde

La prise de conscience de l'équipe de *Vaillant* de l'existence d'un monde au-delà des frontières françaises ne survient pas brutalement. L'évolution s'avère lente, mais la césure peut être placée en 1947, date à laquelle apparaît toute une série de récits et d'articles montrant le réel visage de pays lointains.

L'évolution avait commencé en décembre 1946, avec l'apparition dans les pages du journal de *L'Insaisissable Nasdine Hodja*, adapté par Roger Lécureux d'un livre de Léonid Soloviov, *Quelqu'un troubla la fête*, et mis en image par René Bastard[25]. Ce personnage, sorte de Robin des Bois oriental traditionnel, se distingue par son héroïsme et sa vision moderne des problèmes qu'il rencontre. Pour la première fois, un Oriental s'aventure sans l'aide de quiconque contre un pouvoir oppressant.

La confirmation intervient avec l'apparition d'une autre série phare, *Lynx Blanc*, scénarisée encore une fois par Roger Lécureux et dessinée initialement par Rob Sim[26], avant d'être reprise avec plus de réussite par Paul Gillon[27]. Au départ, cette aventure d'un broussard observant les animaux sans les tuer semble une nouvelle fois fortement inspirée d'un grand classique américain, *Jungle Jim* (*Jim la Jungle* en français) d'Alex Raymond. Mais elle se différencie nettement dans la *« fraternité universelle*[28] *»* qui s'y manifeste. Ainsi, Kolu, le *« domestique au service du grand chasseur blanc*[29] *»* dans la bande dessinée de Raymond, devient Moki, *« un ami, un complice*[30] *»*. Le héros Lynx Blanc n'hésite d'ailleurs pas à se mettre en danger pour défendre ses idéaux face à des racistes venus essentiellement d'outre-Atlantique : *« Je n'aime pas qu'on traite les indigènes de moricauds ou de mal-blanchis ! »* tonne-t-il à l'encontre de deux Américains prétentieux. Dénué de paternalisme, *Lynx Blanc* s'attache à montrer des peuples s'affranchissant eux-mêmes de leurs problèmes, avec l'aide du héros. Celui-ci ne règle plus tout seul les affaires d'indigènes incapables de s'assumer. Ainsi, lorsque les Japonais envahissent Sumatra dans un des épisodes, aidés par des *« traîtres à leur pays*[31] *»*, les Malais s'organisent, désertant les plantations et se mettant en grève pour défendre leur pays. Lynx se contente d'accompagner le mouvement, d'aider les Malais à combattre l'injustice dont ils sont victimes[32].

Cette dernière histoire traduit d'ailleurs bien l'une des raisons de l'évolution de *Vaillant* ; le sentiment que, quel que soit leur pays, les ouvriers, artisans et paysans partagent le même combat. Luttant tantôt contre les trusts, tantôt contre un envahisseur, ils livrent un combat similaire, fait de grèves et de résistance. Une nouvelle adaptation, de *Salammbô* cette fois-ci, permet aux rédacteurs de montrer les affres des mercenaires impayés employés dans l'armée carthaginoise, se soulevant et libérant les esclaves pour exprimer leur mécontentement face au pouvoir[33]. De son côté, dans *Fils de Chine*, le père du jeune ●●●



15. « La case de l'Oncle Tom », *Vaillant*, n° 64, 1er août 1946, p. 2.
16. « Diamoko, chasseur de la jungle », *Vaillant*, n° 54, 18 avril 1946, p. 1 et 3.
17. Du *Vaillant* n° 31 (1er juin 1945) au *Vaillant* n° 38 (7 septembre 1945).
18. *Vaillant*, n° 33, 29 juin 1945, p. 5. Cf. illustration page de gauche.
19. *Ibid*.
20. *Vaillant*, n° 35, 27 juillet 1945, p. 5.
21. « Air-Cannibale », *Vaillant*, n° 84, 19 décembre 1946, p. 2.
22. *Vaillant*, n° 47, 10 janvier 1946, p. 8. Cf. illustration ci-contre.
23. « En Algérie, une Peuplade étrange : les Chaouias », *Vaillant*, n° 40, 5 octobre 1945, p. 3.
24. *Ibid*.
25. *Vaillant*, n° 85, 26 décembre 1946, p. 5.
26. À partir du *Vaillant* n° 104 du 8 mai 1947.
27. À partir du *Vaillant* n° 134 du 4 décembre 1947.
28. Entretien téléphonique avec Paul Gillon, 31 janvier 2004.
29. *Ibid*.
30. *Ibid*.
31. *Vaillant*, n° 154, 22 avril 1948, p. 6.
32. *Ibid*.
33. À partir du *Vaillant* n° 247 du 6 au 12 février 1950, en p. 8.



▲ *« C'est contre cette emprise que nous lutterons victorieusement... Notre duel contre Wifgrist est une affaire nationale. »*

●●● héros Tao organise des grèves pour réclamer de meilleures conditions de vie[34], comme peuvent le faire les ouvriers de l'aviation dans *Bob Mallard*[35] ou les jeunes Allemands avides de liberté dans une République de Weimar en crise[36].

Surtout, *Vaillant* insiste sur la dénonciation du colonialisme et aime désormais mettre l'accent sur des peuples qui se libèrent, d'où qu'ils viennent, et quelle que soit l'époque où ils ont vécu. Outre *Salammbô*, on trouve par exemple un récit court intitulé « Nahas d'Ismaïlia[37] », dans lequel les Égyptiens se révoltent contre les colons britanniques. Encore une fois, tout part d'une grève de dockers et d'étudiants, menée par le jeune Nahas, pour inciter les Anglais au départ. Mais la police royale, brutale et barbare, fait tout pour réprimer le mouvement populaire pacifiste. Représentatif du peuple égyptien, le leader Nahas *« ne haïssait pas l'étranger… Il voulait seulement qu'il parte*[38] *»*.

De nombreux héros de *Vaillant* proviennent désormais directement du répertoire des grands libérateurs internationaux. Un récit mis en image par Raymond Cazanave narre ainsi d'une manière romancée les combats pour l'indépendance du Venezuela de Simón Bolivar[39]. Partisan de *« l'épuration*[40] *»*, ce dernier se montre impitoyable avec les ennemis de l'indépendance, suivant l'exemple *« d'un grand Français, Saint-Just*[41] *»*. Il rejoint ainsi le panthéon des grands hommes selon *Vaillant*, aux côtés d'autres disciples du révolutionnaire. Plus tard, à partir de juillet 1952, le journal décline dans des récits illustrés de C. de Neubourg et Jean Cézard les exploits de grands « héros nationaux » venant de toutes les parties du monde. La rubrique s'ouvre ainsi successivement à Konstandinos Kanáris, l'amiral grec *« glorieux "incendiaire*[42]*" »*, à Toussaint Louverture, *« libérateur des esclaves de Haïti*[43] *»*, à Gregorio Del Pilar, *« chef des guérilleros philippins*[44] *»*, au patriote italien Giuseppe Garibaldi[45], ou encore à José de San Martin, *« libérateur sud-américain*[46] *»*. Tous ces héros estampillés par le journal partagent une certaine idée de liberté et de fraternité. Leur pays, leur langue ou leur couleur importent peu aux rédacteurs, qui mettent plutôt l'accent sur leur union avec le peuple.

Dans le même temps, le contexte de guerre froide rattrape les rédacteurs et leur offre un autre motif d'exaltation. La haine anti-américaine est un terrain propice au développement de toute une série de récits, de bandes dessinées et d'articles sur la cause indienne. Sitting Bull devient au même titre que les autres héros de l'illustré un exemple de la lutte contre un occupant néfaste[47]. Il ne fait d'ailleurs pas de doute pour l'équipe rédactionnelle de *Vaillant* que les Américains ont saccagé un territoire, une culture, un peuple forçant le respect, comme le rappelle mélancoli-

34. *Vaillant*, n° 282, 8 octobre 1950, p. 5. Cf. illustration p. 34.
35. *Vaillant*, n° 289, 26 novembre 1950, p. 15. Cf. illustration ci-dessus.
36. *Vaillant*, n° 181, 1er au 7 novembre 1948, p. 6. Cf. illustration p. 29.
37. *Vaillant*, n° 346, 30 décembre 1951, p. 3 à 5.
38. *Ibid.*
39. Du *Vaillant* n° 94 (27 février 1947) au *Vaillant* n° 101 (17 avril 1947), en p. 3.
40. *Vaillant*, n° 101, 17 avril 1947, p. 3.
41. *Ibid.*
42. *Vaillant*, n° 373, 6 juillet 1952, p. 15.
43. *Vaillant*, n° 374, 13 juillet 1952, p. 15.
44. *Vaillant*, n° 375, 20 juillet 1952, p. 15.
45. *Vaillant*, n° 376, 27 juillet 1952, p. 15.
46. *Vaillant*, n° 377, 3 août 1952, p. 15.
47. Rodolphe Thierry, « Sitting Bull, l'Aigle des Prairies », *Vaillant*, n° 189, 27 décembre 1948 au 2 janvier 1949, p. 6.

quement le vieil Indien regrettant que la *« force* [ait] *vaincu le droit*[48] » dans un récit de Roger Lécureux, Pierre Olivier et Pierre Billon.

La vision des pays fraîchement libérés ou en passe de l'être, comme l'Inde, évolue également. Dans *Les Aventures de Fredy Lubin*, le héros éponyme rencontre sur un cargo à l'équipage antipathique un jeune Hindou du nom de Krishna[49]. Un homme d'affaires, dont on ne sait s'il est anglais ou américain, tente de le supprimer par tous les moyens, avec la complicité des hommes du navire. Si les raisons restent longtemps obscures, on apprend finalement que le père de Krishna, un éminent chercheur ayant obtenu le Prix Nobel, a décidé depuis peu de consacrer son argent à l'achat de terres pour les pauvres paysans du Bengale, que l'homme d'affaires convoite évidemment. Fredy Lubin, bien qu'avouant aimer son pays au point que le quitter l'attriste toujours fortement, aide précieusement le jeune Krishna, conformément à ses convictions, basées sur le respect des Hindous et le mépris des hommes les asservissant[50]. Les peuples lointains ne sont plus confinés à des rôles de faire-valoir dans l'illustré ; ils apparaissent comme cultivés et se développant à une vitesse au moins aussi rapide que l'Occident pour peu que l'on n'entrave pas leurs efforts.

Mais surtout, *Vaillant* opère un réel virage à cent quatre-vingts degrés dans sa manière de parler des colonies françaises. Si aborder le sort de révoltes historiques ou de colonies étrangères semble être une chose aisée, il faut un certain courage pour se distinguer de la masse des autres illustrés en abordant frontalement la colonisation française pour la dénoncer. La directrice fait même de l'anticolonialisme le cheval de bataille du journal en affirmant que les deux missions de *Vaillant* consistent à affirmer *« l'image de la France »* et à *« montrer le vrai visage du colonialisme aux écoliers*[51] *»*. Grâce à l'œuvre des rédacteurs, elle ne doute pas que *« les enfants sauront que "colonialisme et civilisation" ne vont jamais de pair*[52] *»*.

Et les rédacteurs, justement, se démènent. Les allusions s'ajoutent aux récits déjà francs apparus au fil des mois. Des articles spécifiques traitant directement des colonies alertent les lecteurs sur les terribles conditions de vie de leurs frères d'Afrique ou d'ailleurs. Sous couvert d'évoquer la Conférence internationale de l'enfance se tenant à Vienne, l'équipe montre une photographie d'un enfant tunisien représentatif des pays colonisés, où les *« enfants vivent malheureux ou meurent avant d'atteindre leurs cinq ans, à la grande douleur de leurs mamans*[53] *»*. Un vrai militantisme habite l'illustré dans ce combat pour une enfance libérée. 1952 marque en ce sens un tournant : son internationalisme s'accomplit dès lors tout à fait, et sans compromission.

Reste que l'évolution de *Vaillant* semble être un cas unique dans le monde de la presse enfantine, souvent aseptisée, déniant l'idée selon laquelle de



LES PETITS TUNISIENS, NOS FRÈRES

Ce jeune enfant a l'âge de certains d'entre vous. Mais voyez ses habits en lambeaux et son air malheureux. Ce n'est pas parce que ses parents ne l'aiment pas, mais parce qu'ils sont très pauvres, habitant sous une tente incommode ou dans des huttes misérables. Lui ne va pas à l'école (10 % seulement des enfants musulmans d'Algérie et de Tunisie sont admis, faute de place) alors, il reste dans la rue où il mendie, vend des grives ou des asperges sauvages (comme sur la photo) pour rapporter quelques sous à la maison.

Ainsi dans les pays colonisés, des enfants vivent malheureux ou meurent avant d'atteindre leurs cinq ans, à la grande douleur de leurs mamans.

Celles-ci, qui veulent défendre et sauver leurs petits, ont pris la parole à la Conférence internationale de l'enfance qui se tient ces jours-ci à Vienne, pour envisager les meilleurs moyens d'assurer une enfance heureuse à tous les enfants du monde, dans la paix.

jeunes lecteurs pourraient trouver de l'intérêt dans des combats d'une telle importance. Le cas de la Chine se révèle particulièrement pertinent – aussi bien pour ses ressemblances que pour ses dissemblances avec le traitement des autres pays du globe évoqués par le journal – pour aborder ce changement de mentalité de l'équipe de *Vaillant*.

Un exemple de changement radical : le cas de la Chine

La Chine bénéficie dans *Vaillant* d'un traitement tout particulier, évoluant dans le temps d'une caricature de description à une exaltation d'un modèle à suivre, dans la lignée de l'URSS.

Ce grand pays subit lui aussi l'influence des préjugés courant en Europe sur les peuples d'une autre couleur. Le Chinois se voit représenté dans son habit traditionnel, avec un visage anguleux, toutes dents acérées dehors, de longues mains aux doigts effilées et aux ongles pointus, et deux traits pour figurer des yeux bridés. Il porte évidemment sa toque, laissant ressortir à l'arrière de son crâne une longue tresse[54].

La Chine apparaît surtout en 1945 comme un pays arriéré, à l'image de tous les pays africains et asiatiques ne bénéficiant pas des apports de la colonisation occidentale. Parlant de la plongée sous-marine, un rédacteur anonyme constate ironiquement que, n'habitant pas la Chine ou le Japon, où l'on se sert *« encore de fourchettes ou de tridents*[55] *»*, le jeune lecteur voulant s'initier à ce sport trouvera *« des moyens plus perfectionnés*[56] *»* près de chez lui.

Pourtant la Chine reste un cas à part. Car parallèlement aux caricatures présentes dans l'illustré, on trouve des références à l'instauration de la république, sous la plume engagée de Madeleine Bellet, dès 1945[57]. Elle loue l'esprit *« de la Grande Révolution du 10 octobre 1911, jour glorieux où le peuple chinois renversa* ●●●

48. *Vaillant*, n° 143, 5 février 1948, p. 6.
49. *Vaillant*, n° 90, 30 janvier 1947, p. 3.
50. *Vaillant*, n° 91, 8 février 1947, p. 3.
51. Madeleine Bellet, « *Vaillant* est pour vous un outil précieux. Vous devez l'utiliser », *Bâtisseurs d'avenirs*, n° 34, septembre 1951, p. 1.
52. *Ibid*., p. 4.
53. « Les petits Tunisiens, nos frères », *Vaillant*, n° 362, 20 avril 1952, p. 14. Cf. illustration ci-dessus.
54. *Vaillant*, n° 33, 29 juin 1945, p. 2.
55. « La chasse féerique », *Vaillant*, n° 35, 27 juillet 1945, p. 4.
56. *Ibid*.
57. Madeleine Bellet, « Au grand pays de Chine », *Vaillant*, n° 41, 19 octobre 1945, p. 5.

●●● *les empereurs incapables pour établir la République qui, sous la conduite de Soun-Yat-Sen* (sic.)*, allait mener la Chine vers la démocratie et le progrès*[58] ». Le caractère particulier de la Chine semble ici mis en avant ; le pays est acquis aux causes révolutionnaires de *Vaillant* grâce à l'action salvatrice d'un peuple uni derrière le père de la République Sun Yat-Sen mais en restant archaïque dans sa technologie et son développement. Le dessin de Brunel accompagnant l'article témoigne de la persistance de certains poncifs sur la Chine. Le trait employé, tout en souplesse et en élégance, rappelle les dessins chinois du XVIIe siècle et donne un aspect ancien aux représentations des Chinois[59].

Le changement de ton intervient réellement avec l'instauration par Mao de la République Populaire de Chine. La cassure est brutale ; dès le mois de décembre 1949, *Vaillant* prend fait et cause pour le jeune régime communiste en axant une nouvelle fois son propos sur la libération de l'enfance. Un dessin de propagande chinois, représentant des enfants armés et des parents devant une table garnie de victuailles, apporte aux yeux des rédacteurs la preuve que le peuple mange désormais à sa faim, notamment grâce à la résistance des enfants contre les Japonais et les « *ennemis du peuple chinois*[60] ».

Dès lors, la Chine devient le principal sujet abordé dans *Vaillant*. Par un retournement de situation surprenant mais nécessaire, les articles se concentrent sur la tradition ancestrale chinoise de l'innovation. La Chine passe de fait d'un pays arriéré à un pays précurseur, dont il faut accepter les apports. « *Ceux qui méprisent les peuples de couleur feraient bien de méditer sur des faits historiques de la première importance* », prévient Michel Paqui au début d'un article sur le sujet en 1951[61]. En quelques lignes, il rappelle l'invention par les Chinois du papier, de l'imprimerie – « *mille ans avant Gutenberg* » pour la xylographie et quatre cents ans avant pour les caractères mobiles de Pi-Chang[62] – et de la poudre. Cette dernière invention n'étant bien entendu utilisée que pour les « *réjouissances populaires*[63] », les pays libérés comme la Chine restant avant tout pacifistes et débarrassés de la politique de conquête à outrance de leurs tyrans d'antan.

D'ailleurs, l'armement de la nouvelle République Populaire s'oriente désormais vers une production défensive. Un épisode clef de *Bob Mallard*, commençant paisiblement en France, au retour de Bob d'une mission contre les Japonais, se lance véritablement avec la visite du commandant Hang-Ho, de l'armée démocratique chinoise. Celui-ci, « *chargé de l'organisation de Sé Thouen dans le cadre de l'équipement des territoires libérés*[64] », veut commander vingt appareils français, les meilleurs de l'avis de tous. Bob accepte de bon gré, mais Hang-Ho est assassiné le soir même dans son hôtel. L'aviateur français décide malgré tout de livrer les avions en Chine, se heurtant à l'armée américaine, en particulier au-dessus de sa zone d'occupation en Allemagne, où elle tente de l'abattre[65].

La production et l'achat d'armes par la Chine s'inscrivent pour *Vaillant* dans une optique de défense face à des ennemis dangereux et déterminés, dans le contexte de la guerre froide et du réarmement allemand. Le « Dragon Noir », organisation criminelle responsable du meurtre du dignitaire chinois, se compose d'ailleurs « *des Japs, des Américains, même des Allemands*[66] », tous ligués pour anéantir la propension du peuple chinois à se libérer et à contrôler son pays seul, avec l'aide d'autres pays amicaux comme l'URSS ou la France.

Au premier plan des sujets abordés lorsque *Vaillant* veut évoquer la Chine se trouve évidemment la Révolution qui, par sa longueur et son intensité, permet de se lancer dans de grandes fresques à épisodes très goûtées par le lectorat de l'illustré. En septembre 1950, une nouvelle de Serge Waelter intitulée « La ville gronde » raconte par exemple l'engagement avec les partisans d'un jeune homme, Wo, dont le père est assassiné par les soldats de Tchang Kaï-Chek[67] et demande à son fils de le venger. Une semaine plus tard commence une des bandes dessinées les plus marquantes du journal, *Fils de Chine*, scénarisée par Roger Lécureux et dessinée par un Paul Gillon qui ne cesse de s'affirmer depuis quelques mois[68].



▲ *Extrait de Fils de Chine, de Roger Lécureux et Paul Gillon.*

Fils de Chine raconte l'histoire de Tao, un adolescent de quinze ans, pris dans l'engrenage de la révolte. Le récit commence par une présentation classique destinée à montrer l'union du peuple face à la tyrannie : « *Tchang le tyran opprimait toujours plus son peuple... Fusillades, exécutions... Mais du Pacifique au Thibet* (sic.) *souffraient et luttaient quatre cents millions d'esclaves*[69]... » S'ensuivent les pérégrinations de Tao dans la Chine à partir de 1925. Porteur d'eau, il assiste

58. *Ibid.*
59. *Ibid.*
60. *Vaillant*, n° 238, 5 au 11 décembre 1949, p. 2.
61. Michel Paqui, « Les Chinois nous ont appris », *Vaillant*, n° 330, 9 septembre 1951, p. 12.
62. *Ibid.*
63. *Ibid.*
64. *Vaillant*, n° 247, 6 au 12 février 1950, p. 3.
65. *Vaillant*, n° 249, 20 au 26 février 1950, p. 3.
66. *Vaillant*, n° 255, 2 avril 1950, p. 7.
67. Serge Waelter, « La ville gronde », *Vaillant*, n° 280, 24 septembre 1950, p. 4.
68. La série commence au *Vaillant* n° 281 du 1er octobre 1950, sans aucun doute une manière de célébrer au mieux le premier anniversaire de la République Populaire de Chine.
69. *Vaillant*, n° 281, 1er octobre 1950, p. 5.

à la répression de la grève des travailleurs de la gare, fomentée par son propre père, Li-Yen[70], qui, avant d'être abattu comme le père de Wo dans la nouvelle de Serge Waelter, demande à son fils de le venger et d'*« arracher notre Chine à ceux qui s'en sont emparés*[71]*... »* Tao participe dès lors aux combats pour la *« libération »* de son pays, luttant contre les *« soudards »* de Tchang et devant se méfier de *« certains que ce spectacle réjouissait*[72] *»*, à savoir les Occidentaux, et en particulier les Américains.

Au niveau graphique, le choix de Paul Gillon s'avère payant. Son dessin réaliste et affirmé permet de représenter les Chinois d'une manière qui échappe à la caricature pour la première fois. Par un double système d'encrage, en aplats de noir et en hachures, Gillon retranscrit une ambiance glauque dans un noir et blanc équilibré. Après la mort du père de Tao, l'encrage étouffe le moindre espace blanc, afin d'insister sur l'aspect catalyseur de cet événement qui lance l'action du jeune porteur d'eau. Au fil des semaines, le gaufrier passe de neuf à six cases pour permettre à Gillon de pouvoir boucler toutes ses planches en restant dans une certaine qualité, et passe en couleurs, confirmant son statut de série-phare du journal aux côtés des *Pionniers de l'Espérance*.

Des articles viennent compléter toute la dialectique du journal sur les aspects bénéfiques de la Révolution chinoise. Comme pour tous les pays ayant accompli leur acte de libération nationale, le constat s'impose qu'il n'y a *« plus d'enfants mourant de faim, mais des garçons et des fillettes qui vont à l'école, fréquentent les maisons des Pionniers*[73] *»*. Le confort de tous s'assure petit à petit, une joie de vivre habite chaque habitant, après de longues années de lutte.

La suite de ce même article dévoile une autre facette de *Vaillant*: *« Une gentille pionnière apporte le salut affectueux de ses camarades à leur grand ami Mao Tsé-Toung*[74] *»*. La présence en texte ou en image de Mao fait en effet partie des usages dans le journal à partir de la fin de 1950. La chose peut paraître incongrue, puisque même Staline n'obtient pas d'écho particulier dans *Vaillant*. Pourtant, Mao fait l'objet d'un culte particulier, notamment dans la bande dessinée *Fils de Chine*. Jusqu'à 1952, il y apparaît quatre fois. La première dans la présentation de la série[75], la seconde et la troisième fois sur une page de journal reproduisant le visage de Mao, sorte de fétiche vénéré par son possesseur[76], et qu'un vieux combattant sur le point de mourir offre finalement à Tao[77], et la quatrième au cours d'une retranscription de ce que pouvait être son état-major.

Le Grand Timonier est décrit comme étant *« celui qui sut donner à ses frères un étendard de liberté et de bonheur...* [...] *celui qui "marchait en avant*[78]*" »*. Grâce à lui, les Chinois peuvent *« voir clair dans la nuit*[79] *»* et suivre le chemin qu'il a tracé *« pour libérer la Chine*[80] *»*. Le visage de Mao semble toujours lumineux et serein, avec des *« traits intelligents et bons*[81] *»*. La moindre image de lui devient une icône précieuse, tel le journal découpé que le vieux Wong garde comme un trésor. Avant de mourir, il le remet à Tao cérémonieusement: *« Prends ce papier... Garde-le... C'est la lumière !... Adieu*[82]*... »*

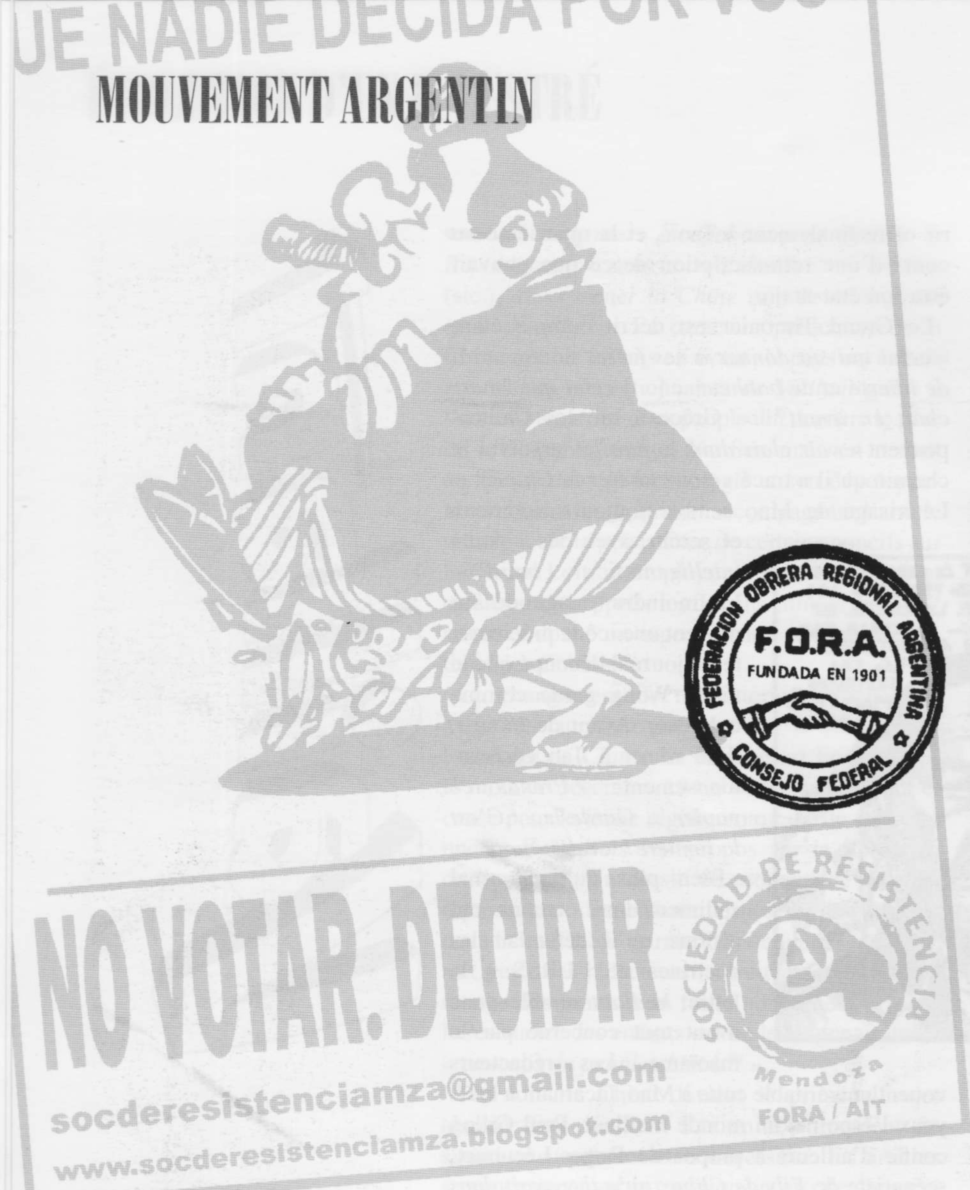
Bien plus qu'un journal stalinien dont certains ont affirmé qu'il défendait les doctrines de l'URSS à la lettre, *Vaillant* semble donc avant tout concerné par le maoïsme. Les rédacteurs vouent un véritable culte à Mao, incarnant à leurs yeux l'espoir d'un monde meilleur. Paul Gillon confie d'ailleurs à propos de Roger Lécureux, scénariste de *Fils de Chine*, qu'*« il y avait dans l'aventure de Mao un esprit extraordinaire de résistance qui ne pouvait que l'inciter à raconter cette histoire*[83] *»*. Le jeune Tao devient dans ce cadre le reflet de *« ses convictions relativement à l'humanité, à ce qu'on pouvait lui apporter*[84] *»*. Son engagement aux côtés des partisans de Mao entend montrer aux lecteurs ce qu'un adolescent de n'importe quel pays ou de n'importe quelle couleur doit faire confronté à cette situation et surtout quelle aurait dû être sa position s'il avait vécu la Révolution chinoise.

Le journal *Vaillant* vit donc de 1945 à 1952 dans une évolution croissante de sa prise de conscience concernant l'internationalisme. N'hésitant pas à remuer les préjugés raciaux ou les clichés sur divers pays pour divertir leur lectorat au sortir de la guerre, les rédacteurs se sentent peu à peu responsables de leurs propos en la matière et se lancent dans une dénonciation en règle des jugements préétablis sur les peuples lointains qui se mue très vite en une remise en cause de la colonisation, chose rare dans la presse enfantine. L'émergence en Chine d'un pouvoir communiste détenu par un Mao charismatique fait que ce pays jouit d'un traitement particulier dans l'illustré, tout en demeurant un bon exemple du changement de ton de la rédaction. ■

REMEDIUM



70. *Vaillant*, n° 282, 8 octobre 1950, p. 5. Cf. illustration page de gauche.
71. *Vaillant*, n° 284, 22 octobre 1950, p. 5.
72. *Vaillant*, n° 281, 1er octobre 1950, p. 5.
73. *Vaillant*, n° 326, 12 août 1951, p. 15.
74. *Ibid.*
75. *Vaillant*, n° 281, 1er octobre 1950, p. 5. Cf. illustration ci-dessus.
76. *Vaillant*, n° 303, 4 mars 1951, p. 16.
77. *Vaillant*, n° 307, 1er avril 1951, p. 16.
78. *Vaillant*, n° 281, 1er octobre 1950, p. 5.
79. *Vaillant*, n° 303, 4 mars 1951, p. 16.
80. *Ibid.*
81. *Ibid.*
82. *Vaillant*, n° 307, 1er avril 1951, p. 16.
83. Entretien téléphonique avec Paul Gillon, 31 janvier 2004.
84. Même entretien.



Une organisation ouvrière singulière : la F.O.R.A. argentine

La FORA, organisation ouvrière anarchiste en Argentine, fut, au début du XXe siècle, le plus grand mouvement ouvrier du pays, à l'origine de nombreuses grèves et luttes révolutionnaires.



Dans l'histoire du mouvement ouvrier et révolutionnaire international, la CNT espagnole est bien connue pour son rôle éminent dans la guerre civile et dans les luttes ouvrières passées et actuelles. Il existe une autre organisation ouvrière anarchiste moins connue et tout aussi singulière qui a marqué l'histoire sociale argentine, contribuant de façon importante au développement de la classe ouvrière et de sa conscience, la F.O.R.A. (Federación Obrera Régional Argentina). Dans un contexte où depuis longtemps, les organisations syndicales ont été institutionnalisées et intégrées dans l'appareil d'État, le rappel, même sommaire, de l'histoire de cette organisation est un moyen de nourrir le débat sur notre propre histoire.

À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, nombreux sont les Européens qui fuient la misère pour gagner le nouveau monde. L'Argentine est un pays d'immigration, et beaucoup d'Espagnols, d'Italiens et de Juifs russes vont y tenter leur chance. Parmi eux, il y a des militants révolutionnaires de toutes tendances qui quittent leur pays pour des raisons politiques et qui développent dans leur terre d'accueil une intense pro-



▲ Manifestation de la FORA dans les années 30.

pagande au sein de la classe ouvrière en pleine expansion. Les militants qui se réclament de l'anarchisme ne sont pas les moins nombreux et ils jouent un rôle important dans les premières sociétés ouvrières qui se regroupent en 1901 sous le nom de Federación Obrera Argentina (FOA).

La création de la FORA

En 1903, les socialistes minoritaires, n'arrivant pas à orienter l'organisation dans leur sens, la quittent pour fonder l'Unión General de Trabajadores (UGT). En 1904, la fédération prend le nom de Federación Obrera Regional Argentina (FORA). L'utilisation du terme « régional » vient du fait qu'elle se considère comme une section de l'AIT (la Première Internationale) même si celle-ci n'existe plus depuis 1878, organisation pour laquelle chaque pays était une région du monde.

Elle adopte un pacte de solidarité et non des statuts, selon des principes clairement anarchistes, se définissant comme une organisation de résistance ouvrière non comme un syndicat, ce terme impliquant une neutralité idéologique et une intégration au système capitaliste. Les adhérents sont regroupés par professions ou secteurs d'activités. Sont privilégiés les regroupements locaux qui prennent généralement l'appellation de sociétés de résistance (*sociedades de resistancia*) ou sociétés ouvrières (*sociedades obreras*), jamais celle de syndicats. Ces regroupements sont fédérés aux niveaux local, régional et national (il y a quelques exceptions à ce mode d'organisation qui feront l'objet de résolutions de congrès concernant les cheminots et les ouvriers portuaires). Les fonctions administratives sont à la charge de commissions et il n'y a pas de permanents rétribués. Les femmes sont admises dans les sociétés adhérentes sans avoir à payer de cotisations. Les professionnels libéraux (médecins, avocats, etc.) peuvent adhérer dans une section locale particulière (*sección oficios varios*).

En ce début de siècle, les luttes ouvrières se multiplient et la FORA est à l'origine de nombreuses grèves locales ou nationales: 1901-1902, 1909-1910. Son activité ne se limite pas au monde du travail. En 1907, par exemple, elle est à l'initiative d'un important mouve- ●●●



●●● ment des locataires qui protestent contre le montant trop élevé des loyers, soutenant ceux qui sont expulsés.

La FORA est à cette époque la plus grande organisation ouvrière du pays. La centrale socialiste UGT ne parvient pas à se développer de façon significative et ses dirigeants indiquent à plusieurs reprises leur volonté de rejoindre les rangs de la première. Ils y renoncent finalement car ils ne peuvent admettre la résolution adoptée par le cinquième congrès recommandant *« à tous les adhérents de s'employer à la propagande la plus large qui inculque aux ouvriers les principes économiques et philosophiques du communisme anarchique »*.

En 1909-1910, malgré la répression, la FORA continue son action, soutenant les travailleurs en grève, multipliant l'agitation en réussissant à faire paraître deux quotidiens: *La Protesta* et *La Batalla*. À nouveau, les dirigeants socialistes de l'UGT, conscients de la force de l'organisation anarchiste, poussent à l'unité. En 1909, ayant réussi à fédérer quelques syndicats indépendants, l'UGT change de nom pour celui de Confederación Obrera Régional Argentina (CORA!), probablement pour provoquer la confusion. Ses statuts ont beau rejeter les partis politiques, elle ne parvient pas à se développer et en 1914, elle se dissout, ses adhérents étant invités à rejoindre la FORA.

En 1915 se tient le neuvième congrès de la FORA à l'initiative des syndicats provenant de la CORA; leur stratagème ayant réussi, ces derniers parviennent à faire adopter le principe de neutralité idéologique. L'abandon de la finalité anarchiste est évidemment rejeté par la plupart des organisations de l'ancienne FORA et, le 2 mai 1915, réunies dans le local des conducteurs de bus de Buenos Aires, 21 sociétés décident de refuser les résolutions du neuvième congrès et de maintenir la déclaration en faveur du communisme anarchique adoptée lors du cinquième congrès. Jusqu'en 1922, il y aura par conséquent deux organisations: la FORA del IX° congreso (FORA IX) et la FORA del V° congresso (FORA V).

En 1916, les élections présidentielles voient la victoire contre l'oligarchie terrienne du parti radical et de son chef, Hipólito Yrigoyen, politicien rusé qui sait trouver l'appui des classes moyennes et d'une partie des classes populaires grâce notamment aux promesses d'abolition de la législation d'exception et de rétablissement des libertés fondamentales. Elles ne sont évidemment pas tenues mais la répression est moins forte et de nombreux militants sont relâchés, rejoignant l'agitation ouvrière favorisée par la fin de la guerre et la révolution russe. Le cadre légal de la concertation prônée par le nouveau pouvoir avec le soutien de la FORA IX a bien du mal à être respecté. Tout au long de 1917 et 1918, appelés par le syndicat des cheminots affilié à la FORA V, la Federación de obreros ferroviarios (FOF), les cheminots mènent de grandes grèves dans plusieurs dépôts, en octobre 1917, pendant 24 jours, tout le pays est paralysé. Ces grèves les plus importantes depuis 1907 suscitent de nouvelles mobilisations entraînant de plus en plus de travailleurs dans l'action.

Les événements de janvier 1919

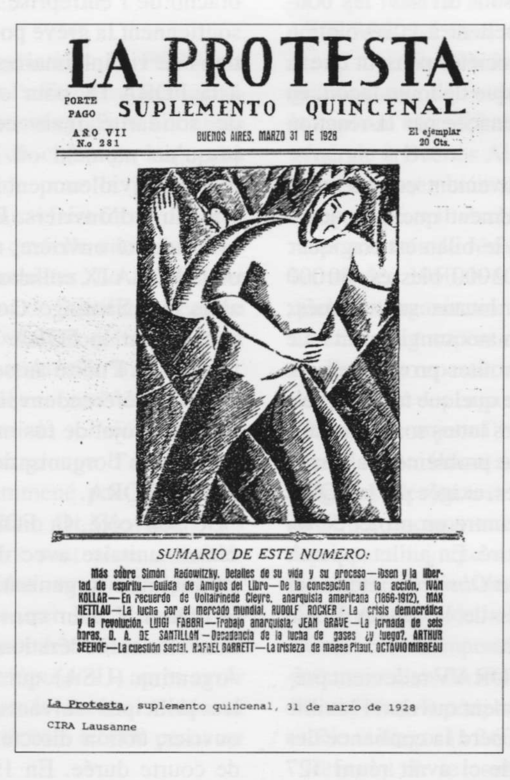
Tout cela n'est rien comparé à 1919. En décembre 1918, les ouvriers de l'usine métallurgique Vasena e Hijos Ltd située rue Pepirí y Santo Domingo dans le quartier industriel Cochabamba y La Rioja (la plaza Martín Fierro actuelle) à Buenos Aires déclenchent une grève pour la réduction de la journée de travail de 11 à 8 heures, le paiement des heures supplémentaires, la suppression du travail au forfait, des augmentations de salaires et la réintégration de délégués licenciés (*La Prensa*, enero 9 de 1919).



Le mardi 7 janvier, à 15 heures, un piquet d'ouvriers avec des armes, entre l'avenue Amancio-Alcorta et la rue Pepirí, près des entrepôts

de l'usine, intercepte un camion de matériel conduit par des jaunes et protégé par la police. Des insultes fusent à l'adresse des jaunes, des pierres sont lancées; le véhicule s'arrête et les occupants se mettent derrière lui. Des coups de feu sont tirés de part et d'autre. La panique règne dans le quartier. Vers 17 h 30, les tirs cessent. Tout le pâté de maisons du n° 3400 de l'avenue Amancio-Alcorta, autour du siège de la Sociedad de Resistencia Metalúrgicos Unidos, est criblé de balles. Les ambulances amènent des dizaines de blessés dans les hôpitaux, des cadavres restent dans la rue dont ceux d'un Espagnol ayant essayé d'expliquer qu'il n'était pas gréviste et d'un jeune qui préparait le maté pour sa mère: les maisons étant en bois, les tirs y ont pénétré.

La FORA V appelle à une grève générale illimitée, rejointe par la FORA IX. Des barricades sont élevées devant le siège de Vasena où sont enfermés pour négocier le patron et les représentants de la FORA IX. Les morts sont veillés dans des locaux appartenant aux socialistes ou à la société de résistance des métallos.



LA PROTESTA

PORTE PAGO — SUPLEMENTO QUINCENAL

AÑO VII N.o 281 — BUENOS AIRES, MARZO 31 DE 1928 — El ejemplar 20 Cts.

SUMARIO DE ESTE NUMERO:

Más sóbre Simón Radowitzky. Detalles de su vida y su proceso—Ibsen y la libertad de espíritu—Guilda de Amigos del Libro—De la concepción a la acción, IVAN KOLLAR—En recuerdo de Voltairinede Cleyre, anarquista americana (1866-1912), MAX NETTLAU—La lucha por el mercado mundial, RUDOLF ROCKER - La crisis democrática y la revolución, LUIGI FABBRI—Trabajo anarquista: JEAN GRAVE—La jornada de seis horas, D. A. DE SANTILLAN—Decadencia de la lucha de gases ¿y luego?, ARTHUR SEEHOF—La cuestión social, RAFAEL BARRETT—La tristeza de maese Pitaut, OCTAVIO MIRBEAU

La Protesta, suplemento quincenal, 31 de marzo de 1928

CIRA Lausanne

Le 9 janvier, jour des funérailles des victimes, Buenos Aires est presque complètement paralysée. Des groupes de grévistes parcourent les rues pour faire fermer les commerces et arrêter les tramways. Une armurerie dans l'avenue San-Juan est pillée. Vers 13 h, le cortège funèbre, plus de 200 000 personnes, se met en marche pour se diriger vers le cimetière de la Chacarita. La situation est incontrôlable, des dizaines de personnes ont des armes. La foule est à tous les coins de rues. Au passage devant les ateliers Vasena, des gardes armés tirent depuis la terrasse. Suivant la rue Corrientes, des groupes commencent à incendier les abords avec des charrettes à ordures en flammes. Un tramway où se trouvent des gardes armés est arrêté. Ceux-ci tirent, faisant refluer les assaillants. On croit que les tirs proviennent du couvent du Sacrado Corazón de Jesús, où sont retranchés des policiers et des pompiers. Des pierres sont jetées. Des coups de feu sont tirés sur des manifestants qui veulent entrer. Un incendie est allumé.

De nouveaux échanges de tirs se déroulent au niveau du commissariat 21[a]. L'arrivée au cimetière se fait vers 19 heures Au moment des discours devant les tombes, un peloton de militaires à cheval juché sur les murs se met à tirer, les manifestants ripostent. On relève plusieurs dizaines de tués et de blessés. En apprenant la nouvelle, les assiégeants du siège de Vasena attaquent avec des armes à feu, la police et un détachement de l'armée ripostent.

Durant la nuit, le général Luis Dellepiane concentre 30 000 hommes à Buenos Aires, dont des soldats venus de Salta (à environ 1 200 km). La police est en effet débordée et inquiète. La grève est totale, la capitale est paralysée. Des barricades sont érigées, des armureries et des magasins sont pris d'assaut. Les rues sont au pouvoir des ouvriers et les seuls véhicules autorisés à circuler sont ceux qui arborent le sigle FORA. Deux journaux seulement sont vendus: *La Protesta* et *La Vanguardia* (socialiste).

Le gouvernement tergiverse, faisant mine de reculer en libérant des prisonniers, mais le lendemain, la répression commence. De violents affrontements opposent les travailleurs armés et la police aidée par les escadrons fascistes ●●●



●●● de la Ligue patriotique. Les locaux ouvriers sont pris d'assaut. On chasse les Juifs et les « Catalans » rendus responsables de la situation[1]. Des milliers de personnes sont arrêtées, torturées.

Le 10 janvier, la FORA IX signe un pacte avec le gouvernement, promettant de faire cesser les grèves si les métallurgistes de Vasena obtiennent satisfaction et si les prisonniers politiques sont libérés. Mais elle n'est pas écoutée et, au contraire, la grève s'étend à toutes les grandes villes du pays à l'appel de la FORA V. Pourtant, en son sein, les militants sont divisés : les boulangers, les peintres... appellent à la révolution sociale alors que d'autres sociétés pensent que la tentative est prématurée et que de toute façon, en cas de succès, elle sera menacée par la réaction internationale.

Dès le 12 janvier, le mouvement commence à décliner et s'écroule finalement quelques jours plus tard. En une semaine, le bilan est tragique : plus d'un millier de tués, 2000 blessés, 50000 arrestations. De nombreux locaux sont fermés ; *La Protesta* et d'autres journaux sont interdits. Le mouvement social doit s'arrêter provisoirement pour reprendre de plus belle quelque temps après. Cette même année, les autres luttes sont aussi très intenses, tournant autour de problèmes salariaux et de la semaine de 64 heures, exigée par la FORA IX, ainsi que des actions contre un projet de loi réactionnaire finalement retiré. En juillet apparaît un nouveau journal, *Tribuna Obrera*, soutenu par quelques sociétés ouvrières de la FORA V. En octobre *La Protesta* reparaît.

Malgré la répression, la FORA V redevient prépondérante dans le mouvement ouvrier. Flexible et courtisane, la FORA IX perd la confiance des travailleurs. En 1918, celle-ci avait réuni 127 syndicats alors qu'en septembre-octobre 1920 au congrès extraordinaire de la FORA V, sont présents des délégués de 220 sociétés adhérentes et de 56 syndicats autonomes.

En janvier 1921, une délégation de la FORA V assiste au congrès de la FORA IX où le principe d'une réunification des deux organisations est adopté. Un comité pour l'unité est constitué mais rapidement, les militants de la FORA V se rendent compte de l'ampleur des divergences théoriques et des différences entre les pratiques d'action existantes.



En avril et en mai 1921, les ouvriers récemment syndiqués des usines de traitement de quebracho de l'entreprise Forestal, dans le Chaco, soutiennent la grève pour améliorer leurs conditions de vie inhumaines. La FORA V fait appel à la FORA IX pour organiser un mouvement de solidarité mais cette dernière tergiverse jusqu'au moment où la police, puis l'armée, répriment violemment le mouvement, tuant une vingtaine d'ouvriers. D'autres manquements à la solidarité ouvrière, notamment en Patagonie où la FORA IX collabore avec le gouvernement alors que Santiago González Dies, le délégué envoyé par la FORA V, est fusillé, aggravent le rejet de l'unité au sein de cette dernière. En août, un référendum interne enterre définitivement le projet de fusion. En mars-avril 1923, le congrès de l'organisation décide de reprendre le nom de FORA.

De son côté, la FORA IX poursuit le processus unitaire avec des syndicats autonomes et quelques organisations ayant appartenu à la FORA V pour constituer en mars 1922 une nouvelle confédération appelée Unión Sindical Argentina (USA) qui adopte dans ses statuts les principes suivants : unité du mouvement ouvrier, action directe, apolitisme. L'unité est de courte durée. En 1926, les militants socialistes, entravés par la règle qui interdit aux responsables syndicaux d'être candidats à des élections, fondent leur propre organisation : la Confederación Obrera Argentina (COA). En 1929, ce sont les communistes qui créent leur propre syndicat.

La FORA continue son action et propage l'idée de l'action révolutionnaire et anarchiste. Ses positions peuvent se résumer en trois points :

- La FORA n'est pas un syndicat et la société anarchiste future ne peut se constituer sur ses bases. C'est une simple société de résistance

1. Voir mon article « Un pogrom à Buenos-Aires en 1919 » dans *Gavroche* n° 159 de juillet-septembre 2009.

contre le capitalisme. La société nouvelle devra créer ses propres institutions non autoritaires.

- Le syndicalisme n'est pas une fin en soi, il ne peut y avoir d'apolitisme. La construction d'une société anarchiste est une condition indispensable pour que les travailleurs aillent au-delà des revendications quotidiennes.

- Il n'y a pas d'unité objective de la classe ouvrière parce qu'un minimum de conscience de la situation d'opprimé et de la société souhaitée est indispensable pour adhérer à la FORA.

L'inexorable déclin

Comme les autres organisations, la FORA est victime en 1925-1927 de l'affaiblissement général que connaît le mouvement syndical, en raison principalement du taux de chômage important (elle mène une campagne pour la journée de 6 heures). Mais elle doit aussi faire face à des problèmes internes dus à la querelle entre les deux principaux journaux anarchistes, *La Protesta* et ses rédacteurs, Diego Abad de Santillán et Emilio López Arango et *La Antorcha* (Rodolfo González Pacheco, Teodoro Antilli et Alfredo Bianchi).

Les premiers accusent les seconds de défendre sans limites les partisans de *« l'anarcho-banditisme »* perpétré par un groupe d'anarchistes dit *« expropriateurs »* emmené par le militant antifasciste italien Severino Di Giovanni. Les anarchistes expropriateurs sont alors considérés comme de *« véritables monstres »* par les anarchistes *« pacifistes »* qui les accusent de trahir l'idéal, en entraînant les militants sur la voie d'une *« orgie révolutionnaire »* après avoir lancé des bombes contre le théâtre Colón et l'ambassade américaine et volé 62 000 pesos au bureau des douanes.

En septembre 1924, quelques délégués adoptent une motion excluant de la FORA tout membre répondant aux tendances de *La Antorcha*, *Ideas* et *Pampa Libre* (deux publications proches de la première) et demandant à ses adhérents de boycotter ces trois journaux. Certains y voient à raison une certaine tendance à la bureaucratisation, en son sein et dans ses relations avec les travailleurs.

Le 6 septembre 1930, le général Uriburu prend le pouvoir par un coup d'État. La FORA est interdite, ses locaux fermés, ses militants arrêtés, détenus, parfois fusillés. Dès lors, l'organisation anarchiste va connaître un inexorable déclin alors que les autres organisations vont plus ou moins se maintenir au travers de différentes mutations et évolutions aboutissant à un dernier avatar, la Confederación General del Trabajo (CGT) qui se met au service du général Perón et, en tant que centrale unique (l'affiliation est obligatoire et les cotisations prélevées sur le salaire), devient l'une des branches du mouvement péroniste.

Ce qui reste de la FORA essaie de survivre. En 1946, 3 000 personnes assistent à sa manifestation du 1er mai. Cette même année, elle impulse une grande grève de boulangers, puis des dockers de la capitale et, le 28 octobre, elle lance une grève générale à Buenos Aires qui, dans certains quartiers, est assez bien suivie. Le pouvoir péroniste en est irrité et il s'acharne à tenter de détruire les rares sociétés de résistance non officielles. Dans les années 1950-1960, après la chute de Perón, quelques organisations parviennent à se reconstituer et se regroupent dans une FORA renouvelée. *La Protesta* reparaît, rendant compte des luttes et de l'activité des organisations ouvrières.

Il ne reste aujourd'hui pas grand-chose de cette vieille organisation au passé héroïque. Quelques poignées de jeunes militants, appuyés par les quelques anciens encore vivants, ont cependant repris tant bien que mal le flambeau en essayant, au milieu de bien des difficultés, de maintenir à flot ce qui reste de la FORA.

Celle-ci se compose à l'heure actuelle de quatre petites sociétés de résistance : à Buenos Aires, San Martin (dans la périphérie de la capitale), Mendoza et Rio Gallegos (à 2 600 km de Buenos Aires).

Refusant de se considérer comme un syndicat car lorsqu'une *« révolution et une transformation sociale se feront, le peuple aura à décider comment s'organiser »*, non déclarée officiellement par refus de la croyance en l'État, sans statuts mais avec des accords de congrès entre les sociétés qui la composent, elle est à l'initiative de plusieurs actions populaires et publie un journal *Organición Obrera*, et des bulletins locaux diffusés à plusieurs centaines d'exemplaires. ■

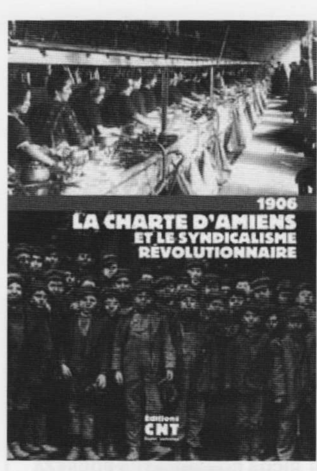
Pierre-Henri ZAIDMAN

Merci à JP de la CNT de Pau et aux amis du CIRA de Marseille.





feuilles de choix



Le syndicalisme révolutionnaire, la charte d'Amiens et l'autonomie ouvrière
Éditions CNT-RP, 2009, 272 p., 18 €

Préparé par Miguel Chueca, ce volume collectif reproduit la plupart des interventions au colloque éponyme, tenu à la Bourse du travail de Saint-Denis les 4 et 5 mars 2006, qui constitue sans doute l'ensemble le plus complet sur la question. On y retrouve abordés des thèmes classiques dans l'histoire du syndicalisme d'avant 1914 comme sa filiation à Proudhon, la place des Bourses du travail, ou l'idée de la grève générale. À contresens des interventions présentées, une contribution de René Berthier évoque l'expérience peu connue de l'Alliance syndicaliste durant la décennie qui suivit mai 1968 – un regroupement de syndicalistes libertaires ayant fait « le constat de l'échec du mouvement libertaire à s'organiser efficacement lors de ces grèves » *– qui, paradoxalement, entreprit une critique de la Charte d'Amiens. Nous reproduisons ici un passage où l'auteur tire* « quelques leçons du passé » *que l'on pourra contester mais qui ont le mérite d'actualiser, et peut-être de relancer, de vieux débats sur la nature d'un syndicalisme d'émancipation…*

« Les thèmes anarcho-syndicalistes et syndicalistes révolutionnaires ont la vie dure. Dès 1921, Trotsky doit prévenir qu'il faut *« condamner sévèrement la conduite de certains communistes qui non seulement ne luttent pas dans les syndicats pour l'influence du parti, mais s'opposent à une action dans ce sens au nom d'une fausse interprétation de l'autonomie syndicale »*. À la même époque, confrontés aux graves problèmes de la réorganisation économique auxquels ils n'avaient pas du tout songé, les dirigeants bolcheviks se voient proposer par Chliapnikov et Kollontaï, qui avaient constitué une tendance, l'Opposition ouvrière, de confier la gestion de l'économie à un congrès des producteurs de Russie, groupés en syndicats de production qui éliraient un organisme central dirigeant l'ensemble de l'économie nationale de la République. Cette idée sera condamnée comme *« déviation anarchiste et syndicaliste »*. […] Dans les années trente, la direction du Parti communiste français sera constamment obligée de réprimander les militants d'usine qui n'appliquent pas strictement la discipline de parti et qui entendent s'autonomiser par rapport à lui. En plein Programme commun de la gauche, Edmond Maire déclare: *« Il y a eu deux grands courants socialistes, celui qui est jacobin, centralisateur, autoritaire, s'est établi dans les pays de l'Est. L'autre, le socialisme libertaire anarcho-syndicaliste, autogestionnaire, c'est celui que nous représentons. »* (*Le Monde*, 19 octobre 1972.)

Dans les années trente, l'anarcho-syndicalisme sert de référence lorsqu'on veut réaffirmer une continuité avec le mouvement ouvrier français.

Ainsi l'anarcho-syndicalisme sert de repoussoir quand on veut resserrer le contrôle sur l'organisation, mais il sert de référence lorsqu'on veut réaffirmer une continuité avec le mouvement ouvrier français. Il va sans dire qu'Edmond Maire ne pensait pas un mot de ce qu'il disait. En effet, à l'époque où il faisait cette déclaration, commençait un processus de « nettoyage » dans les instances syndicales dans lesquelles les anarcho-syndicalistes avaient réussi à développer avec succès leurs vues auprès des syndiqués. Les années qui ont suivi 1968 ont vu un extraordinaire développement du mouvement syndical en France, dû en grande partie à l'extension des structures interprofessionnelles. Ce phénomène a permis un élargissement considérable du champ d'intervention de l'organisation syndicale, puisque dans les unions locales et départementales pouvaient être pris en charge des problèmes qui débordaient largement de l'entreprise. Cela a permis aussi une coordination décentralisée de l'action, un accroissement des débats dans les instances de base et les structures intermédiaires. Ce processus était clairement perçu par les appareils syndicaux, mais aussi par les partis de gauche et d'extrême gauche, comme un danger. En effet, le développement du débat politique et du travail d'organisation (car nous recrutions…) dans des structures de classe qui n'étaient pas cantonnées à l'entreprise et qui développaient des thèmes de réflexion débordant de loin les simples revendications économiques, constituait une remise en cause du rôle des avant-gardes autoproclamées. Aussi, l'une des tâches que se sont fixées les directions syndicales par la suite, avec la complicité des trotskistes, a été de laminer ce mouvement par la dissolution de sections syndicales, de syndicats, d'unions locales et départementales, par l'exclusion de militants.

Le débat reste ouvert sur la question du mode d'intervention des anarcho-syndicalistes aujourd'hui. Cinquante ans après la création de la CGT-SR, les circonstances imposent que le mouvement ait une apparition propre, au grand jour, comme alternative au syndicalisme réformiste, intégré à l'État, dominé par des partis politiques.

L'expérience historique de la social-démocratie et du léninisme a disqualifié ces deux mouvements dans leurs tentatives de proposer une alternative au capitalisme.

Existe-t-il, aujourd'hui, une possibilité pour l'anarcho-syndicalisme de se développer? La première remarque qu'on puisse faire est: cela dépend des anarcho-syndicalistes eux-mêmes. Il est certain que la réapparition significative de ce mouvement sur le terrain de la lutte des classes ne pourra pas se faire en reprenant mécaniquement les problèmes tels qu'ils se posaient il y a cinquante ans, ni en copiant les méthodes et les formes organisationnelles d'alors. Surtout, il faut se garder de toute attitude apologétique visant à justifier tout sous prétexte de présenter une image idyllique du mouvement.

Le syndicalisme révolutionnaire, qui a dominé dans le mouvement ouvrier français entre 1895 et 1914, est apparu comme une réaction à la montée du marxisme réformiste dans sa version guesdiste, mais aussi comme une réaction à l'anarchisme, dominé alors par les partisans de la « reprise individuelle » dont Gaston Leval disait qu'ils s'attaquaient plus volontiers aux petites vieilles dans les chambres de bonne qu'aux gros détenteurs de capitaux, mieux protégés. »



« S'inscrivant dans la plus pure tradition de la presse militante, *Prairie Fire* avait été conçu par le groupe comme un moyen de rendre des comptes au mouvement de masse en lui soumettant une déclaration et une plateforme politiques. L'opus du Weather Underground était une réussite pour son époque. Bernardine Dohrn parle du livre comme d'un « *objet marqué par son temps* » mais dont l'approche analytique reste encore aujourd'hui « *pertinente* ». Et aux yeux de Cathy Wilkerson, *Prairie Fire* tient toujours la route.

Ce furent pourtant les contradictions présentes dans le livre qui s'avérèrent les plus prémonitoires. Ces incohérences étaient à la fois le fruit de la rédaction collective du texte et de différences politiques réelles au sein de l'organisation (même si elles étaient alors occultées). Les questions de classe furent le principal terrain sur lequel s'affrontèrent les membres du groupe. Alors que la plus grande partie du livre soulignait le rôle prépondérant joué par les mouvements de libération nationale (y compris aux États-Unis), d'autres sections de *Prairie Fire* laissaient entendre que la victoire reposerait avant tout sur le « *prolétariat industriel* ». Le texte ne fournissait aucune explication à ces incohérences et ne précisait pas comment le groupe comptait s'y prendre pour réconcilier ces deux conceptions et déterminer le principal agent révolutionnaire. Comme l'explique Braley, le livre oscillait constamment entre deux arguments. Il passait d'une idée à l'autre, défendant l'idée que les luttes de libération nationale étaient cruciales et devaient être appuyées par les Blancs pour ensuite affirmer que la principale tâche de la gauche devait être de construire un parti communiste pour organiser les travailleurs. Ces contradictions amenèrent l'ancienne militante du Weather Judy Siff à parler d'une « *compilation d'essais* » plutôt que d'un ensemble cohérent. « *Nous avions beau former un "nous" cohérent en tant qu'organisation, nous ne parlions pas pour autant d'une seule et même voix* », explique-elle. « *Nous formions un groupe de personnes aux influences politiques variées, cherchant à se rassembler autour d'une idéologie cohérente.* » […]

Les questions de classe ne furent par ailleurs pas les seules à poser problème. Comme le fait remarquer Naomi Jaffe dans une critique inédite de *Prairie Fire* écrite alors que le groupe était en train de voler en éclats, le livre se montrait peu critique envers le comportement sexiste du Weather et son rejet des féministes, indistinctement taxées de racistes et de bourgeoises. Selon Jaffe, le « *principal objectif* [du livre] *était de justifier l'existence d'une organisation blanche hégémonique qui se considérait comme l'avant-garde du mouvement révolutionnaire. Or, cette organisation blanche, dominée par les hommes, n'allait pas être à l'avant-garde de la révolution, que ce soit ici ou ailleurs.* »

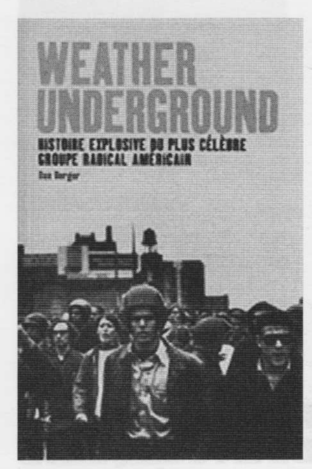
Prairie Fire donnait à voir le meilleur de l'organisation mais laissait également présager sa mort prochaine. Il contenait déjà nombre des questions qui allaient par la suite occuper le devant de la scène et accompagner la désagrégation du groupe, depuis la libération des femmes jusqu'à la pertinence de la lutte des classes et de la lutte armée. *Prairie Fire* bénéficia à sa sortie de la renommée du Weather Underground, connu pour avoir fermement soutenu les mouvements de libération nationale et se distinguant par là du marxisme blanc traditionnel qui n'avait d'yeux que pour la lutte des classes. […] *Prairie Fire* permit au Weather de renforcer son image de groupe anti-impérialiste blanc et d'élargir sa vision politique en intégrant des aspects de la question féministe et de l'analyse de classe – il donna en ce sens carte blanche au groupe pour basculer dans un marxisme plus traditionnel et servit de bouclier aux critiques, tant internes qu'extérieures, auxquelles le Weather fut par la suite confronté.

Prairie Fire *donnait à voir le meilleur de l'organisation mais laissait également présager sa mort prochaine.*

Prairie Fire éludait également la question de l'avenir clandestin du groupe – question qui allait se poser à nouveau, mais de manière bien plus pressante, au cours des deux années suivantes. Une fois le livre achevé, le groupe s'attela à la réalisation d'un journal d'information, participa à un film documentaire et publia (entre autres choses) un recueil de poésies féministes. C'étaient là des réalisations impressionnantes pour un groupe clandestin – et pourtant, aucun de ces projets n'exigeait particulièrement d'être mené illégalement. […]

Le groupe était aux prises avec son avenir : quel chemin emprunter, quelle place donner à la publication de textes et quel rôle jouer dans le mouvement révolutionnaire ? […]

Le livre avait beau être un succès, le Weather Underground se dirigeait tout droit vers l'explosion. »

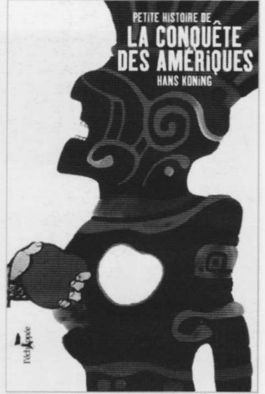


Weather Underground
Histoire explosive du plus célèbre groupe radical américain
Dan Berger
L'échappée,
2010, 500 p., 23 €

Durant les années 60, un groupe d'étudiants issus de la classe moyenne américaine blanche appartenant aux Students for a Democratic Society (SDS), s'oppose à la guerre du Vietnam et désigne l'impérialisme comme son ennemi principal et le racisme comme son instrument. Le SDS éclate et donne naissance à plusieurs groupes, dont la Weather Underground Organization (WUO) qui passe dans la clandestinité après le meurtre de militants des Blacks Panthers par la police de Chicago en décembre 1969. L'ouvrage Prairie Fire, *dont il est ici question, tente de définir une politique anti-impérialiste pour la gauche radicale après la fin de la guerre du Vietnam. D'une lecture agréable et portant un regard distancé, le livre évoque aussi l'héritage contrasté de la WUO qui permet de mieux comprendre les luttes des années 1960-1970, leurs grandeurs et leurs échecs. Après une première phase marquée par la démocratie directe et des structures de lutte horizontales, cette « nouvelle gauche » dépassa rarement l'horizon de la construction d'un « vrai » parti communiste, de débats autour d'un marxisme-léninisme stérile et la promotion d'icônes tiers-mondistes dont elle voulait ignorer le caractère autoritaire. Il est donc indispensable de tirer un vrai bilan critique de cette époque afin d'y redécouvrir les courants qui échappèrent à ces tropismes dominants !*



Les populations amérindiennes face à la colonisation



PETITE HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DES AMÉRIQUES
de Hans Koning
Éditions l'Echappée, 2010, 159 p., 11 €

Auteur d'une biographie au vitriol de Christophe Colomb inédite en français, Hans Koning décrit ici la barbarie toute moyenâgeuse qui s'est abattue sur les populations amérindiennes avec l'arrivée des navigateurs européens. Envoyés par les monarchies d'Europe de l'Ouest, ces « conquérants » se livrèrent à de multiples pillages et massacres motivés par la cupidité, avec des justifications opportunément fournies par le christianisme.

La captation des territoires des Amérindiens s'est faite au travers de nombreuses guerres, logiquement marquées par la défaite de sociétés qui étaient beaucoup moins développées sur le plan militaire. Cette situation a engendré misère et chaos pour ces populations ; pendant ce temps, les colons se préoccupaient surtout du vol des métaux précieux, à commencer par l'or. Les peuples autochtones furent massacrés ou réduits en esclavage.

Des siècles plus tard, les États créés par les colons continuaient à parler d'un *« problème indien ».* Comme l'écrit Koning: *« quand une nation ou un peuple en vient à être qualifiée de* "problème"*, c'est qu'il ou elle est dans une situation de danger incomparable. »*

En effet, après avoir été confinés dans des réserves, les Amérindiens virent leur organisation sociale détruite d'autorité, car considérée comme non compatible avec les valeurs dominantes imposées par le mode de production capitaliste. À la fin du XIXe siècle, le sénateur états-unien Henry Dawes déclara ainsi au congrès que le handicap des nations indiennes était leur « communisme ». Ils devaient apprendre *« l'égoïsme, qui est la base de la civilisation ».* Pour finir, l'auteur traite de la situation des natifs américains au XXe siècle.

En retraçant cinq siècles d'exactions, cet ouvrage, court et incisif, nous rappelle de façon cinglante et pertinente les multiples crimes de la colonisation des Amériques.

Julien CHUZEVILLE

Une synthèse du mouvement anarchiste



QU'EST-CE QUE L'ANARCHISME ?
d'Alexandre Berkman
Éditions l'Echappée, 2010, 392 p., 14 €

Alexandre Berkman (1870-1936), né à Vilnius (Lituanie), était un anarchiste russe d'origine juive exilé aux États-Unis en 1888. C'est là qu'il se lia d'amitié avec Emma Goldman, figure majeure de l'anarchisme russo-américain. En 1892, sous l'influence des idées de la propagande par le fait, il tente d'assassiner Henry Clay Frick. Ce magnat de la métallurgie, connu pour son intransigeance envers ses salariés, venait de s'illustrer comme briseur de grèves et était responsable de la mort de dix hommes et de plus de soixante blessés suite à des heurts entre grévistes et briseurs de grève. Condamné à vingt-deux ans de prison, Berkman est finalement libéré en mai 1906 après quatorze ans d'incarcération (*Mémoires de prison d'un anarchiste*, Presses de la Renaissance, 1977).

Sans attendre, il reprend ses activités militantes en compagnie d'Emma Goldmann, participant notamment à la fondation de l'école Ferrer à New York et à la presse contestataire, militant pour les droits civils et s'opposant à l'entrée en guerre des États-Unis. En 1919, il est expulsé vers la Russie avec Emma Goldmann. Tous deux la quittent, désenchantés, en 1921, peu après la répression de l'insurrection de Cronstadt. Berkman écrit alors *Le Mythe bolchevique,* témoignage important sur la dégénérescence de la révolution bolchevique. Après s'être réfugié en Suède, puis en Allemagne, Berkman arrive en France en 1925. Pauvre, malade et déprimé, il met fin à ses jours le 28 juin 1936.

Dans le présent ouvrage, qui regroupe deux textes de 1929 traduits pour la première fois en français en 2005, l'auteur synthétise une pensée communiste libertaire prenant en compte les événements de son temps (échec des libertaires lors de la révolution russe et des insurrections européennes qui suivent la Première Guerre mondiale). Il le fait dans une langue simple, pour l'ouvrier américain moyen, peu au fait des discussions du mouvement anarchiste international.

La première partie analyse des maux qui n'ont guère changé (travail salarié, gouvernement, fonctionnement du système, guerre, chômage, religion) malgré le temps et les fausses solutions censées y remédier (église, parti politique, syndicat, socialisme réformiste et bolchevisme), tout aussi inefficaces hier qu'aujourd'hui. La seconde, arguments à l'appui, définit l'anarchisme comme *« la conception la plus rationnelle et la plus pratique d'une vie sociale libre et harmonieuse ».* Enfin, la troisième explique la nécessité de la révolution sociale pour mettre un terme à l'autorité des maîtres.

Clair et didactique, cet ouvrage est de la même veine que le dialogue entre paysans de Malatesta ou les brochures pédagogiques des penseurs libertaires d'hier et d'aujourd'hui (de Bakounine à Chomsky, en passant par Kropotkine et Reclus) dont le but était d'écrire pour être compris de tous. Entre les classiques de l'anarchisme du XIXe et du début du XXe siècle et les livres d'initiation plus récents de Daniel Guérin ou de Normand Baillargeon, ce livre d'Alexandre Berkman a rapidement trouvé sa place et figurera désormais dans la bibliothèque de base sur l'anarchisme.

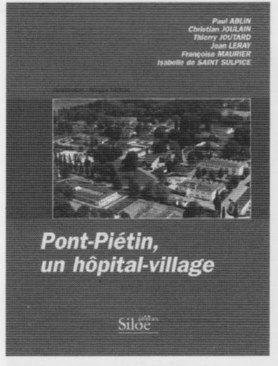
Charles JACQUIER



L'évolution de la psychiatrie à travers le destin d'un hôpital

Écrivain et journaliste, Philippe Dossal a coordonné un superbe et passionnant ouvrage qui regroupe les témoignages de différents acteurs (assistants sociaux, cadres soignants et administratifs) et des photos tant contemporaines qu'anciennes retraçant l'étonnante aventure de l'hôpital psychiatrique de Pont-Piétin, témoin du chemin parcouru par la psychiatrie depuis 50 ans.
Aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, un besoin se fait sentir en Loire inférieure (rebaptisée Loire-Atlantique en 1957): 853 malades sont hospitalisés à l'hôpital psychiatrique Saint-Jacques de Nantes et, par manque de place, 523 le sont hors département. Dans sa séance du 8 mai 1953, le Conseil général décide de la construction d'un nouvel hôpital. Il acquiert le domaine de Pont-Piétin le 1er octobre 1954: 120 hectares, magnifiquement boisés d'essences rares, à deux pas du canal qui va de Nantes à Brest.
Après six années de travaux, le nouvel établissement est inauguré en novembre 1960. Les promoteurs ont eu pour ambition d'édifier l'ensemble hospitalier le plus moderne d'Europe. Douze pavillons ont été disposés autour d'une place de village comportant des magasins, une caféterie, un coiffeur, des bâtiments administratifs. L'établissement possède des installations sportives, une salle des fêtes et même une imprimerie… tout pour vivre en autarcie. L'ouverture a nécessité le recrutement du personnel nécessaire. Si les services généraux peuvent compter sur la main-d'œuvre locale, il n'en va pas de même pour les soignants: 110 stagiaires sont embauchés en 1958 pour suivre une formation de deux ans. Ils viendront compléter les professionnels mutés d'hôpitaux voisins, attirés par la réputation de cet établissement tout neuf. La capacité initiale est de 672 places. On comptera pourtant 720 malades sur le site dès 1965 et jusqu'à 856 en août 1970. Malgré l'absence de solutions de sortie pour les malades, notamment vieillissants, qui peut expliquer la chronicisation d'un certain nombre d'entre eux, on compte pas moins de 1181 entrées et 1078 sorties entre le 1er janvier et le 30 novembre 1970, preuve d'un certain renouvellement de la population accueillie.
Si le château et ses dépendances qui occupaient initialement le centre du domaine ont été rasés pour faire place aux nouvelles constructions, la ferme attenante a été préservée et ses métayers sont parmi les premiers à être recrutés. La leçon de la guerre toute proche et de la famine qui a décimé les malades mentaux n'a pas été oubliée: on doit être autosuffisant en nourriture. Cinq salariés, aidés d'une quarantaine de malades parmi les plus autonomes produiront pour l'année 1964 45 tonnes de betteraves, 30 tonnes de pommes de terre, 10 tonnes de carottes, 9 tonnes de poireaux et 2 tonnes de tomates, 54000 litres de lait et une centaine de cochons. Mais les patients sont aussi présents à la blanchisserie, à la cuisine et à l'entretien des espaces verts. Certains d'entre eux travaillent même parfois dans les fermes avoisinantes, à l'entretien du jardin du personnel, voire comme employés de maison. Ce travail fait souvent l'objet de véritables rémunérations. Il y a néanmoins des abus, comme ces paiements sous forme de repas ou de paquets de cigarettes. Les travaux à l'intérieur de l'hôpital sont soigneusement notés et donnent droit à un pécule attribué chaque mois.
Le plus étonnant dans le mode de fonctionnement est cette cohabitation des malades et des soignants dans le travail certes, mais tout autant lors du bal thérapeutique mensuel, au foot le week-end et même en camping l'été. Il n'est pas rare dans certains pavillons de voir les malades mentaux posséder les clés ou répondre au téléphone et même piloter les infirmiers remplaçants, pour leur montrer ce qu'il y a à faire !
L'hôpital de Pont-Piétin reflète alors le mode de fonctionnement de son temps. Avec toutefois des situations paradoxales: les équipements les plus modernes côtoient en effet les pratiques encore largement rétrogrades. Si les chambres sont à six lits (contre des dortoirs de 50 partout ailleurs) et le chauffage implanté au sol, les patients se voient encore retirer, à leur arrivée, leurs effets personnels et doivent revêtir une robe pour les femmes et un bleu de travail pour les hommes (il faudra attendre les années 1980 pour que le port de cet « uniforme » disparaisse), les douches continuent à être prises collectivement, à la chaîne, dans des sanitaires sans la moindre intimité (un infirmier déshabillant, le second lavant, le troisième séchant et rhabillant). Quant à la thérapie, elle est encore dominée par les électrochocs et la lobotomie.
La critique anti-asilaire va bientôt dénoncer le cadre boisé et verdoyant de l'hôpital de Pont-Piétin censé apporter un environnement apaisant, ainsi que sa disposition spatiale destinée à favoriser la socialisation, comme autant d'artifices venant surtout masquer le processus de ségrégation des malades mentaux regroupés loin des grands centres urbains.
Le mouvement d'humanisation qui progressivement le gagne s'abreuve à plusieurs sources. La psychanalyse d'abord qui modifie profondément l'approche de la folie. Le trouble psychiatrique est reconnu comme une maladie qu'il est possible de soigner alors que jusque-là on le considérait comme l'expression de forces surnaturelles ou d'un châtiment divin. L'arrivée des traitements neuroleptiques, anxiolytiques et antidépresseurs, ensuite, qui permettent d'atténuer les symptômes les plus criants.
Progressivement, les pratiques vont changer. Les douze pavillons qui étaient organisés de telle façon qu'ils regroupaient les patients en fonction de la gravité de leur maladie se structurent autour d'une pathologie. Les activités économiques cèdent la place aux ateliers thérapeutiques orientés non vers la production alimentaire mais vers le soin. La psychothérapie institutionnelle s'impose: chaque patient devient un sujet, bénéficiant d'un projet individualisé. Et la grande innovation reste l'ouverture sur l'extérieur: appartements associatifs, hôpital de jour, centre médico-psychologique, centre d'accueil thérapeutique à temps partiel, visites à domicile, partenariats… Ce n'est plus le patient qui vient à l'hôpital, mais l'hôpital qui va vers le patient. Cette externalisation des services de santé mentale qui s'exercent dans la cité et non plus à l'intérieur de l'asile sera le fondement de la de sectorisation psychiatrique lancée à compter du début des années 1960. L'hôpital de Pont-Piétin fêtera en novembre 2010 ses cinquante ans d'existence: son histoire symbolise bien les différentes étapes du chemin parcouru par la psychiatrie dans notre pays sur cette période.

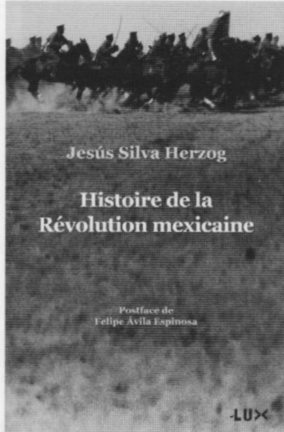
Jacques TRÉMINTIN



PONT-PIÉTIN, UN HÔPITAL-VILLAGE
de Philippe Dossal (sd.), Paul Ablin, Christian Joulain, Thierry Joutard, Jean Leray, Françoise Maurier, Isabelle Maurier, Isabelle de Saint Sulpice
Éditions Siloë, 2009,
64 p., 18 €



Un Mexique dans la tourmente



HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE (1910-1917)
de Jesus Silva Herzog
Lux, 2009, 318 p., 29,95 €

Il manquait un ouvrage accessible et capable de mieux nous faire comprendre le Mexique tumultueux du début du vingtième siècle. C'est chose faite avec la réédition de ce classique de la littérature mexicaine dû à la plume d'un militant de gauche, figure de l'intelligentsia nationale, qui a vécu adolescent ces années de violence politique et sociale.

Le Mexique est alors dirigé par un vieux militaire, Porfirio Diaz, qui règne brutalement depuis plus de trente ans avec le soutien de l'aristocratie terrienne, de l'Église (avec laquelle ce franc-maçon militant s'est réconcilié) et de l'armée, réduisant au silence paysans révoltés, ouvriers révolutionnaires et intellectuels non serviles.

C'est sa succession qui met le feu aux poudres et plonge le pays dans la tourmente révolutionnaire. En réprimant son principal opposant, le démocrate libéral Francisco Madero, Diaz le pousse à la lutte armée. Battu, Diaz doit renoncer au pouvoir, mais la victoire des « maderistes » est de courte durée car leur chef ne songe qu'à restaurer la Constitution, alors que les masses paysannes en armes désirent s'emparer de la terre et mettre à bas le système féodal.

Incapable de régler la question agraire, Madero, isolé et impopulaire, est liquidé par son allié, le général Huerta, qui se proclame président de la République et entame la reconquête militaire du pays. Face à lui, il y a des chefs révolutionnaires qui le traitent d'usurpateur et jurent de le faire tomber (l'ouvrier agricole Francisco Villa, le notable rural Emiliano Zapata, les politiciens Álvaro Obregon et Venustiano Carranza), mais aussi le gouvernement américain qui le trouve trop proche des Anglais. Les jours du général Huerta sont comptés. En août 1914, il est poussé à l'exil.

Et l'histoire se répète car les idées de Carranza, qui a les faveurs des États-Unis, ne sont guère compatibles avec celles de Villa et Zapata qui se présentent comme les défenseurs des paysans pauvres (Villa) et des communautés indigènes (Zapata). Carranza s'efforce, au nom d'un idéal républicain, social et laïc, de gagner à sa cause le prolétariat urbain et de diviser le monde rural. Sans succès. Alors il fait donner la troupe et le Mexique s'enfonce de nouveau dans une guerre sans pitié. Le pouvoir fait la chasse aux partisans de Pancho Villa dans le Nord, aux Zapatistes dans le Sud, et aux ouvriers révolutionnaires dans les villes.

Silva Herzog clôt son récit en 1917, à l'adoption de la nouvelle constitution et à l'intronisation de Carranza comme président de la République. Choix arbitraire car à ce moment-là, ni Zapata ni Villa n'ont encore rendu les armes. Mais ce choix s'explique aisément : Silva Herzog méprise profondément Villa qui n'est pour lui qu'une brute, un ancien voleur de bétail autoritaire et sans conscience. Quant aux Zapatistes, il leur reproche leur indigénisme, en d'autres termes leur absence de sentiment national. Reste Carranza. Silva Herzog le condamne sans ambiguïté lorsqu'il fait adopter une loi en août 1916 punissant de mort toute personne se mettant en grève, mais à le lire, on a le sentiment qu'à ses yeux Carranza, homme éduqué et cultivé, incarne seul l'homme d'État porteur d'une vision politique, sociale et surtout nationale. Ces réserves faites, cet ouvrage demeure malgré ses partis pris une bonne introduction à l'histoire du Mexique contemporain, comme le souligne l'excellente postface critique de Felipe Avila Espinosa.

Christophe PATILLON

Empoignades parlementaires

Thomas
Bouchet
Noms d'oiseaux
L'insulte en politique
de la Restauration
à nos jours

« Lâche ! Excrément ! Pied ! Allemand ! Gland de potence ! Baron d'mes deux ! Zola ! Gâteux ! *(On passe à l'ordre du jour).* »
Raoul Ponchon, « La séance est ouverte », 1898

Stock

NOMS D'OISEAUX
L'INSULTE EN POLITIQUE DE LA RESTAURATION À NOS JOURS
de Thomas Bouchet
Stock, 2010, 300 p., 19,50 €

On peut aborder l'histoire parlementaire d'un pays en s'intéressant à son évolution institutionnelle, aux hommes (et aux femmes !) qui ont arpenté les bancs de l'assemblée, aux discours émis dans cet espace dédié aux joutes langagières et à la rhétorique, aux batailles idéologiques et politiques autant que politiciennes. Le parlement constitue un espace très encadré, issu d'un suffrage pas toujours universel et loin de refléter toutes les sensibilités de l'électorat, souvent édulcorées par l'absence d'une représentation proportionnelle. Un espace animé par des notables de plus en plus soumis à l'exécutif, voire aux lobbies industriels en tout genre.

L'historien Thomas Bouchet contourne la grande histoire institutionnelle et politique pour adopter un angle de vue en apparence bien futile. Il s'intéresse à quelques crises parlementaires qui se sont formalisées autour d'insultes échangées en séance entre des députés adverses ou entre députés et ministres. L'auteur choisit en fait 13 cas emblématiques sélectionnés sur presque deux siècles d'histoire parlementaire, *« de la Restauration à nos jours »*, manière de saisir l'évolution des pratiques politiques, sociologiques, linguistiques et sociétales autour de ce nœud gordien des régimes républicains.

À chaque époque son insulte. À chaque période sa violence verbale, sa réactivité aux injures de l'adversaire. Un mot en apparence anodin peut déclencher sous la Restauration une tempête, quand il met en jeu des présupposés symboliques considérés à certains moments de l'histoire comme inadmissibles. L'auteur constate au cours de ces deux siècles un affadissement de l'injure et des réactions qui l'accompagnent, même si des débuts de la III[e] République à la loi sur l'IVG, l'ignominie reste reine. L'insulte raciste, homophobe, sexiste, vise en général à souiller une personne, à flétrir son honneur, à mettre en cause son humanité et sa dignité. Caractérisée par l'insulté, l'insulte, considérée par l'insulteur comme une juste réponse à une agression patente devient une arme politique pendant l'affaire Dreyfus, ou avec les communistes au sortir de la Première Guerre mondiale quand l'URSS se fonde, voire aux mains de l'extrême droite contre Blum dans la France du Front populaire.

Arme des désarmés, comme le pensait Jules Vallès pour la caricature, l'insulte sert le plus souvent les minorités éloignées du pouvoir. L'insulte politique semble vivace dans les rangs de l'extrême gauche, comme de l'extrême droite parlementaires. Mais finalement, elle sert *in fine* toutes les factions, tous



les partis, toutes les personnalités qui s'en saisissent. L'insulte parlementaire et ses enjeux virils et triviaux renvoient à la violence politique. Violence verbale dans les meetings ou dans la presse, violence physique quand les ligues ou les groupuscules s'affrontent entre eux ou contre l'État. Violence de cet État, organe oppresseur par excellence.

L'ouvrage de Thomas Bouchet ne constitue pas une étude exhaustive de l'insulte en politique, mais les épisodes emblématiques étudiés donnent un éclairage passionnant sur ce qu'il est convenu d'appeler le théâtre parlementaire, que les polémistes de la Belle Époque décrivaient comme les « Folies Bourbon ».

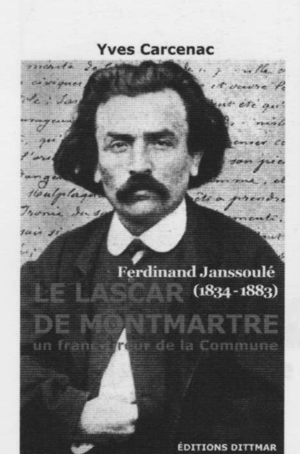
Guillaume DOIZY

Un inconnu de la Commune

L'histoire générale de la Commune de Paris a été à peu près analysée avec plus ou moins de pertinence (le dernier livre en date de Pierre Milza[1] est honnête, sans plus) mais un gros travail de recherche reste à faire sur les quartiers, les clubs, les unités de la Garde nationale. Les inconnus de la Commune à découvrir sont encore nombreux pour ceux qui continuent de s'intéresser à l'histoire sociale alors qu'elle va malheureusement bientôt disparaître du paysage universitaire français et ne sera plus fréquentée que par une poignée de chercheurs anglais et américains. Parmi ces oubliés, il y a Ferdinand Janssoulé, qui n'a pas cherché à devenir une figure héroïque de l'insurrection communaliste mais se voulait simplement citoyen et poète. Les événements l'ont plongé au cœur d'une épopée tragique en l'installant commandant de la place d'Asnières puis chef des lascars de Montmartre, un des nombreux groupes de francs-tireurs. Après la défaite, détenu à Landerneau, il continue de se battre dans sa geôle et arrache sa libération en 1876. Épuisé, il poursuit ses publications d'auteur dramatique sans grand succès, il est interné à Ville-Evrard avant de s'éteindre en 1883.

Pierre-Henri ZAIDMAN

1. *L'année terrible*, t. 2, La Commune, Perrin, 2009, 24 €.



FERDINAND JANSSOULÉ
LE LASCAR DE MONTMARTRE, UN FRANC-TIREUR DE LA COMMUNE
d'Yves Carcenac
Gérald Dittmar, 2010, 344 p., 20 €

Les tenants du savoir face au pouvoir

À travers des textes historiques rares, des portraits sans complaisance et des entretiens de haute tenue (Jacques Bouveresse, Gérard Noiriel), la revue *Agone* aborde le thème des rapports des intellectuels au pouvoir et à la vérité.

« Qui contrôle le passé contrôle le futur, qui contrôle le présent contrôle le passé ». Cette célèbre maxime de George Orwell dans *1984* résume la part d'implication de l'intelligentsia dans la reproduction de l'absolutisme des États. Elle n'a pourtant pas empêché les falsificateurs de la réalité de prospérer. En France, s'appuyant sur les travaux de Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Michel Foucault et Jean-François Lyotard, le constructivisme – un postulat qui abolit la distinction entre le vrai et le tenu pour vrai, détruisant par là les outils de libération que sont les faits, la vérité, la raison – entraîne une manipulation de la pensée et des esprits d'une ampleur inégalée dans les médias et les institutions.

Suivant la démarche de Karl Kraus osant *« citer des textes et des noms et désigner les responsables précis de la médiocrité, de la malhonnêteté et de la bassesse ordinaire »*, plusieurs articles retracent les stratégies de carrière d'arrivistes notoires, de Régis Debray à Philippe Sollers, en passant par François Furet et Pierre Rosanvallon. Mais la servilité à l'endroit du pouvoir relevant plutôt de la coutume que de l'exception, on peut préférer à ces personnalités omniprésentes dans l'actualité celles, plus rares, de ceux qui dénoncent l'ordre dominant au lieu de le servir. Ainsi le grand mathématicien Alexandre Grothendieck tranche par son interrogation sur la responsabilité sociale du savant et son refus des prix, honneurs et distinctions. En 1970, il fonde, avec quelques-uns de ses pairs, le mouvement écologiste et pacifiste « Survivre et Vivre », porteur de solutions alternatives et d'une critique radicale du scientisme.

Ce numéro révèle aussi des penseurs méconnus en dépit de l'importance de leurs œuvres. Dès 1898, Jan Waclaw Makhaïski (1867-1926) analyse les intérêts de classe de l'intelligentsia et les dangers du réformisme social-démocrate. Dans « Anciens et nouveaux maîtres » (1905) il perçoit parmi les premiers une caste de privilégiés, *« les capitalistes du savoir »*, vivant tout autant que les détenteurs du capital aux dépens des ouvriers et des paysans.

La critique radicale de la nouvelle classe dominante en URSS apparaît dans les années trente avec le communiste yougoslave Ante Ciliga (1898-1992), auteur de *Dix ans au pays du mensonge déconcertant*. La justesse de ces réflexions venues d'un marxiste critique influence le militant italien Bruno Rizzi (1901-1977). Il observe la naissance du collectivisme bureaucratique en URSS, dans l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, mais aussi dans les États-Unis du New Deal et publie *La bureaucratisation du monde* (1939). Selon Guy Debord, ce livre résout l'énigme d'une révolution russe par le bas se transformant en dictature bureaucratique par le haut. En 1968, dans un article intitulé « Étudiants et Ouvriers », Rizzi suggère à titre expérimental la socialisation en gestion directe de trois ou quatre entreprises étatiques : *« Et pourquoi ne pas remettre la gestion des chemins de fer aux cheminots, les manufactures de tabac à ceux qui y travaillent… »*

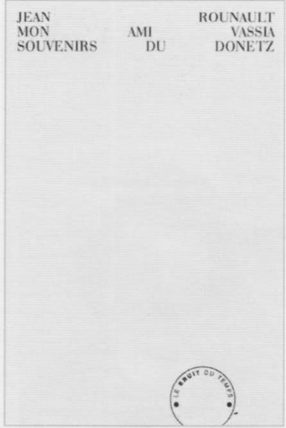
Alain Accardo conclut par un exercice d'autodérision sur des intellectuels incapables de proposer une alternative au capitalisme et palabrant sans fin de tout entre eux pour *« différer indéfiniment le moment d'agir »*.

Hélène FABRE



« LES INTELLECTUELS, LA CRITIQUE & LE POUVOIR »
Agone, 2009, n° 41-42, 288 p., 22 €





MON AMI VASSIA
SOUVENIRS DU DONETZ
de Jean Rounault
Le Bruit du temps, 2009, 478 p., 24 €

Témoin du sort des ouvriers soviétiques

Publié pour la première fois en 1949 avec une préface de Gabriel Marcel, ce récit relate l'arrestation à Bucarest, la déportation en URSS et la vie quotidienne dans le Donbass de son auteur. Celui-ci, de son vrai nom Rainer Biemel (1910-1987) était né à Brasov, en Roumanie, et appartenait à la minorité allemande de Transylvanie. À partir de 1926, il fit ses études en France, au lycée de Toulouse, puis à la Sorbonne à Paris, avant de devenir journaliste et traducteur de Bernard Brentano, Ernst Gläser, Thomas Mann et Ignazio Silone. Réfugié en zone sud après la débâcle de juin 1940, il décida de revenir en Roumanie l'année suivante après avoir appris que son appartement parisien avait été perquisitionné par la Gestapo. En janvier 1945, il fut arrêté avec les quelque 60 000 Roumains de la minorité allemande et déporté en URSS durant une année.

En une succession de chapitres courts et efficaces, on suit les différentes étapes, péripéties et rencontres de son année de déportation et le récit ne vaut pas que pour ses qualités littéraires, indéniables, mais aussi pour son témoignage rare. On y voit un intellectuel occidental jeté du jour au lendemain dans la condition misérable des ouvriers soviétiques, « libres » ou déportés, au plus bas de l'échelle dans une société prétendant pourtant avoir aboli les classes et n'ayant fait qu'exacerber leur séparation sous le régime d'un collectivisme bureaucratique qui entraîne la lutte de tous contre tous pour le minimum vital.

Vassia, qui donne son nom au livre, est le nom de l'homme – un simple ouvrier soviétique né après l'instauration de l'URSS et n'ayant donc pas connu d'autre société – qui sauva la vie de l'auteur et lui démontra que, même sous un régime totalitaire, la pensée libre et les valeurs morales de la décence commune – comme aurait dit George Orwell – peuvent subsister malgré tout.

Revenu en Roumanie, puis en France, l'auteur participa à des initiatives marginales d'information et de solidarité avec les travailleurs d'URSS, notamment dans le petit milieu des syndicalistes de *La Révolution prolétarienne* qui, seuls et isolés dans le mouvement ouvrier, maintinrent durant des décennies cette exigence d'entraide avec ceux d'en bas envers et contre tout, refusant de confondre un État oppresseur et les peuples opprimés. Mais surtout il tenta de s'acquitter de sa dette envers son ami Vassia et ses pareils en écrivant ce livre qu'on lira (ou relira) avec émotion pour le bel exemple qu'il donne de gens de peu qui maintiennent simplement et naturellement des valeurs humaines dans un cadre étatique qui fait tout pour les nier et les éradiquer.

CJ



RÉVOLUTIONNAIRES DU NOUVEAU MONDE
UNE BRÈVE HISTOIRE DU MOUVEMENT SOCIALISTE FRANCOPHONE AUX ÉTATS-UNIS (1885-1922)
de Michel Cordillot
Lux, 2009, 13 €

Le combat social d'immigrés français

Italiens, Russes, Allemands, Polonais, Scandinaves… L'Amérique industrielle s'est bâtie sur les cadavres des Indiens, avec le sang des Noirs et des immigrants. Et parmi ces immigrants, quelques Français à l'histoire méconnue.

Qui sont-ils ? Des anarchistes, d'anciens communards fuyant la répression, des mineurs du Nord et parfois des aventuriers comme Louis Goaziou qui quitte son Finistère natal pour la Pennsylvanie en 1880 à l'âge de seize ans. En exil, il se découvre Français et *« acquiert la conviction que l'organisation des ouvriers au sein d'union de métiers est la clef de leur émancipation »*.

Michel Cordillot s'est attaché à ses pas car sa vie est révélatrice de l'évolution d'une large part de la communauté française installée aux États-Unis.

Goaziou est anarchiste et partisan du syndicalisme révolutionnaire lorsqu'il se lance dans le combat social. Son arme principale : la presse. Avec le *Réveil des mineurs*, il s'efforce de toucher la petite communauté de mineurs français. La feuille connaît un certain succès mais pas assez pour éviter la faillite. Qu'à cela ne tienne. Les dettes épongées, il fait paraître *L'Ami des ouvriers* en 1895, *« organe des travailleurs de langue française aux États-Unis »*. Cette fois-ci, la publication trouve un public suffisant pour que Goaziou s'y consacre à plein temps.

La période est bouillonnante. D'est en ouest, des groupes militants émergent, luttent et souvent disparaissent assez vite, faute de relais ou vaincus par la répression. Les anarchistes sont en nombre, mais toutes les familles du socialisme y sont représentées. *L'Ami des ouvriers* devient *La Tribune libre*, carrefour de libre expression pour toutes les tendances du mouvement ouvrier. On y parle de la propagande par le fait, du syndicalisme révolutionnaire mais aussi du parlementarisme et du mouvement coopératif.

Goaziou évolue et devient l'une des figures incontournables du jeune Parti socialiste américain (PSA) d'Eugene Debs. Comme nombre de migrants, il s'est fait naturaliser. Ce phénomène de naturalisation/sédentarisation est illustré par *« l'existence d'un maillage extrêmement dense de sociétés de secours mutuels, de coopératives, de sociétés culturelles, théâtrales, musicales et même horticoles »*. Et là encore la presse tient une place importante. Depuis 1901, Goaziou dirige *L'Union des travailleurs*, journal qui veut être lu par tous les francophones, y compris ces Canadiens, catholiques indécrottables rétifs au socialisme.

Durant une quinzaine d'années, *L'Union des travailleurs* sera un organe de référence et un outil indispensable à la mise sur pied d'une section francophone, reconnue comme telle au sein du PSA. En 1913, le seuil nécessaire des 500 militants est en vue, mais il est trop tard. Le neutralisme du PSA, dominé par les germanophones, est vigoureusement rejeté par les socialistes francophones : *« Alors même qu'ils sont de fait devenus des Américains*, nous dit Michel Cordillot, *ces immigrés politisés continuent fondamentalement de se voir comme des Français (ou des Belges) et c'est cela qui détermine leur loyauté patriotique instinctive »*. La Fédération socialiste de langue française subit une crise dont elle ne se relèvera pas. En avril 1915, elle se déclare indépendante du PSA et vivotera jusqu'en 1922. Quant à *L'Union des travailleurs*, elle disparaît en 1916…

CP

Une gauche poreuse aux idées de la droite



L'ANTISÉMITISME À GAUCHE
HISTOIRE D'UN PARADOXE, DE 1830 À NOS JOURS
de Michel Dreyfus
La Découverte, 2009, 346 p., 23 €

Rien n'est plus insupportable que de voir toute critique formulée à l'égard de la politique de l'État israélien taxée systématiquement depuis quelques années d'antisémitisme. Michel Dreyfus, dans cet ouvrage passionnant, se garde bien d'un tel travers qu'il dénonce et tente d'expliquer non seulement par le contexte mémoriel récent qui met en avant le souvenir de la Shoah, mais également par le conflit israélo-palestinien. À en croire les pourfendeurs de ce nouvel antisémitisme que certains ne craignent pas de décrire comme plus virulent qu'à l'époque de l'affaire Dreyfus (!), la gauche et l'extrême gauche seraient responsables de cette nouvelle haine des Juifs. Point de départ de son interrogation, Michel Dreyfus, historien du mouvement ouvrier, traque les signes d'antisémitisme manifestes chez les théoriciens ou les militants de la gauche et de l'extrême gauche depuis les socialistes utopiques jusqu'à l'ultra-gauche de ces dernières décennies. De Toussenel à Proudhon et Blanqui, de Jaurès ou Guesde au Parti communiste, de la SFIO aux anarchistes ou à l'affaire Siné, l'auteur de cet ouvrage très documenté analyse l'antisémitisme ou ce que certains considèrent comme tel, un antisémitisme souvent latent et variable en intensité, présent chez l'un et totalement absent chez un autre au sein d'une même organisation, seulement suggéré voire totalement assumé, en essayant d'en montrer l'évolution et la typologie.

Michel Dreyfus insiste à plusieurs reprises sur le fait que l'antisémitisme en France émane surtout de la droite et de l'extrême droite. Plutôt qu'un antisémitisme « de gauche » et qui serait spécifique à ce courant, l'historien détecte un antisémitisme « à gauche », souvent influencé par l'antisémitisme de la droite et de l'extrême droite. Il constate d'ailleurs que les pics d'antisémitisme à gauche correspondent aux pics d'antisémitisme à droite (affaire Dreyfus, années 1930) et que finalement l'antisémitisme à gauche a toujours eu des moyens et un rayonnement bien plus limités que son grand frère de droite.

L'auteur appuie ses raisonnements sur de très nombreux fragments de publications diffusées au sein de la gauche depuis deux siècles. Il reproche d'ailleurs à certains pourfendeurs de l'antisémitisme actuel de n'apporter aucune preuve tangible à leurs accusations. Relevons chez Michel Dreyfus quelques faiblesses. L'auteur insiste pour dire que les trotskistes ont toujours été éloignés de tout antisémitisme. Il explique néanmoins que Lutte ouvrière se serait montrée « complaisante » à l'égard du négationnisme. Page 238, il est dit que *« les thèses de Faurisson* auraient *été exposées à la fête annuelle de LO en 1981 »*. La phrase qui suit indique que *« LO fait preuve d'une certaine constance en ce domaine, puisqu'une décennie plus tard un autocollant au sigle de La Vieille Taupe* [maison d'édition négationniste] *est à nouveau affiché lors de deux fêtes annuelles successives »*. Michel Dreyfus n'a rien d'autre à reprocher à LO pour démontrer cette *« complaisance à l'égard du négationnisme »*: une hypothétique présence des thèses de Faurisson (l'auteur écrit bien que ces thèses *« auraient »* été exposées, il ne semble pas très sûr de sa source) et deux autocollants dix ans plus tard apposés on ne sait où ni par qui. Aucun écrit, aucune déclaration publique de LO ou de ses portes paroles, rien d'autre pour étayer ce qui devient, sous la plume de Michel Dreyfus, une *« constance dans ce domaine »*. L'histoire peut-elle se contenter de conditionnel et de quelques autocollants pour fonder une si grave accusation? Regrettons enfin que Michel Dreyfus demeure ici ou là (mais assez exceptionnellement) assez vague lorsqu'il évoque « la gauche » ou « l'extrême gauche » sans se montrer plus précis.

Mais dans l'ensemble, l'ouvrage demeure passionnant et très instructif sur la porosité de cette gauche (surtout au XIXe siècle) à l'antisémitisme. À méditer.

GD





L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion proposés à la vente par la librairie Floréal, qui tient à remercier les lecteurs de *Gavroche* qui lui passent des commandes et rappelle que les prix pratiqués sont très raisonnables… **Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles !**

- Audoux (Marguerite), L'Atelier de Marie-Claire. *Prolétariat de villes*. Grasset, les Cahiers Rouges, 1988, réédition de l'éd. de 1920 .... 8 €

- Aymard (Joseph), La Bourgeoisie Française. *Essai de psychologie*. Perrin, 1934, broché sous couverture muette, 517 p., bibliographie, index, parfait état .... 20 €

- Baldwin (James), Meurtres à Atlanta. Stock, 1985, 167 p. neuf .... 10 €

- Bauchard (Philippe), Léon Blum, Le pouvoir pour quoi faire ? Arthaud, 1976, 350 p. 46 photographies, chronologie et bibliographie, état neuf .... 25 €

- Bourdet (Claude), L'Europe truquée. *Supranationalité – Pacte Atlantique – Force de frappe*. Seghers, 1977, 235 p., neuf.... 15 €

- Brécy (Robert), Le Mouvement Syndical en France 1871-1921. *Essai bibliographique*. Mouton & Co, 1963, 217 p., index des noms et des périodiques cités, bon état sauf couverture défraîchie .... 25 €

- Brett (Vladimir), Henri Barbusse. *Sa marche vers la clarté, son mouvement Clarté*. Économie Tchécoslovaque des Sciences, Prague, 1963, relié toile, jaquette illustrée, 374 p.+ 21 photographies hors texte, index. Bel exemplaire .... 25 €

- Calvez (Jean-Yves), La pensée de Karl Marx. Seuil coll. Esprit, 1956, fort volume de 664 p., bibliographie, index, bon exemplaire, dos insolé .... 22 €

- Creagh (Ronald), Sacco et Vanzetti. La Découverte, Actes et mémoires du peuple, 1984, 275 p., illustrations hors texte, chronologie, bibliographie, index, état neuf .... 20 €

- Collectif, Les Entreprises et la Gauche. *Préface de François Mitterrand*. Lutter/Stock 2, 261 p., neuf .... 12 €

- Diderot, La Religieuse. *Préface par Léo Taxil*. Librairie Anti-cléricale, édition nouvelle et tout à fait complète, conforme à l'édition originale de 1775. 242 p., reliure d'amateur, exemplaire mal rogné.......... 15 €

- Dolléans (Édouard), Histoire du mouvement ouvrier 1871-1920. Armand Colin, 1953, 365 p., index .... 25 €

- Fanon (Frantz), Les damnés de la terre. Collection Maspero 20, neuf .... 10 €

- Gonin (Dr Daniel), La Santé incarcérée. *Médecine et conditions de vie en détention*. L'Archipel, 1991, 259 p., état neuf .... 17 €

- Ibarruri (Dolorès), Mémoires de la Pasionaria. Julliard, 1964, 443 p., neuf .... 25 €

- Kesselring (Rolf), La 4e classe. Pierre-Marcel Favre, 1985, couverture illustrée de Reiser, 340 p., neuf .... 15 €

- Ledré (Charles), Histoire de la presse. Fayard, Le Temps et les Destins, 1958, 411 p., exemplaire neuf non coupé .... 22 €

- Marcel (Henry), Daumier. *Biographie critique avec 24 reproductions hors texte*. Laurens, Les Grands Artistes, 1906, 128 p., couverture légèrement défraîchie.......... 20 €

- Martinet (Gilles), Les cinq communismes. *URSS, Yougoslavie, Chine, Tchécoslovaquie, Cuba*. Seuil, 1971, 253 p. .... 8 €

- Mathieu (Vittorio), Phénoménologie de l'esprit révolutionnaire. Calmann-Lévy, 1974, 366 p., neuf .... 15 €

- Mermoz (Marcel), L'Autogestion c'est pas de la tarte ! *Entretiens avec Jean-Marie Domenach*. Seuil, 1978, 237 p., illustrations, état neuf .... 20 €

- Nizan (Paul), Les chiens de garde. Collection Maspero 10, 1967, neuf .... 8 €

- Père Duchêne, (journal paru sous la Commune). Exceptionnel ensemble des 68 numéros publiés du 6 mars au 22 mai 1871 (16 ventôse au 3 prairial an 79, voir Le Quillec p. 317). Cette très rare collection est rassemblée sous une reliure d'époque demi basane rouge, dos à 5 faux nerfs triple filets et titre doré, conservée en très bon état. Les 68 numéros sont en parfait état de conservation.......... 250 €

- Porchnev (Boris), Les Soulèvements Populaires en France de 1623 à 1648. S.E.V.P.E.N., 1963, 679 p. tableaux chronologiques et cartes de localisation hors texte. Couverture salie. .... 30 €

- Proudhon (P.-J.), Du Principe Fédératif et œuvres diverses sur les problèmes politiques européens. Marcel Rivière et Cie, 1959, 607 p. exemplaire non coupé .... 50 €

- Reeve (Charles), Solidarité enchaînée. *Pour une interprétation des luttes en Pologne, 1980-1981*. Spartacus, 1981, plaquette de 48 p.... 8 €

- Rubin (Jerry), Do it. *Scénarios de la Révolution*. Seuil combats, 1971, 272 p., illustrations dans le texte .... 15 €

- Siritzky (Serge) et Roth (Françoise), Le roman de l'Express 1953-1978. *Excellent reportage sur cette importante période de notre histoire*. Arcel Jullian, 1979, 550 p., bibliographie. État neuf .... 20 €

- Tricontinental, La France contre l'Afrique. Coll. Maspero 251. Numéro spécial, 269 p. .... 10 €

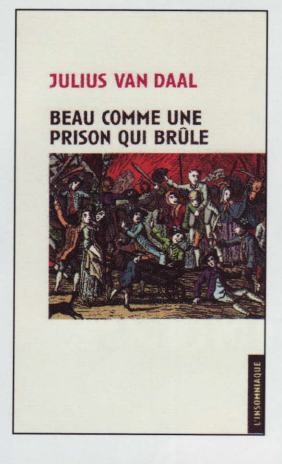
- Winock (Michel), Edouard Drumont et Cie. *Antisémitisme et fascisme en France*. Seuil, 1982, 221 p., neuf .... 15 €

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe – 27000 EVREUX – Tél.: 02 32 33 22 33

Nom: .... Adresse: ....

Je vous commande les livres suivants: ....

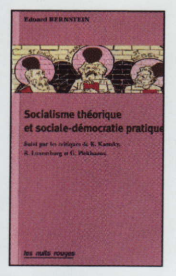
Auteur	Titre	prix	
		Port et emballage prix forfaitaire	4,00 €
Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal		**Total**	



Julius Van Daal
Beau comme une prison qui brûle
L'insomniaque,
95 p., 7 €

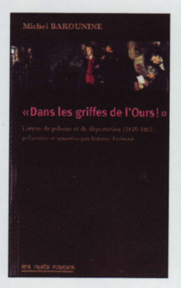
« À dix heures du matin, le vendredi 2 juin 1780, la chaleur est déjà intense et la soif immense »...

En foule, le bas peuple se rassemble pour bientôt se soulever et faire connaître à Londres une « émotion populaire » comme on appelait alors les émeutes, qui va durer six jours. Il faudra des milliers de militaires venus de tout le royaume pour *« mettre un terme à l'actuelle et alarmante insurrection »* comme le demandait le roi. Mais quelle peur pour les nantis qui évacuent Londres, plus nombreux à fuir que lors de la grande peste de 1665 comme le précise l'auteur. Et quels moments de rêve entrevus à la lumière des incendies qui ravagent la ville pour ce peuple insurgé qui se bat pour *« l'accomplissement de l'impensable : point de maîtres aux hommes »...* En moins de cent pages petit format, ce livre ravive avec enthousiasme cette insurrection occultée par les historiens qui n'y ont vu que des débordements d'ivrognes. L'auteur se plaît à nous faire croire à une fureur née dans la fête et la débauche bacchique : *« lorsque s'enivre la foule, grondeuse ou altérée de plaisirs, il naît parfois une fureur de l'esprit dont l'unique vérité est la liberté ».*



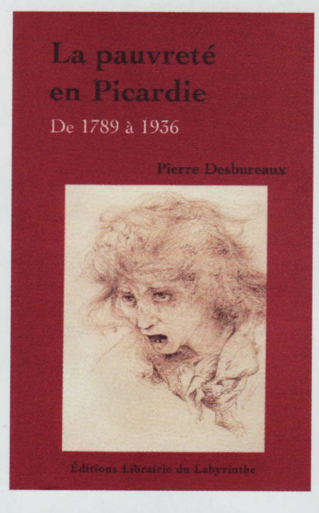
Eduard Bernstein
Socialisme théorique et sociale-démocratie pratique
Les nuits rouges, 310 p., 15,20 €

Réédition de ce livre paru en 1899 qui marque la naissance du réformisme moderne, coupure dans le mouvement marxiste entre les sociaux-démocrates et les communistes. L'auteur y plaide pour un socialisme qui ne peut s'atteindre que par toujours plus de démocratie. Un propos unanimement condamné par les révolutionnaires d'alors.



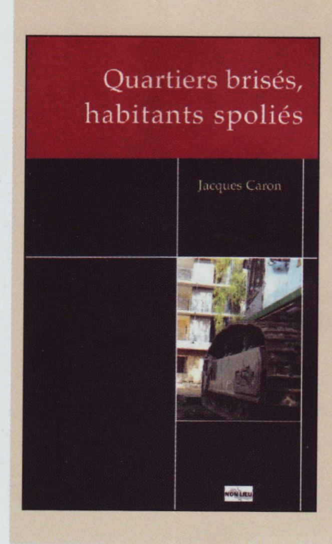
Michel Bakounine
« Dans les griffes de l'ours ! »
Les nuits rouges, 342 p., 15,30 €

Une centaine de lettres écrites par Bakounine durant ses années de prison et de déportation entre 1849 et 1861. On y découvre davantage l'homme que le théoricien. Homme brisé, affaibli, Bakounine correspond avec sa famille et ses amis leur demandant de lui écrire souvent et en détail : *« toute ma vie est dans vos lettres... je vous aime ardemment... l'amour de chacun de vous m'est indispensable ».*



Pierre Desbureaux
La pauvreté en Picardie
de 1789 à 1936
Éditions Librairie du Labyrinthe, 152 p, 12 €

À partir d'archives locales et de la presse, l'auteur explore un siècle et demi de pauvreté, de la Révolution au Front populaire, pour constater qu'aujourd'hui encore la misère mine notre société. Moins de pauvreté absolue comme en 1789 mais reste une pauvreté relative ou seulement menaçante, pas toujours visible, mais inscrite dans les chiffres de la statistique : l'écart entre les revenus des plus pauvres et celui des plus riches continue de se creuser. C'est déjà ce contraste entre la vie misérable de beaucoup et le luxe des quelques privilégiés qui apparaissait d'autant plus insupportable aux rédacteurs des cahiers de doléances qu'il fallait supporter le poids d'une crise renforcée par les excès climatiques.



Jacques Caron
Quartiers brisés, habitants spoliés
Non lieu, 150 p., 15 €

Jacques Caron ne pensait pas devenir un jour auteur d'un livre même si cet enfant de l'école Freinet connaît le plaisir et l'importance de l'écriture.

C'est la colère qui lui a fait prendre la plume pour dénoncer le scandale de la spéculation qui s'attaque aux logements sociaux. En prenant l'exemple du quartier de La Madeleine à Évreux où il habite depuis 1972, cet ancien élu municipal précisément chargé de l'urbanisme et toujours militant des locataires démontre que la rénovation urbaine n'est qu'une affaire de gros sous. On se contente de raser des logements, 800 dans son quartier !, en se servant des fonds du 1 % logement destiné à la construction, sans vraiment se préoccuper des habitants invités à se loger ailleurs. Quel avenir pour ce quartier déjà délaissé, défiguré par les pelleteuses ? L'auteur ne se contente pas de mettre en pleine lumière un gaspillage dont personne ne se soucie. Il propose des solutions qui invitent à repenser la citoyenneté dans ce quartier à l'abandon en prenant appui sur l'école qui deviendrait le lieu de base de la démocratie.

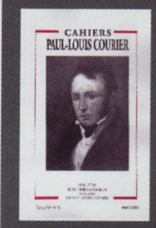
REVUES



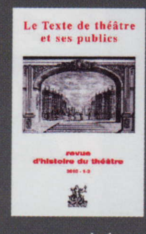
Dans la présentation de ce numéro du premier semestre 2010, la commission de rédaction note qu'il ne s'agit pas de faire le bilan de quatre décennies de luttes mais de s'intéresser aux débats actuels sur la question féministe dans les milieux libertaires.
Différents articles et entretiens sur les pratiques et les luttes éclairent les controverses théoriques.
Site : refractions.plusloin.org



Revue engagée mais non partisane, *Dissidences* poursuit ses analyses sur les mouvements révolutionnaires et l'extrême gauche avec au sommaire de ce numéro de mai des recherches sur les « années chinoises » dans la société française.
Site : dissidences.net



Cette publication annuelle de la Société des amis de Paul-Louis Courier propose des travaux de recherche sur l'écrivain. Un article de Frédéric-Gaël Theuriau, « Le regard social de Courier » publié dans le N° 147 de *Gavroche* est reproduit dans ce bulletin.
Site : paullouiscourier.fr



Au sommaire une réflexion sur les relations qu'entretiennent l'art du théâtre et celui de la littérature en distinguant par exemple le texte événement (destiné à la seule représentation) du texte monument (publié pour être étudié).
Avec l'exemple du *Journal* en 1892, un article montre les liens étroits entre le monde du théâtre et celui de la presse.
Site : sht.asso.fr



18 SOUS PAR JOUR...

— Quand t'auras travaillé un demi-siècle, petit gars, t'auras gagné de quoi faire de semblables festins...